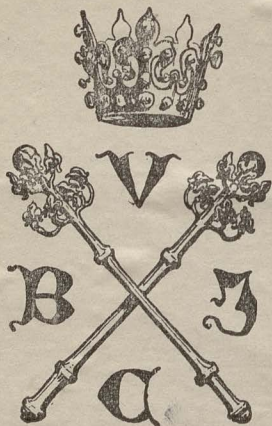




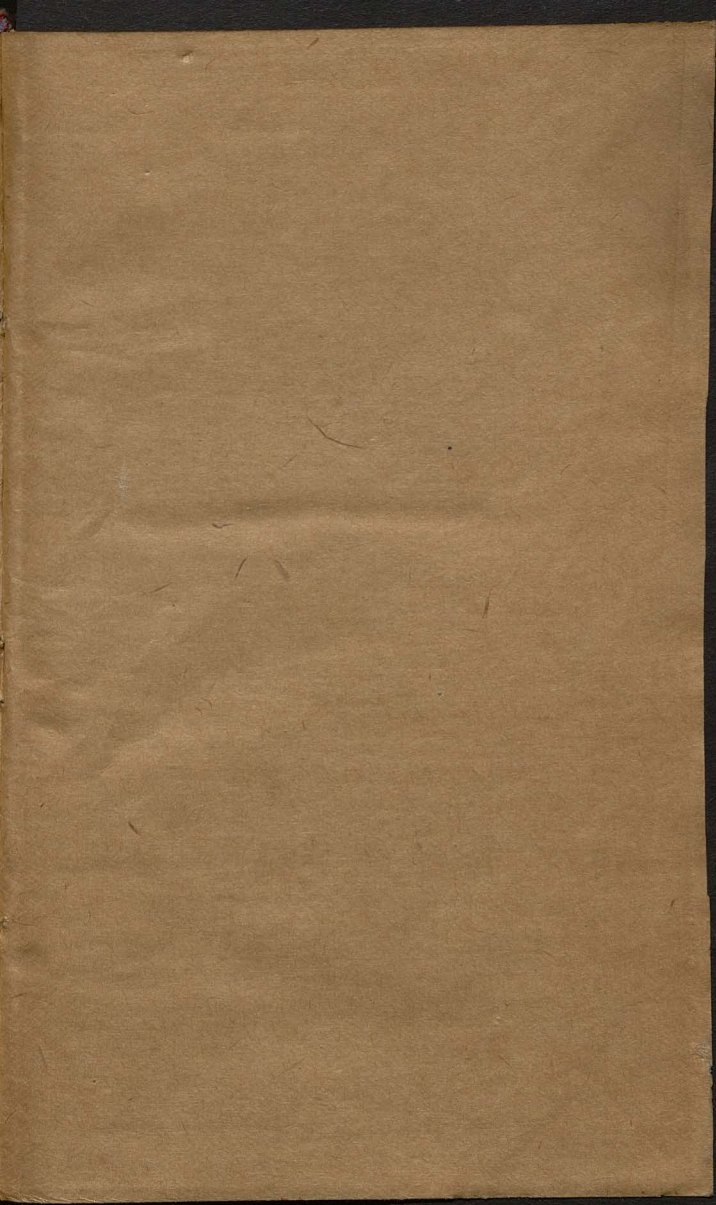
42559

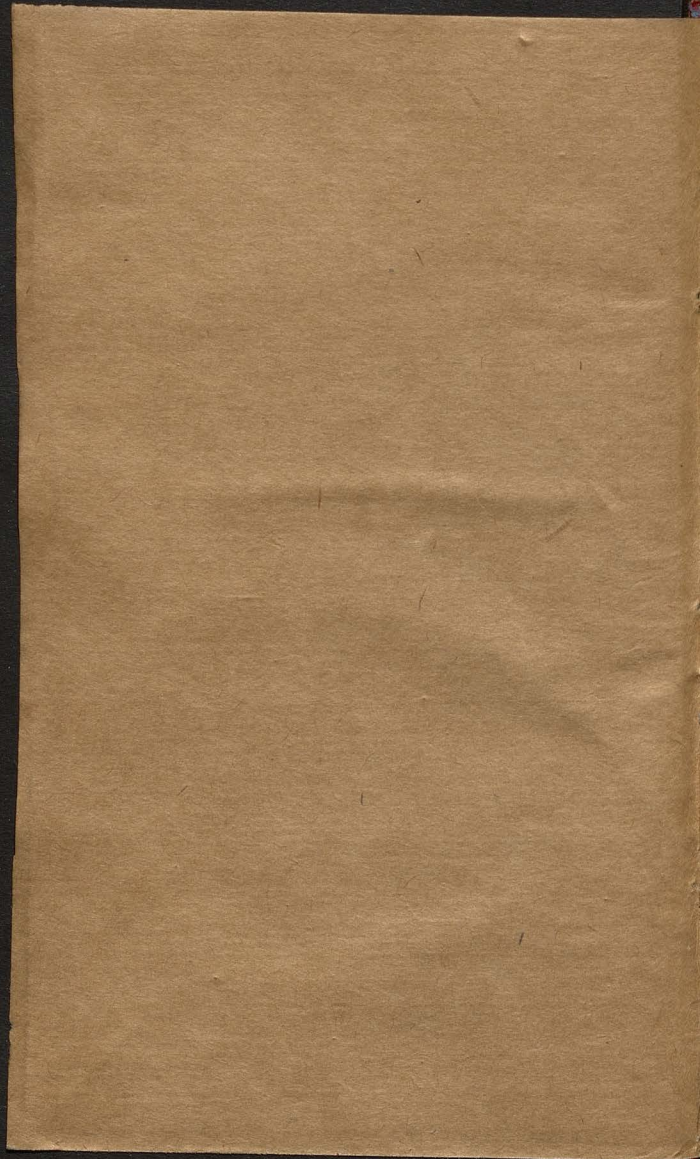
P



42559

I





DE L'HOMME
ET
DE LA FEMME,

Considérés physiquement
DANS L'ÉTAT DU MARIAGE.

Par M. de L***, Chirurgien.

Avec Figures en Taille-douce.

SECONDE PARTIE.

Prix, 6 liv. relié.



A VARSOVIE,

Chez JEAN-AUGUSTE POSER, Libraire du Roi;

Et à PARIS,

Chez J. P. COSTARD, Libraire, rue Saint-Jean-
de-Beauvais.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

DE L'ÉCOLE

ET

DE LA REINE

Commissaire de l'Instruction

DANS LE DÉPARTEMENT DE LA SEINE

PAR M. L. L. L.

Avec figures en taille-douce

PARIS

42559

J

BIBLIOTH. UNIV.



GENÈVE



DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

CHAPITRE PREMIER.

Du Mariage.

PAR-TOU où il se trouve une place où deux personnes peuvent vivre commodément, il se fait un mariage. (a)

LE grand homme qui a dit cela connoissoit bien l'impulsion que la Nature a donné aux deux sexes; il auroit dit, par-tout où deux personnes se ren-

(a) *De l'Esprit des Loix*, Liv. XXIII. Chap. X.
II Partie.

contrent il se fait une union, s'il n'eut envisagé cette alliance que du côté de l'instinct ; mais l'ordre moral & politique a dû établir des loix relatives à la multiplication de l'espèce, & le besoin de subsistance a resserré les limites du plaisir. Parmi les Nations mêmes qui ignorent que les loix gouvernent une quantité innombrable d'hommes, une sorte de convention semble avoir attaché l'homme à la femme par des nœuds plus ou moins serrés, plus ou moins doux, plus ou moins bizarres ; mais qui n'en sont pas moins respectables aux yeux de la Nature, si l'homme & la femme s'unissent pour remplir ses vues.

LE mariage existe parmi les Nations dont les mœurs ont le moins de rapport avec les nôtres ; (a) mais la différence

[a] La société la première & la plus naturelle est

des climats y apporte des nuances infinies, à travers lesquelles on reconnoît toujours l'empreinte de la Nature.

LES hommes qui renoncent volontairement aux douceurs que procurent l'union des sexes, en se privant des charmes variés qui en résultent, peuvent être comparés à ces statues de marbre isolées que le sculpteur a travaillées avec soin, mais auxquelles il n'a donné aucun caractère des passions. On admire la beauté du marbre, la régularité des traits, mais cette admiration est froide, comme le sujet qui l'a fait naître; & c'est vainement que

celle de l'homme avec la femme; les voyageurs n'ont jamais rencontré de Peuple qui l'ait ignorée. Le P. CHARLEVOIX nous représente les habitans du Paragui, vivans d'insectes & de serpens, sans gouvernement, sans demeure fixe, & n'ayant pour tout langage qu'un espèce de sifflement; ces peuples néanmoins, ainsi que plusieurs autres Nations de l'Amérique, chez lesquelles il n'y a ni loi, ni règle, contractent des mariages qui subsistent,

L'artiste me représente une Vestale avec le feu sacré; mon cœur n'en est pas plus ému. Je n'ai qu'à fixer ces groupes où tout est vivant & en action, les adieux d'un amant, DIDON qui pleure ENÉE, la douleur de PORCIE après la mort de BRUTUS, le courage héroïque d'ARRIE, mes yeux bientôt ne voient plus le marbre, il s'anime, c'est mon cœur qui voit, qui sent, s'échauffe, s'embrase, en prenant l'intérêt le plus vif aux situations qui l'agitent. J'entends les complaints de l'amant qui se sépare de sa maîtresse; je vois dans les yeux de DIDON le feu du désespoir; je pleure BRUTUS avec PORCIE; la femme de PETUS parle, j'entends ces mots sublimes, qu'elle adresse à son époux en lui présentant le poignard dont elle s'est frappée; *Petus non dolet; tiens Petus, il ne m'a point fait de mal.*

LE repos, l'inertie n'est point dans

la Nature; cette stoïcité, ce silence des passions tant préconisé par les Philosophes est étranger à l'homme; tout est action, mouvement dans l'univers; & les êtres dont la noblesse annonce la supériorité, bien loin d'étouffer en eux les germes de fécondité qu'ils ont reçu du Créateur, doivent un tribut sacré à la Patrie, dont la Nature ne les dispense jamais. Tout, dans la Nature, annonce à l'homme ses devoirs; il ne s'y soustrait que par l'illusion des préjugés, & l'empire qu'a sur lui l'amour de l'indépendance, & plus encore les attraits trompeurs du libertinage & de la débauche. Je ne parle point ici du célibat qu'embrassent les personnes qui jurent solennellement de mourir aux passions, ou de les éteindre par les jeûnes, les cilices, les macérations: les célibataires criminels, qui, répandus dans la société, la corrompent en affoiblissant

les liens qui unissent les époux, sont plus dangereux, plus à craindre que les hommes fervens qui fuient les objets capables de s'opposer à la tranquillité de leur état. C'est aux célibataires, qu'aucuns sermens n'ont enchaînés, que la patrie adresse les reproches que mérite leur ingratitude.

O hommes ! leur dit-elle, j'ai tout fait pour vous ; en naissant vous avez trouvé des Loix qui, de leurs remparts, ont écarté l'injustice ou la force qui vouloient vous soumettre à un joug dur & pénible. Votre naissance, vous la devez à ces mêmes loix, qui ont facilité l'union de vos ayeux.... Ils ont entendu ma voix, ils ont augmenté les individus en vous donnant le jour... Faut-il que vous ayez à rougir d'être ingrats ? Faut-il que dans mon sein, vous jouissiez des privilèges que j'ac-

corde aux vrais citoyens, sans partager leurs travaux ? La discorde allume la guerre, la tompette sonne, les hommes se réunissent, ils vont combattre ; si les infirmités de la vieillesse retiennent leurs bras, ils ont encore du sang à répandre pour la cause commune. Ce vieillard généreux embrasse ses enfans ; allez, leur dit-il, secourir la patrie ; que je vous doive la tranquillité qui va régner sur mes derniers momens : puissiez-vous, couverts de gloire, venir réjouir mon cœur à la vue des lauriers qui ceindront vos têtes ! Et vous, indifférens aux révolutions qui m'agissent, hommes insensibles ! qui ne connoissez aucuns des charmes attachés au véritable Amour, que m'offrirez-vous ? Vos bras affoiblis par la débauche : Vos cœurs flétris, & dans lesquels les passions nobles, d'où naissent les vertus, n'ont jamais péné-

tré! Comment osez-vous fixer vos regards sur les héros, dont la valeur assure la félicité publique? Sur les hommes dont la sagesse maintient les loix dans toute leur force? Sur l'habitant des campagnes qui, environné de sa famille, arrache à la terre les moyens de soutenir votre inutile existence? Si mes intérêts ne peuvent vous toucher, ferez-vous insensibles à votre situation personnelle? Je passe les instans rapides pendant lesquels la volupté moissonne les forces que vous avoient confié la Nature; j'arrive aux tristes jours où les douleurs déchirent le voile de l'illusion; une vieilleesse hâtive introduit la mort dans vos membres affoiblis; vos yeux laissent couler des larmes..... Malheureux! vous insultez la Nature! elle a prévu tout le mal qui pouvoit arriver sur la terre; la douceur du printemps suc-

cède aux rigueurs de l'hiver; à la plante la plus dangereuse, elle a opposé une plante salutaire qui en affoiblit les effets vénéneux; elle a uni la femme à l'homme pour qu'ils tarissent les larmes que fait couler la douleur ou l'infortune... Quels droits avez-vous de répandre des larmes! c'est moi qui dois en verser sur votre vie. Que n'avez-vous cherché à former des nœuds qui feroient la consolation des derniers instans de vos jours?

..... Quand l'homme qui succombe,
Desséché dans sa fleur, se panche vers la
tombe;

Qu'il est doux qu'une épouse, en ces momens
d'horreur,

De son cœur déchiré suspende la douleur;

Il semble qu'en ses bras, il reprenne la vie,

Les pleurs sont moins amers, quand l'Amour
les effuie.

Cette jeune beauté le serrant sur son sein,

De son fils au berceau le sourit enfantin,

Ses cris embarrassés de joie & de tendresse,

Cette main foible encore, qui mollement le
presse,

Tout porte dans son ame une nouvelle ar-
deur. [*a*]

C'EST sur-tout dans ces derniers
instans que l'homme est ému par l'a-
mour paternel ; les mains qui essuient
ses larmes sont guidées par la Nature ;
tandis que le célibataire ne voit autour
de son tombeau que d'avides héritiers ,
sur lesquels règnent les basses influences
de l'intérêt.

L'HOMME qui dédaigne les dou-
ceurs produites par l'Amour conjugal ,
mérite des reproches ; il est ingrat en-
vers la patrie , cruel envers lui-même.
Les enfans nés d'un commerce illégi-
time sont l'opprobre de leurs pères ;
presque toujours destinés à ramper dans

[*a*] *La nécessité d'être utile*, Poème qui a con-
couru au prix de l'Académie Française en 1768 , par
M. le PRIEUR, Avocat au Parlement.

L'obscurité, un cercle les circonscrit, eux & les auteurs de leurs jours, dans un espace isolé, où jamais on n'entend les doux noms de pere & de fils; noms sacrés qui causent cette douce émotion de l'ame! Les plaisirs du cœur sont pros crits de cette triste enceinte; aucun rapport n'y lie dans la société l'enfant qui vient de naître à l'auteur de son existence; celui-ci n'a pas même la confiance de la loi; elle veille à la conservation de l'individu, & force un père & une mère à lui répondre de la vie de l'être qu'elle ne leur permet pas de nommer leur fils!..... (a)

[a] Nos Rois, par les Réglemens les plus sages, ont pourvu à assurer la naissance des enfans illégitimes. HENRI II. par l'Edit du mois de Février 1566, porte la peine de mort contre la femme qui se trouveroit dûement atteinte & convaincue d'avoir cèlé, couvert & occulté, tant sa grossesse que son enfancement, sans avoir déclaré l'un ou l'autre, &

S'IL est un supplice pour les célibataires, dont le cœur n'est point dépravé, c'est sans doute le spectacle attendrissant d'une famille dont tous les membres sont liés par la Nature & les Loix. Quelle source de sensations délicieuses offrent au laboureur, sa femme, ses enfans !

Vous le rendez heureux, volupté douce & pure !

Attachée à l'himen, aux nœuds de la Nature,
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux ;
De l'ami de son cœur, elle adoucit les maux.
Ses enfans sont sa joie, ils seront sa richesse ;

sans avoir prins de l'un ou de l'autre témoignage suffisant, même de la vie ou mort de son enfant lors de l'issue de son ventre.... CHARLES IX, HENRI III, HENRI IV, LOUIS XIII, LOUIS XIV, LOUIS XV, ont porté leur attention sur ces objets. La forme des mariages, les peines portées contre le concubinage, celles contre le rapt, &c. &c. sont statuées dans les Edits & Déclarations que M. LERIDANT a rassemblés dans son *Codex Matrimoniale*, imprimé en 1766.

Il verra leurs enfans entourer sa vieillesse,
Et sur son front ridé, rappelant la gaieté,
Prêter encore un charme à sa caducité. [a]

Les travaux champêtres offrent aussi des
plaisirs, & on les retouve par - tout
où la Nature conserve ses droits. Lorsque
les bleds prêts d'être ensevelis sous
les plantes stériles, demandent le secours
du laboureur; celui-ci voudroit

..... Délivrer le froment opprimé,
Et par d'autres emplois son temps est consumé.
Il consulte au matin sa COMPAGNE fidelle:
Elle assemble aussi-tôt ses ENFANS auprès
d'elle;

L'aîné, le fer en main, va devancer ses pas;
Le plus jeune sourit emporté dans ses bras.
Ils partent pleins de joie, ils vont loin du
village

Retrancher aux fillons leur inutile herbage.
L'enfant laborieux, mais novice en son art,
Suit sa mère en aveugle & limite au hasard,

(a) *Les Saisons*, Poème par M. de SAINT-LAMBERT, II. Chant.

Et le fer que conduit sa main mal assurée,
Blesse la jeune plante à CÉRÈS consacrée,
Il voit autour de lui ses frères empressés,
Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
Chacun dans ce moment croit sortir de l'en-
fance.

Chacun de son travail relève l'importance.
La mère d'un souris flatte leur vanité,
Applaudit à leur zèle, excite leur gaieté;
Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
S'agiter, se jouer, croître avec la Nature. [a]

Si l'homme avoit besoin d'encouragement pour faire son bonheur & se rendre utile à la société, ce seroit dans son cœur qu'il faudroit qu'il le cherchât; mais s'il a besoin de loi pour prendre une compagne, si l'intérêt de l'État s'oppose au grand nombre de célibataires qui lui sont inutiles, c'est aux gouvernemens à faciliter les ma-

(a) *Les Saisons*, I, Chant.

riages dans quelques climats, & à les ordonner dans d'autres.

LES Peuples de la Guinée, en Afrique, respirent un air mal sain, & le cours de leur vie en général n'y est pas long : il est donc essentiel que dans ce Pays les Peuples soient forcés au mariage. Chaque année, à certain jour fixé par la Loi du Pays, le Roi rassemble les jeunes garçons & les jeunes filles de ses États, & les marie tous (a). L'Isle de Sénégal, terre naturellement aride, qui ne produit qu'à force de culture & d'engrais, contient néanmoins dans un espace très-borné, plus de 3000 habitans : on sera surpris peut-être que cette contrée ingrate & mal-saine dans tous les temps, soit aussi peuplée qu'elle l'est ; mais la loi y facilite la population, en permettant aux hom-

(a) *Journ. Encyclop.* Juillet 1763.

mes d'avoir autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir : leur Isle n'est abondante qu'en maïs & en poissons ; mais ces alimens disposent à la fécondité les douze femmes à qui chaque homme se borne assez généralement. (a) Une maladie contagieuse ayant ravagé en 1707, une grande partie des habitans de l'Islande, le Roi de Dannemark, à qui cette Isle appartient, prévoyant l'extinction des Islandois, fit une ordonnance, par laquelle, pour engager ses sujets à passer en Islande, il autorisa les filles de cette Isle à faire jusqu'à six bâtards, sans porter atteinte à leur réputation. Cette ordonnance eut son plein effet ; & ces bonnes filles montrèrent tant de zèle à repeupler leur patrie, qu'on fut bientôt obligé de révoquer un règlement qui leur avoit paru

(a) *Journ. Encyclop.* Avril 1764.

si agréable; & même de statuer une peine de la nature du crime, que la pudeur, dit M. ANDERSON, m'empêche de nommer, & qui même est en quelque façon, incroyable. (a) Les Spartiates instituèrent une fête, où ceux qui n'étoient pas mariés, étoient fouettés par des femmes, comme indignes de servir la République, & de contribuer à son honneur & à ses progrès.

LES loix de LICURGE n'étoient pas moins rigoureuses contre ceux qui s'obstinoient à vivre dans le célibat: elles les excluient des emplois civils & militaires: ils étoient même, comme les Spartiates, exposés tous les ans, à une petite cérémonie assez désagréable: Les femmes de Lacédémone alloient les prendre chez eux le premier jour du printemps, les conduisoient au

(a) *Hist. Nat. de l'Islande, du Groënland, &c.*
tom. I.

Temple de JUNON en les accablant de plaisanteries, & leur donnoient le fouet au pied de la statue de cette Déesse. (a) Les anciennes Loix de Rome cherchèrent beaucoup à déterminer les citoyens au mariage. Les Censeurs y eurent égard selon les besoins de la République, & ils y engageoient par la honte & par les peines. CESAR donna des récompenses à ceux qui avoient beaucoup d'enfans; il défendit aux femmes qui avoient moins de quarante-cinq ans, & qui n'avoient ni maris ni enfans, de porter des pierreries, & de se servir de litière. Méthode excellente, dit M. de MONTESQUIEU, d'attaquer le célibat par la vanité. les Loix d'AUGUSTE furent plus pressantes : il imposa des peines nouvelles à ceux qui n'étoient point

[a] *Essais Historiques sur Paris*, par M. DE SAINT-FOIX, tom. II.

mariés , & augmenta les récompenses de ceux qui l'étoient , & de ceux qui avoient des enfans. La Loi d'AUGUSTE trouva mille obstacles ; & trente-quatre ans après qu'elle eût été faite , les Chevaliers Romains lui en demandèrent la révocation. Il fit mettre d'un côté ceux qui étoient mariés , & de l'autre ceux qui ne l'étoient pas : ces derniers parurent en plus grand nombre , ce qui étonna les citoyens & les confondit. AUGUSTE avec la gravité des anciens Censeurs , leur parla ainsi :

« PENDANT que les maladies &
» les guerres nous enlèvent tant de
» Citoyens , que deviendra la Ville ,
» si on ne contracte plus de maria-
» ges ? La Cité ne consiste point
» dans les maisons , les portiques ,
» les places publiques : ce sont les
» hommes qui font la Cité. Vous ne
» verrez point , comme dans les fa-

» bles , sortir des hommes de dessous
» la terre , pour prendre soin de vos
» affaires. Ce n'est point pour vivre
» seuls que vous restez dans le celi-
» bat : chacun de vous a des compa-
» gnes de sa table & de son lit , & vous
» ne cherchez que la paix dans vos dé-
» réglemens. Citerez-vous ici l'exemple
» des vierges Vestales ? Donc , si vous
» ne gardiez pas les loix de la pudicité ,
» il faudroit vous punir comme elles.
» Vous êtes également mauvais Ci-
» toyens , soit que tout le monde imite
» votre exemple , soit que personne ne
» le suive. Mon unique objet est la per-
» pétuité de la République. J'ai aug-
» menté les peines de ceux qui n'ont
» point obéi ; & à l'égard des récom-
» penfes , elles sont telles que je ne
» sache pas que la vertu en ait encore
» eu de plus grandes : il y en a de moïn-
» dres qui portent mille gens à exposer

» leur vie , & celles - ci ne vous engage-
 » roient pas à prendre une femme , & à
 » nourrir des enfans (a) ? »

LES Loix qui nous gouvernent n'ont
 jamais forcé la liberté d'un homme ,
 pour lui faire contracter un mariage (b) ,
 elles ont supposé l'Amour de la Pa-
 trie gravé dans le cœur des François
 assez profondément , pour qu'ils n'aient
 pas besoin que la crainte des Loix les
 porte vers l'union la plus douce de la
 société. LOUIS XIV se contenta d'en-

(a) *De l'Esprit des Loix* , Liv. XXIII , chap. XXI.

(b) Je ne regarde pas comme libre celui qui s'est
 mis dans le cas d'être contraint par les Loix d'épou-
 ser une personne qu'il a abusée. A Paris , c'est dans
 l'Eglise de *Sainte Marine* , qu'on marie ceux que l'on
 condamne à s'épouser. Anciennement on les ma-
 rioit avec un anneau de paille ; étoit - ce , demande
 M. DE SAINT FOIX , pour marquer au mari que
 la vertu de celle qu'il épousoit étoit bien fragile ? Cela
 n'étoit ni poli ni charitable, *Essais historiques sur*
Paris , tom. II.

courager les mariages , & de récompenser les peres de familles qui auroient un certain nombre d'enfans ; nés en légitime mariage. « *Nous vou-*
» *lons , dit-il , que dorénavant tous*
» *nos sujets taillables , qui auront été*
» *mariés avant ou dans la vingtième*
» *année de leur âge , soient & demeu-*
» *rent exempts de toutes contributions*
» *ou tailles , impositions & autres*
» *charges publiques , sans y pouvoir*
» *être compris ni employés qu'ils n'aient*
» *vingt-cinq ans révolus & accomplis....*
» *Comme aussi voulons , que tout père*
» *de famille qui aura dix enfans vi-*
» *vans , nés en loyal mariage , non*
» *Prêtres , Religieux ni Religieuses ,*
» *soit & demeure exempt de la collec-*
» *te , de toute taille..... & autres im-*
» *positions , contributions..... guet ,*
» *gardes , & autres charges publiques ,*
» *si ce n'est qu'aucun desdits enfans*

» soit mort portant les armes pour notre
» service, auquel cas il sera censé &
» réputé vivant..... Voulons..... que
» les gentilshommes & leurs femmes,
» qui auront dix enfans, non Prê-
» tres, ni Religieux, ni Religieuses.....
» jouissent de mille livres de pension
» par chacun an; comme aussi, ceux
» qui en auront douze, de deux mille
» livres de pension..... Voulons pa-
» reillement, que les habitans des Vil-
» les franches de notre Royaume,
» bourgeois non taillables, ni nobles
» & leurs femmes, qui auront dix ou
» douze enfans comme dessus, jouissent
» de la moitié des pensions accordées
» aux gentilshommes & à leurs femmes;
» qu'ils demeurent en outre exempts,
» &c. &c. (a) »

CET Edit n'eut son exécution que

(a) Edit de LOUIS XIV, en Nov. 1666.

durant l'espace de dix-sept ans. Tous les privilèges & exemptions qu'il renfermoit furent révoqués par une Déclaration, où sont exposés les abus qui s'étoient introduits dans l'exécution de l'Edit (a). On voit d'ailleurs que les privilèges accordés à ceux qui se marioient à l'âge de vingt ans & *au-dessous*, devoient nécessairement exciter au mariage des personnes dont la constitution pouvoit être encore trop foible, pour donner des citoyens à la Nation. A l'égard des pères de famille que l'Etat récompensoit pour leur zèle à propager l'espèce, ils devoient être rares ; aussi, dit M. de MONTESQUIEU, il n'étoit pas question, pour encourager la population, de récompenser des prodiges. Pour donner un certain esprit général
qui

(a) Déclaration du 13 Janvier 1683.

qui portât à la propagation de l'espèce, il falloit établir, comme les Romains, des récompenses générales, ou des peines générales (a).

IL est aisé de s'appercevoir que partout où les mariages sont encouragés, la population augmente. La Hollande est, relativement à son étendue & à la nature de son sol, plus peuplée qu'aucun autre Pays de l'Europe. On observe tout le contraire en Angleterre, parce que le nombre des célibataires y est considérable. J'entends par ces célibataires, des hommes qui ne sont rien moins que chastes, & qui par-là même, énervent la population en introduisant le désordre dans la Société. On trouve, selon M. de BEAUSOBRE, un plus grand nombre de garçons en Angleterre, de l'âge de quarante ans,

(a) *De l'Esprit des Loix.* Liv. XXIII, chap. XXVII,

qu'on en trouve de l'âge de vingt-cinq dans toute la Hollande : aussi compte-t-on que Londres tire annuellement cinq mille âmes des Provinces de l'Angleterre, & cependant le nombre des habitans n'augmente pas. Dans les Etats du Roi de Prusse, il est né depuis 1750, jusqu'en 1756, année commune, quarante & un mille personnes de plus qu'il n'en est mort. Il y a des Pays Protestans, où, sur cinquante-trois, & même sur soixante, il n'y en a qu'un qui se marie. Dans les Pays Catholiques cela est encore pis (a).

UN examen réfléchi de la population d'un Etat, est ce qui peut seul guider le gouvernement sur les encouragemens qu'il doit accorder aux mariages. Je dis un examen réfléchi, car ce n'est pas

(a) *Introduction générale à l'étude de la politique des finances & du commerce. Amsterdam, 1765, tom. 2.*

la Nation en corps qu'il faut toujours regarder, ce sont les familles qui la composent, dans lesquelles on doit porter un œil qui sache observer. C'est par-là que le gouvernement est à portée de savoir si le nombre des habitans augmente ou diminue. S'il y a des obstacles à la population qu'il est aisé d'écarter, il y en a auxquels il est plus difficile de remédier : ce sont des vices cachés qui tiennent à la constitution de l'Etat, & souvent ce n'est qu'en détaillant ses observations, qu'en les dirigeant plutôt vers les habitations séparées, peu nombreuses, que vers les grandes & opulentes Villes, qu'on découvre le ver qui ronge les hommes, si je peux m'exprimer ainsi (a).

(a) Ceci n'est point un paradoxe. Supposons que le luxe soit la source de la misère d'une partie des habitans des villes & des campagnes; alors en fixant la capitale d'un Royaume, & ne la-

UN des plus grands obstacles à la population est le défaut de subsistance. C'est lui qui fait pousser les cris de la douleur à un pere de famille, plongé dans l'indigence, & c'est du fond des retraites obscures, plutôt que des Villes, que s'élève la voix des hommes malheureux.

Hélas ! *disent-ils* , ces doux liens qui seuls charmoient nos peines ,

chant pas combien d'individus souffrent , gémissent du luxe qui y brille , j'admirerai l'opulence de l'Etat , si le luxe l'annonce toujours : ce n'est qu'après avoir jetté les yeux sur les objets plus éloignés que l'illusion tombe. La magnificence qui m'a frappé perd son éclat dès que je sais que , pour la soutenir , il faut lui sacrifier la subsistance des malheureux. En supposant toujours que le luxe fasse beaucoup de mal dans cet Etat , il aura néanmoins des apologistes , & ces apologistes seront des hommes que le luxe aura éblouis , & qui n'auront jamais jetté les yeux sur d'autres objets. *En voyant la maison d'un paysan , disoit un ami de l'humanité , je dirai à quel degré le luxe est monté dans la Capitale.*

Ne font plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;

A nos tristes enfans nous léguons nos malheurs ;

Tourmentés de leur sort , fatigués de notre être ,

Nous pleurons auprès d'eux de les avoir fait naître (a).

LE Gouvernement peut seul tarir les larmes de ces infortunés : eh ! n'avons-nous pas lieu de tout espérer de la bienfaisance du Monarque qui règne sur nous ?

LES coutumes barbares qui avoient lieu autrefois dans les mariages sont anéanties ; le maître ne peut forcer son vassal à s'unir à une femme contre sa volonté ; il n'est point le maître de vendre les fruits du mariage de ses vassaux ; ni de les faire racheter par le père & la mère , &c. &c. Ces marques d'un

(a) *Les Saisons*. III. Chant.

pouvoir tyrannique ont été abolies à mesure que l'esprit a éclairé le cœur des hommes qui commandoient ; & quelquefois aussi ces abus n'ont cessé que par la punition que les Rois ont infligée aux Seigneurs qui faisoient trembler leurs *Vassaux* & leurs *Serfs*, sous le poids de la tyrannie.

ON peut juger de l'état des *Serfs* en France, par une Chartre rapportée dans les *Essais sur Paris*. On y voit un GUILLAUME, Evêque de Paris, consentir qu'une fille & un garçon s'unissent, à condition que les enfans qui naîtront de ce mariage, seront partagés entre *Guillaume* & l'*Abbaye de St. Germain-des-Prez* (a). Comme parmi

(a) Qu'il soit notoire à tous ceux qui ces présentes verront, que nous Guillaume, Evêque insigne de Paris, consent qu'Odeline, fille de Radulphe Gaudin, du Village de Cérès, femme de corps de notre Eglise, épouse Bertrand, fils de défunt Hugon, du village de Verrières, homme de corps de l'Abbaye de St. Ger-

les enfans il y en a de mieux constitués , de mieux faits , ou qui ont plus d'esprit les uns que les autres , les Seigneurs les tiroient au sort. Ces hommes asservis composoient les deux tiers & demi des habitans de la Nation ; ils ne pouvoient disposer d'eux , se marier hors de la terre de leur Seigneur , sans sa permission ; il étoit le maître de les donner , de les vendre , de les échanger & de les revendiquer par-tout. L'Abbé de *St. Denis* , en 858 , fut pris par les Normands , on donna pour sa rançon , six cens quatre-vingt-cinq livres d'or ,

main-des-Prez ; à condition que les enfans qui naîtront dudit mariage , seront partagés entre nous & ladite Abbaye ; & que si ladite Odoline vient à mourir sans enfans , tous ses biens mobiliers & immobiliers nous reviendront ; de même que tous les biens mobiliers & immobiliers dudit Bertrand retourneront à ladite Abbaye s'il meurt sans enfans. Donné l'an douze cens quarante-deux. Essais historiques sur Paris , Vol. II. pag. 129. 130.

trois mille deux cens cinquante livres d'argent , des chevaux , des bœufs & plusieurs *Serfs* de son Abbaye , avec leurs femmes & leurs enfans. Hugues de Champ-Fleuri , Evêque de Soissons , en 1155 , cherchant un beau cheval à acheter , pour faire son entrée dans cette ville , on lui en amena un pour lequel il donna cinq *Serfs* de ses terres , deux femmes & trois hommes (a).

LES Seigneurs exigeoient , dans leurs domaines , la première nuit des nouvelles mariées ; mais peu-à-peu , ce droit , aussi honteux qu'injuste , a été converti en des prétentions modiques. Les Chanoines de la Cathédrale de Lyon , prétendoient aussi qu'ils avoient le droit de coucher la première nuit des nôtres , avec les épousées de leurs *Serfs* ou hommes de corps (b). Ce qui se

(a) *Idem.* Pag. 131. Vol. V. pag. 153.

(b) *Idem.* Vol. II. pag. 137.

pratiquoit sous le règne de *Saint Louis* étoit plus décent ; les Ecclésiastiques faisoient acheter aux mariés la permission de coucher ensemble la première nuit des nôces & même les deux suivantes (a). Mais, dit M. de MONTESQUIEU, le Parlement corrigea tout cela.

CETTE autorité sans bornes qu'exercoient les maîtres sur leurs esclaves, produisoient quelquefois des scènes extraordinaires. Un Seigneur qui possédoit une terre considérable dans le Vexin Normand, se plaisoit à faire parler de lui par ses idées singulières & bizarres. Il assembloit au mois de Juin tous ses *Serfs* de l'un & de l'autre sexe, en âge d'être mariés, & leur faisoit donner la bénédiction nuptiale ; ensuite on leur servoit du vin & des viandes, il se

(a) *De l'Esprit des Loix*. Liv. XXVIII. Chap. XLI.

mettoit à table, buvoit, mangeoit & se réjouissoit avec eux; mais il ne manquoit jamais d'imposer aux couples qui lui paroissent les plus amoureux, quelques conditions qu'il trouvoit plaisantes. Il prescrivoit aux uns *de passer la première nuit de leurs nœces au haut d'un arbre, & d'y consommer leur mariage*; à d'autres, *de le consommer dans la rivière d'Andelle, où ils se baigneroient pendant deux heures, nuds en chemise, &c.* Il avoit une nièce qui aimoit un jeune homme de son voisinage, & qui en étoit éperdument aimé; il déclara à ce jeune homme qu'il ne lui accorderoit sa nièce qu'à condition *qu'il la porteroit, sans se reposer, jusqu'au sommet d'une montagne qu'on voyoit des fenêtres de son chateau.* L'Amour & l'espérance firent croire à cet amant que le fardeau seroit léger; en effet, il porta sa bien-

aimée sans se reposer, jusqu'à l'endroit indiqué ; mais il expira une heure après, des efforts qu'il avoit faits ; sa maîtresse, au bout de quelques jours, mourut de douleur & de chagrin ; l'oncle en expiation de leur malheur qu'il avoit causé, fonda sur la montagne un Prieuré, qu'on appelle *le Prieuré des deux Amans* ; il est à une lieue du Pont de l'Arche, & à quatre lieues de Rouen (a).

IL y eut quelquefois des circonstances qui excitèrent les Papes à excommunier un Royaume entier, & alors le mariage étoit interdit. PHILIPPE AUGUSTE ayant voulu répudier INGELBURGE, pour épouser *Agnès de MERANIE*, le Pape mit le Royaume en interdit ; les Eglises furent fermées pendant près de huit mois ; on ne di-

(a) *Essais sur Paris*, Tom. V.

soit ni Messes, ni Vêpres; on ne marioit point; *les œuvres du mariage étoient même illicites*; il n'étoit permis à personne de coucher avec sa femme, dit M. de SAINTFOIX, parce que le Roi ne vouloit plus coucher avec la sienne, & la génération ordinaire dût manquer en France cette année-là (a).

CET Auteur ingénieux, en parcourant les mœurs & usages des François sous la première race, nous apprend, qu'un homme, quoique marié, pouvoit être promu au Diaconat, à la Prêtrise & devenir Evêque, en déclarant qu'à l'avenir il ne vivroit plus avec sa femme que comme avec sa sœur: son fils obtenoit ordinairement la survivance de l'Evêché. Il n'étoit pas permis d'épouser la délaissée d'un Prêtre ou d'un Diacre (b). Il paroît que les

(a) Tom. II. Pag. 127.

(b) Idem. Pag. 74.

choses n'allèrent pas toujours à la bonne foi ; car la plupart des Chanoines & des Curés se marioient. Le Pape CALIXTE II, dans le Concile de Reims de l'année 1119, excommunia tous les Ecclésiastiques mariés, les priva de leurs bénéfices, défendit d'entendre leur Messe, déclara leurs enfans bâtards, & crut devoir porter la rigueur contre ces êtres innocens, jusqu'à les livrer en proie à l'avarice des Seigneurs : il permit de les réduire en servitude & de les vendre. (a).

LES Ecclésiastiques cherchèrent aussi à rendre les mariages plus difficiles, en les défendant entre parens jusqu'au septième degré. Le mari & la femme ne devoient ordinairement approcher des Sacremens ; qu'après s'être abstenus du

(a) *Idem.* 123.

devoir conjugal au mois pendant huit jours. On tâchoit de noter d'infamie ceux & celles qui se marioient en troisièmes noces, les seconds mariages ont été même regardés pendant long-temps comme une *fornication tolérée*. Le Concile de Sarragosse, en 692, défend aux Reines de se remarier, & à tout Prince de les épouser; il ordonne même qu'elles se fassent Religieuses (a).

LA superstition avoit introduit anciennement un usage singulier dans le mariage. La troisième fête de Pâques, au rapport de *Jean BELET*, la femme dans plusieurs Provinces battoit son mari, & le lendemain le mari battoit sa femme. La raison qu'il en donne, étoit que cette pratique indiquoit l'obligation dans laquelle sont les époux de se corriger l'un l'autre, & afin d'empêcher aussi que

(a) *Idem.* 134 & tom. V. pag. 136.

dans le saint temps de Pâques , le mari ne pût exiger le devoir conjugal de sa femme , ni la femme de son mari (a).

A P R È S avoir essuyé ces différentes révolutions , le mariage devint en France ce qu'il est aujourd'hui , un état respectable , d'où sont exclues les personnes qui se consacrent à la Religion , comme incompatible avec les fonctions du ministère. Excepté ceux que leur état sépare du mariage , je ne crois pas que les autres hommes aient des raisons assez plausibles pour s'en dispenser ; à moins que la Nature n'y ait mis obstacle par quelque accident. Les femmes , disoit BACON , sont nos maîtresses dans la jeunesse , nos compagnes dans l'âge mûr , & nos nourrices dans la vieillesse. On a donc à tout âge des raisons de se marier. On peut dire aussi

(a) *Récréations historiques , critiques , morales , &c.* par M. DU RADIER , tom. I.

que dans tous les états les hommes ont des raisons pour s'attacher une épouse. Les personnes riches n'ont peut-être que cette seule manière d'être dans la Nature ; les Magistrats ont besoin de toutes les douceurs de la société , pour adoucir l'austérité que l'on contracte dans l'étude des loix ; & la société elle même , a besoin que les hommes , dont les idées peuvent influer sur elle , sachent ce que signifient les noms de père & d'époux.

INDÉPENDAMENT des états qui obligent au mariage , il y a encore des raisons , je ne dis pas de tempérament , j'ai examiné cela ailleurs , il y a encore , dis-je , des raisons de caractères. Un homme mélancolique a certainement besoin de compagnie ; celui dont la gaieté annonce le contentement est encore dans le même cas. J'ai observé plusieurs de ces hommes joyeux ; ils

Ils sont de bonne foi pendant un certain temps ; mais parvenu à un âge mûr , l'allégresse les abandonne , sur-tout lorsqu'ils sont seuls , ou avec les personnes qu'ils ont coutume de voir ; leur gaieté , leurs saillies sont commandées pour *les grands jours* , & le reste du temps ils deviennent pour la plupart mélancoliques , misantropes , ou bien ils s'efforcent de retenir la joie par la débauche ; & dans ce cas , on fait bien que les choses doivent aller encore pis.

UNE classe d'hommes auxquels le mariage convient , pourvu qu'ils en modèrent les plaisirs , ce sont les hommes de lettres. Mais le tempérament doit moins les porter au mariage , que la nécessité d'adoucir les travaux de l'étude , par les charmes attachés à la société d'une épouse chérie. On a observé que les mariages des *gens de*

lettres n'étoient pas ceux qui rapportoient le plus à l'Etat ; j'ai lu dans une Fable inconnue aux anciens , a dit DUFRESNI, qu'APOLLON s'étant marié un jour, l'Hipocréne tarit le lendemain. Un génie marié est un génie stérile. En effet , continue DUFRESNI, les productions de l'homme sont bornées, il faut opter, de laisser à la postérité, ou des ouvrages d'esprit ou des enfans (a). Cette plaisanterie est vraie jusqu'à un certain point ; on se moquera toujours d'un homme qui se proposera de ne point quitter son cabinet, & qui se proposera aussi de laisser de nombreux rejettons à la postérité ; parce que ces deux genres d'occupations deviennent incompatibles dans beaucoup d'hommes. Mais ce qui étoit

(a) *Amusemens sérieux & comiques.* Amusement
XLe.

gne une partie des gens de lettres du mariage , est , s'il le faut dire , une sorte d'indolence , l'amour de l'étude , & par conséquent du repos , & de la tranquillité physique ; un éloignement , je ne dis pas pour les plaisirs , mais du moins pour ceux qui attachent & peuvent distraire trop fortement. On a néanmoins des exemples d'hommes célèbres qui ont cru devoir prouver à leur siècle , que les travaux littéraires n'avoient point étouffé les sentimens du citoyen. Il seroit singulier , que l'occupation qui flatte le cœur , l'échauffe , lui donne un plus grand degré de sensibilité , en bannisse les penchans qui peuvent augmenter notre bonheur ! LEIBNITZ au milieu des épines de la Philosophie , de la Métaphysique , disputant avec les Anglois touchant l'invention du calcul différentiel , LEIBNITZ , âgé de cinquante ans , voulut se marier ; on

lui demanda un délai , & il en profita pour faire des réflexions qui le détournèrent du mariage. Quelques fussent ses réflexions , on peut présumer que son âge & la goutte à laquelle il étoit sujet , les lui suscitèrent ; il est consolant pour la société , que ce grand homme ait senti qu'il se devoit à la patrie , autrement que par ses ouvrages. M. HALLEY , disciple du grand NEWTON , vint à Calais observer la fameuse comète qui parut en 1680 , & sur laquelle on a tant écrit. De retour à Londres , il se dispose à mettre ses observations en ordre ; il commençoit déjà , lorsqu'à travers des calculs arides & immenses , l'Amour lui fit voir *Marie Tooke* ; HALLEY en devint amoureux , mais il vouloit finir ses calculs ; ce qui lui fut impossible : il épousa *Marie Tooke* en 1682 , pour se mettre en état de travailler , & reprit en-

suite ses occupations. (a) L'Amour peut mettre cette victoire parmi celles qui lui font le plus d'honneur.

ON doit à M. TISSOT un excellent mémoire sur la santé des gens de lettres, dans lequel on trouve plusieurs exemples des mauvais effets que produit le trop d'attachement au travail. On peut voir dans cet ouvrage le régime que doivent suivre les hommes studieux pour conserver leur santé dans le meilleur état qu'il soit possible, & la réparer lorsqu'elle est chancelante. M. TISSOT veut rapprocher les hommes de la Nature pour le bien-être physique; il y a du chemin à faire pour les hommes de lettres, mais les avantages réels qu'ils doivent en retirer, surpassent tous les autres, qui le plus souvent ne sont qu'imaginaires. Dès-

[a] *Histoire des Philosophes modernes*, &c. par M. SAVERIEN.

qu'un homme de lettres est véritablement malade, dit M. TISSOT, la première ordonnance qu'on doit lui faire, c'est une cessation absolue de toutes ses études..... Il faut qu'il oublie qu'il y a des sciences & des livres, la porte de son cabinet doit être fermée pour lui, & il doit se livrer uniquement au repos, à la gaieté, aux plaisirs de la campagne, & devenir ce que la Nature a fait les hommes, laboureur ou jardinier : il n'y a que ce moyen de les tirer de leurs méditations, & on ne les rétablit point tandis qu'ils continuent à méditer. Si l'on pouvoit trouver un remède qui suspendît sans danger la faculté de penser, ce seroit le spécifique des maladies des gens de lettres. (a)

JE regarde un studieux dans son ca-

[a] *De la santé des Gens de Lettres*, 1768, p. 221.

binet comme un citoyen utile, sur-tout s'il dirige ses travaux vers des objets qui ont pour but le bonheur de ses semblables ; mais il n'est pas moins vrai que cet homme est hors de la Nature , & qu'on peut regarder les occupations littéraires , comme une maladie , qui attaque l'espèce humaine , en minant peu-à-peu la population. Je desirerois qu'un homme de lettres fût marié , parce que tous les hommes , excepté les Ministres de la Religion devroient l'être , & encore , parce que les douceurs de l'union conjugale peuvent calmer la teinte sombre qui empreint l'imagination d'un homme qui se livre trop au travail. Mais il faut qu'il oublie qu'il est homme de lettres , lorsqu'il approche sa compagne ; il seroit dangereux de porter dans le sein des plaisirs , une imagination affaissée sous le poids fatigant de l'étude. Qu'il se regarde comme

un homme malade, & qu'en suivant les sages conseils que j'ai donnés d'après M. TISSOT, il se rapproche de la Nature, pour pouvoir travailler à la reproduction de son être.

APRÈS la classe des hommes de lettres, dont la plupart évitent les nœuds du mariage, il en est encore une beaucoup plus considérable qu'on ne s' imagine, dont le célibat arrête la population; c'est la classe des personnes qu'une imagination ardente entraîne dans des lectures continuelles. Peut-être, dit M. TISSOT, que de toutes les causes qui ont nui à la santé des femmes, la principale a été la multiplication infinie des romans depuis cent ans. Dès la bavette jusques à la vieillesse la plus avancée, elles les lisent avec une si grande ardeur qu'elles craignent de se distraire un moment, ne prennent aucun mouvement,

& souvent veillent très-tard , pour satisfaire cette passion. Une fille qui , à dix ans , lit au lieu de courir , doit être à vingt une femme à vapeurs , & non point une bonne nourrice. (a) Les causes qui influent tant sur le physique , affectent également le moral. J'ai connu des personnes de l'un & de l'autre sexe , dont la constitution avoit été robuste , s'affoiblir peu-à-peu par l'impression trop forte que faisoient sur leur esprit des lectures passionnées. Les romans tendres s'opposent plutôt aux mariages qu'ils n'en font contracter ; une femme , lorsque son cœur , ou plutôt son esprit est échauffé par les langueurs de l'Amour , ne cherche pas un époux ; c'est un héros qui peut seul lui plaire ; le feu de l'Amour n'échauffe pas son cœur , il n'enflamme que l'imagination. Le célèbre MOLIERE

[a] *Idem* pag. 184.

a bien connu cet Amour *spiritualisé*,
lorsqu'il fait dire à *Clitandre*, par une
de ses femmes savantes. . . .

Appellez-vous, Monsieur, être à vos vœux
contraire,

Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire ;
Et vouloir les réduire à cette pureté,

Où du parfait Amour consiste la beauté ?

Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée

Du commerce des sens nette & débarrassée :

Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas,

Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas.

Vous ne pouvez aimer que d'une Amour grossière,

Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière ;

Et pour nourrir les feux que chez vous on
produit,

Il faut un mariage, & tout ce qui s'ensuit.

Ah quel étrange Amour ! & que les belles ames

Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes !

Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,

Du Mariage. 55

Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs,
Comme une chose indigne, il laisse là le reste,
C'est un feu pur & net comme le feu céleste;
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne panche point vers les sales desirs,
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose.
On aime pour aimer, & non pour autre chose.
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les
transports;
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps
(a)

DES ridicules que MOLIERE a
frondés, celui-ci est peut-être le seul
qu'il ait attaqué sans un certain succès;
du moins il reparoit avec force de nos
jours, & c'est à la honte de l'humanité.
Je ne suis point surpris que ceux qui se
plaisent à la lecture des romans tristes,
dans lesquels l'auteur s'est plu à rassembler

[a] *Les Femmes savantes*, Acte IV. Scène 2.

un enchaînement de malheurs & de crimes, paroissent s'éloigner du mariage : L'imagination sombre que font naître ces lectures doit peu disposer à une union douce & tranquille. Ce sont les auteurs de ces livres dangereux qui causent tout le mal, en faisant perdre à la Nation peu-à-peu, cette galeté si nécessaire pour conduire au mariage. Que ferait-on à un homme, qui, d'un coup de baguette, auroit le pouvoir de pétrifier au milieu d'un bal, toutes les personnes qui s'y réjouissent, & qui feroit succéder un état d'inertie aux danses gaies qui amusoient l'assemblée ?

IL est encore un genre de romans ; (& ceux-ci paroissent d'abord utiles,) qui semblent faits par des hommes enivrés des douceurs de l'Amour conjugal & de l'Amour paternel. Ces livres seroient de la plus grande utilité, si ceux qui les lisent, ne vouloient en

connoître les Auteurs. Qu'arrive-t-il ? Celui qui a chanté l'hymen , la volupté , est un triste célibataire , qui puise dans son imagination le feu qui devroit échauffer son cœur ; c'est un Général d'armée , qui encourage des soldats , & qui craint la mort. . . . Que ceux qui chantent l'amour soient amoureux : que celui qui exalte les douceurs du mariage , puise dans les caresses de son épouse , dans celles de ses enfans , les chants qu'il consacre à l'Amour conjugal & paternel. Que ceux qui offensent la Nature , en décrivant des mystères auxquels ils ne veulent pas être admis , craignent que , pour se venger , la Nature ne leur donne , un instant seulement , le cœur d'un homme sensible ! Un écrivain que son éloquence , ses mœurs , ses malheurs même ont rendu célèbre , a décrit avec beaucoup de feu les plaisirs que peuvent goûter l'homme & la femme

dans l'union que produit le mariage. On verse des larmes délicieuses en parcourant les tableaux qu'a fait ce grand maître.... Une réflexion m'a souvent attristé, en admirant l'expression, la chaleur, les transports du célèbre citoyen de Genève; j'ai dit cet homme sensible, qui a su chanter l'Amour & l'Hymen avec tant d'énergie; cet homme dont l'éloquence fait palpiter les entrailles paternelles dans presque tous ses écrits... qu'il étoit à plaindre! lorsqu'après avoir allumé dans son cœur les feux sacrés de la Nature, il ne pouvoit presser dans ses bras une épouse, des enfans!

Felices ter & amplius,

Quos irrupta tenet copula, nec malis

Divulsus quærimoniis

Supremâ citius solvet amor die.

HORACE, liv. prem. Ode XIII.

CHAPITRE II.

Coutumes de quelques Nations concernant le Mariage.

La Nature & l'Hymen ; voila les loix premières (a)

LES Peuples les plus heureux ont dû être ceux qui laissoient une entière liberté sur le choix des époux ; & qui loin de gêner l'union des cœurs par les entraves de l'intérêt , n'étouffoient pas l'Amour sous le fardeau des *convenances* ou des préjugés. Il est encore quelques Nations où cette liberté règne , & c'est un jour qui luit sur l'union conjugale , tandis que les peuples esclaves des

[a] VOLTAIRE,

richesses & des rangs, contractent des mariages, sur lesquels règne un voile sombre qui cache l'ennui, le dégoût, la discorde.

CHEZ les Gaulois, lorsqu'une fille étoit en âge d'être mariée, son père invitoit à dîner les jeunes gens du canton : elle étoit la maîtresse de choisir celui qui lui plaisoit le plus ; & pour marquer la préférence qu'elle lui donnoit, c'étoit par lui qu'elle commençoit à présenter à laver. (a) D'une coutume aussi sage, il devoit résulter plusieurs avantages : une fille n'étoit jamais mariée contre sa volonté, & cela seul devoit suffire pour rendre heureux la plupart des mariages. Cette circonstance influoit beaucoup sur le caractère, & fortifioit l'esprit : nous voyons dans les Historiens,

[a] *Essais sur Paris*, tome II.

que les femmes Gauloises entroient dans toutes les assemblées où il étoit question de délibérer sur la paix ou sur la guerre ; les hommes avoient pour elles une sorte de vénération , & dans leurs repas , il étoit permis de tout dire , excepté de mal parler des femmes.

Nos Rois de la première race sacrifioient , dans leurs mariages , la naissance & la politique ; c'étoit presque toujours la beauté qui faisoit les Reines. Avec l'usage passager des maitresses , dit M. DE SAINTFOIX , ils se permettoient encore la pluralité des femmes. *Cher Prince* , dit un jour INGONDE à CLOTAIRE I , son mari , *j'ai une sœur que j'aime ; elle s'appelle AREGONDE , & demeure à la campagne ; j'espère que vous voudrez bien vous charger de son établissement , & lui choisir un époux.* CLOTAIRE alla voir cette AREGONDE à sa maison des

champs, la trouva jolie, l'épousa, & revint ensuite dire à INGONDE, qu'il n'avoit point imaginé de parti plus sortable pour sa sœur que lui-même; qu'il l'avoit épousée, & que désormais elle l'auroit pour compagne. (a)

AVANT le règne de PIERRE I, les Czars choissoient aussi leurs femmes parmi les plus belles filles. On les faisoit venir des provinces. La grande maîtresse de la Cour les recevoit chez elle, les logeoit séparément, & les faisoit toutes manger ensemble. Le Czar les voyoit; ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement: le jour du mariage étoit fixé, sans que le choix fût encore connu; & le jour marqué, on présentoit un habit de noce à celle sur qui le choix étoit tombé. On distribuoit d'autres habits

[a] *Essais Historiques sur Paris*, tome II.

aux prétendantes , qui s'en retournoient chez elles. C'est de cette manière , que MICHEL ROMANOW épousa (en 1626) EUDOXE , fille d'un pauvre Gentilhomme appelé STRESNEU. Il cultivoit ses champs lui-même avec ses domestiques , lorsque les Chambellans envoyés par le Czar avec des présens , lui apprirent que sa fille étoit sur le trône. (a)

LE mariage chez les *Kamtschadales* (peuple qui habite une vaste presque-Ile , située vers le nord de l'Asie , & que les Russes ont conquise) offre des épreuves , qui démontrent combien est forte la passion de l'homme pour s'unir à une épouse. Quand un *Kamtschadale* veut se marier , il jette les yeux sur

[a] *Histoire de l'Empire de Russie* , &c. par M. de VOLTAIRE.

quelque jeune fille du village voisin ; lorsqu'il a découvert une jeune personne à son gré , il va trouver ses parens , leur apprend qu'il aime leur fille , & leur demande la permission de les servir un certain temps , ce qu'il obtient facilement : il marque pendant son service , qui quelquefois est de plusieurs années , un zèle extrême , & une très-grande docilité : mais quand le terme fixé est arrivé , il prie ses maîtres de vouloir bien lui permettre de se saisir de leur fille. S'il a eu le bonheur de plaire aux parens de sa maîtresse , ils le lui accordent ; mais s'ils sont mécontens , ils lui donnent quelque chose , pour lui tenir lieu de salaire , & il est obligé de se retirer tout de suite. Quand on lui a donné la liberté de prendre sa maîtresse , c'est à lui d'épier l'instant où elle sera seule , ou du moins peu accompagnée : car alors toutes les femmes & les filles

Du village sont obligées de la défendre contre les entreprises de son amant : outre ces surveillantes, elle est revêtue de deux ou trois robes étroites, & enveloppée dans des filets ou bandes, qui la serrent si fort, qu'elle n'a guère plus de mouvement qu'une statue. S'il a le bonheur de la trouver seule, ou avec peu de compagnes, il se jette sur elle, s'efforce de rompre les filets qui l'enveloppent, & de déchirer ses robes ; car tout pour lui consiste à parvenir à lui ôter ses vêtemens, ce qui est très-difficile, par la résistance des femmes qui gardent la jeune personne, & qui s'élancent sur l'amant, le tirent par les cheveux, lui écorchent le visage, l'estropient, & l'excèdent de coups, pour lui faire lâcher prise. Si malgré ses blessures, il vient à bout de son entreprise, il faut qu'il prenne la fuite aussi tôt qu'il a dépouillé son amante, qui le rappelle

au même instant d'une voix tendre & passionnée : dès - lors le mariage est fait. Mais il est rare qu'un homme réussisse avant un an de combats ; & toutes les fois qu'il est forcé de céder à ses surveillantes , il a besoin d'un temps considérable , pour guérir de ses blessures. On en a vu , après sept ans de poursuite , être forcés de renoncer à l'objet de leur amour , & de vivre honteux , meurtris & estropiés le reste de leurs jours. Cet état de guerre n'a lieu que pour les mariages des filles ; car à l'égard des veuves , il suffit qu'elles soient d'accord avec ceux qui les recherchent ; mais une veuve ne peut être enlevée , qu'après qu'elle a expié ses fautes , ce qui consiste à coucher la première nuit avec un étranger. Malgré la facilité que les *Kamtschadales* ont à épouser une veuve , celles - ci ne sont guère recherchées , à cause de l'expiation.

Le divorce est reçu au *Kamtschatka*, & il se fait sans bruit : le mari fait lit à part, & quelques jours après épouse une autre femme. La femme répudiée prend à son tour un nouveau mari. (a)

CE que les *Groënlandois* essuyent avant & les premiers jours qui suivent leur mariage, est un jeu qui ne peut être comparé aux scènes que l'on vient de voir. Un *Groënlandois* qui veut se marier, ne s'inquiète que de savoir si la fille qu'il recherche, est entendue au ménage, & si elle fait bien coudre. Celle-ci de son côté, demande si son amoureux est adroit à la chasse & à la pêche, & s'il y est heureux & assidu. Deux ou trois vieilles femmes sont les entremetteuses du mariage : lorsqu'on

[a] *Histoire de Kamtschatka, des Isles de Kurilski, &c. &c. Voyez le Journ. Encyclop. Mai 1764.*

64 *Coutumes de quelques Nations*

le propose à la fille , celle-ci dénoue ses cheveux , les éparpille sur son visage , & se met à pleurer. Les vieilles , sans faire semblant de s'appercevoir de son affliction , la prennent sous les bras & l'entraînent avec elles. Quand elle est arrivée dans la maison paternelle de son amoureux , elle continue ses pleurs assez long-temps ; le jeune homme la prie de venir se coucher à ses côtés ; les pleurs augmentent , il redouble ses instances , & la consommation du mariage termine bientôt la cérémonie. Quelquefois on ne peut faire rester la jeune femme avec son mari : elle s'échappe plusieurs fois pour retourner chez ses parens ; le mari , pour tout terminer , fait faire un sac , dans lequel les vieilles lui amènent sa femme bien enfermée ; elle est alors obligée de rester dans son nouveau ménage. (a)

[a] *Hist. Nat. de l'Islande , du Groënland , &c.*
&c. Tom. II.

LES mariages des *Islandois* se font avec moins de cérémonie. Les parens des deux côtés, conduisent le marié & la mariée à l'Eglise, où le Prêtre les unit. Ils se rangent ensuite dans le fond de l'Eglise contre le mur. Les jeunes mariés avec le Prêtre sont au milieu & les parens des deux côtés. La mariée se fait donner un bocal plein d'eau-de-vie qu'elle porte à sa voisine : le marié en fait autant de son côté, & l'on continue de même tant qu'on peut se soutenir sur ses jambes. Cette liqueur est l'ame de toutes les assemblées du pays, & pourroit-on s'en passer dans une cérémonie aussi auguste que celle du mariage? (a)

DANS la petite *Bukarie*, pays d'Asie dont les *Tartares Kalmouks* sont

[b] *Idem*, Tom. I.

86 *Coutumes de quelques Nations*

Seigneurs , les hommes , comme dans beaucoup d'autres pays , achètent leurs femmes à prix d'argent , & le degré de beauté en fait la valeur. Plus un pere de famille a de belles filles , plus il est riche. Les réjouissances de la noce durent trois jours , pendant lesquels le marié se couche chaque soir auprès de sa nouvelle épouse ; mais on ne lui permet pas d'ôter ses habits , il ne peut y rester qu'un instant , & plusieurs femmes qui l'observent , s'opposent à ce qu'il soit le mari de sa femme. Ce n'est qu'à la troisième nuit qu'il peut entrer dans tous les droits d'un mari (a)

*A des cœurs bien touchés tarder la jouissance ;
C'est infailliblement leur croître le desir. [b]*

(a) *Mélanges intéressans & curieux , ou abrégé d'Hist. Nat. Morale , Civile & Politique de l'Asie , l'Afrique , l'Amérique & des Terres Polaires. Tom. III.*

(b) *Poésies de MALHERBE.*

LES *Macassars*, habitans de l'Isle de Celebe, ont un usage opposé aux Buckariens : après la cérémonie, on enferme les nouveaux mariés dans une chambre obscure, où il n'y a point d'autre lumière que celle d'une petite lampe. On les laisse seuls en cet endroit trois jours & trois nuits, sans qu'il leur soit permis d'en sortir, ni à personne d'y entrer. Cette retraite est si rigoureuse, qu'on a pourvu à tout ce qui auroit pu exiger qu'ils en sortissent. Le quatrième jour, un valet entre dans la chambre des mariés, tenant, d'une main, un grand vase rempli d'eau, & de l'autre, une barre de fer, sur laquelle sont gravés quelques caractères mystérieux. On oblige les deux époux de se lever, & de mettre les pieds nus sur la barre de fer; on leur jette ensuite sur le corps toute l'eau du vase. On suppose

88 *Coutumes de quelques Nations*

apparemment qu'ils ont besoin d'être
rafraîchis. (a)

LES *Buckariennes* ne sont pas aussi à plaindre que les femmes des Kalmouks leurs maîtres, dont j'ai parlé. Ceux-ci ont la liberté de prendre autant de femmes qu'il leur plaît, sans y comprendre leurs concubines, qu'ils choisissent parmi leurs esclaves. Le choix de leurs femmes n'est restreint ni par la parenté, ni par aucune loi. Un Kalmouk épouse sa plus proche parente, à l'exception de sa mère. Le mariage d'un père avec sa fille n'est pas même sans exemple chez ce peuple affreux. Ils cessent de coucher avec leurs femmes, dès-qu'elles ont atteint l'âge de quarante ans: & ils les regardent alors comme autant de servantes, à qui ils

(a) *Mélanges intéressans*, &c. tom. IX.

accordent la subsistance pour prendre soin de leurs maisons & des jeunes femmes qui leur succèdent. (a)

LES Guèbres, gouvernés par une des plus anciennes religions du monde, ont une loi qui ne leur permet qu'une seule femme; ils ne peuvent la répudier & en prendre une autre que dans le cas où elle est stérile pendant les neuf premières années du mariage. Les loix qui gouvernent ce malheureux reste des anciens Persans, & qu'ils ont reçues de ZOROASTRE, feroient très sages, si elles défendoient à ce peuple les mariages incestueux des fils avec leurs mères, des frères avec les sœurs, & des pères avec leurs filles (b).

UNE secte qu'on nomme le *Sabéisme*,

(a) *Mélanges intéressans*, &c. tom. III.

(b) *Idem*, tom. VII.

70 *Coutumes de quelques Nations.*

& qui se trouve aussi en Perse , présente dans le mariage des cérémonies assez singulières. Les sectateurs du Sabéisme , sont nommés *chrétiens de St. Jean*, parce qu'ils reconnoissent St. Jean-Baptiste pour leur premier Apôtre. Leur Clergé est composé de Prêtres & d'Evêques , dont les dignités sont héréditaires ; aussi les Ecclésiastiques sont-ils tous mariés afin de perpétuer leur ministère ; mais s'ils épousaient une fille qui ne fût pas vierge , leurs enfans ne pourroient leur succéder dans leurs fonctions sacrées. Voici les cérémonies qu'observe ce peuple dans la célébration du mariage. Les parens de l'époux , accompagnés d'un Prêtre , vont trouver la future , lui demandent si elle est vierge ; & elle est obligée de jurer cette vérité. La femme du Prêtre s'assure par elle-même , si la prétendue n'a point

fait un faux serment & rend son témoignage. Tout étant favorable, on mène la fille, avec son futur, au bord d'une rivière & on les baptise l'un & l'autre. Après quelques autres cérémonies, le Prêtre les fait asseoir, leur approche la tête l'une contre l'autre en récitant de longues prières. Il cherche ensuite dans un livre de divination, le moment heureux pour la consommation du mariage; il l'indique aux époux, & les envoie mettre à profit sa prédiction. En europe, tout seroit fini; mais chez les *Sabis*, les mariés vont trouver l'Evêque, devant lequel le mari jure d'avoir trouvé sa femme pucelle. Le Prélat les baptise encore, & met le sceau à leur mariage, en leur passant des anneaux aux doigts. Si le mari ne convient pas de la virginité de sa femme devant l'Evêque, son mariage n'est point ratifié par celui-ci.

71 Coutumes de quelques Nations

LES Persans qui suivent la loi Mahométane, ont beaucoup moins besoin de cérémonies que les Chrétiens de St. Jean; ils regardent le célibat comme un état contraire à la Nature & opposé aux vues du Créateur. D'après cette façon de penser, dès - qu'un Persan a atteint l'âge de puberté, & qu'il témoigne quelque penchant pour les femmes, on le marie, ou on lui donne une concubine. Les Persans contractent trois sortes d'unions avec les femmes. Ils prennent les unes à bail à un prix convenu, & le contrat se passe en présence du Juge, qui rend cet acte obligatoire aux deux parties. Ils en achètent d'autres pour en faire des concubines, & en épousent quelques-unes. Cette nombreuse quantité de femmes devrait ruiner les Persans dont la fortune est bornée; mais ils n'ont pas l'art dangereux de faire monter une jolie femme à un prix exorbitant.

bitant. A *Ispahan*, Capitale de l'Empire, une belle femme se loue quatre à cinq cens livres par an, & n'a pas la liberté de quitter son mari passager avant le terme. Les femmes prostituées y sont en grand nombre: on en comptoit en 1666 jusqu'à quatorze mille dans la Capitale seulement, desquelles le nom étoit enregistré par celui qui est chargé de recevoir leurs tributs: sans compter, dit un voyageur, un pareil nombre, ou peut-être encore un plus grand, qui n'est pas enregistré, & dont le tribut se perçoit en secret au profit du receveur. Un usage commun parmi ces filles, (& celui-ci est fort sage,) c'est que le nom qu'elles prennent est le tarif de leurs faveurs. L'une s'appelle la dix tomans, (le *tooman* vaut près de cinquante livres de notre monnoie) un autre la cinq, la deux tomans, &c. Que d'hommes en Europe

74 *Coutumes de quelques Nations*
auroient à rougir, si les courtisannes
dont ils ont eu les faveurs, annonçoient
publiquement le prix qu'elles en ont
retiré !

LE mariage des *Siamois* diffère de
celui des autres Nations par une cir-
constance particulière ; la consommation
du mariage précède la cérémonie. On
y défend l'union conjugale au premier
degré de parenté ; mais il est permis
d'épouser sa cousine-germaine & les
deux sœurs, pourvu que ce soit dans
le même temps. Il y a apparence que
les Rois ne sont pas assujettis à cette
loi ; CHAON NARAIE avoit épousé sa
sœur, dont il avoit eu une fille unique
qu'il épousa ensuite secrètement.

AUX *Isles Philippines*, ce n'est qu'en
payant que l'on parvient à être entiè-
rement maître de sa femme. Celle-ci
ne porte point de dot, sa famille exige

au contraire une somme d'argent avant de la livrer à un homme. Les frais de la noce sont excessifs; le mari est obligé de payer son entrée dans la maison de sa prétendue, & ce droit se nomme *passava*; ensuite la liberté de parler à sa femme; puis celle de boire & de manger avec elle; & enfin une somme proportionnée à la condition des parens, pour obtenir le droit de la cérémonie la plus essentielle.

LA beauté qui frappe le Européens dans la *Mingrelie*, la *Géorgie*, &c sembleroit annoncer que l'Amour a établi le siège de son Empire dans ces contrées. En effet, tous les voyageurs s'accordent à dire que le sang des peuples qui habitent ces pays, est très-beau, que les hommes y sont très-grands & bien faits, les femmes charmantes & de la taille la plus admirable;

Le sang de Géorgie est, selon CHARDIN, non - seulement le plus beau de l'Orient, mais de l'Univers. Ces femmes ont un regard tendre, qui semble caresser tous ceux qui les regardent. La Nature a répandu sur la plupart des graces si attrayantes, des agrémens si séduisans, que je tiens pour impossible, dit notre voyageur, qu'on puisse les voir sans les aimer. Un peintre, avec l'imagination la plus vive, ne pourroit donner à ses figures un visage plus charmant, une taille plus dégagée & plus parfaite que celles des *Géorgiennes*.

IL est triste, sans doute, de ne trouver, parmi des Peuples si favorisés de la Nature, qu'un tissu d'horreurs qui font un affreux contraste avec la beauté. Les *Mingreliennes* sont gracieuses, affables, amies des cérémonies, & fort complimenteuses; mais d'ailleurs les plus mé-

chantes femmes de la terre ; superbes ,
perfides , fourbes , cruelles & impudiques.
Il n'est point de méchancetés dont elles
n'usent , point de ressorts qu'elles ne
fassent jouer pour se faire des amans ,
pour les conserver , & pour les perdre ,
lorsqu'elles ont lieu de s'en plaindre.
Les hommes n'ont pas de meilleures
qualités que les femmes , & font leur
étude de voler. L'imposture , le meurtre ,
l'adultère , l'inceste , la bigamie , tous les
crimes les plus honteux sont communs
en Mingrelie & semblent être des vertus.
Parmi ce peuple , l'union conjugale n'est
qu'un contrat de vente , par lequel les
parens de la future conviennent de la
livrer , après l'exécution des conditions
stipulées. Les deux mariés paroissent pour
la cérémonie , devant un Prêtre ,
avec un parent ou un ami qui sert
de parrain. Pendant que le Prêtre récite
quelques prières , le parrain met une

78 *Coutumes de quelques Nations*

espèce de voile sur la tête des deux conjoints, & coud ensuite leurs habits l'un à l'autre. Puis il met sur leurs têtes des couronnes de fleurs, changeant alternativement ces couronnes & les faisant passer trois ou quatre fois de la tête du mari sur celle de la femme, selon que le Prêtre récite certaines oraisons. Il prend ensuite un morceau de pain qu'il rompt en sept parties, & leur en met dans la bouche à chacun une, & recommence jusqu'à la septième qu'il mange lui-même. Il leur donne aussi à boire à chacun trois fois dans la même coupe, & boit ce qu'ils ont laissé. Alors il ne reste plus, pour parfaire l'union, que la cérémonie qui n'exige pas de témoins, & qui n'est jamais oubliée.

ON peut dire que dans ce pays le mariage est une affaire de calcul. c'est toujours l'intérêt qui y fait les

mariages; parce que ces Peuples, naturellement pauvres, ne voient dans l'union conjugale, qu'un moyen d'acquérir une sorte d'aisance, en vendant les enfans qui en naissent. (a)

ON encourage beaucoup le mariage dans les pays soumis à l'Empereur de *Maroc*. Les jeunes gens, même les fils de l'Empereur, vont continuellement tête nue, jusqu'à ce qu'ils soient mariés; & alors il ne se découvrent jamais. Les mariages se traitent par de vieilles femmes, dont l'âge, exempt de tout soupçon, leur permet de parler librement aux hommes, & ceux-ci ne voient leur femme qu'après la consommation. Cet inconvénient, d'épouser une femme sans la voir, est compensé par la liberté que l'on a de la répudier lorsqu'on le juge à propos. Lorsqu'un homme

[a] *Mélanges intéressans*, &c. tom. VII.

80 *Coutumes de quelques Nations.*

commence à sentir de l'indifférence pour sa femme, il en prend une nouvelle, à laquelle il en fait ensuite succéder d'autres, autant que ses facultés le lui permettent; mais d'ordinaire, la première demeure toujours la maîtresse de la maison, & c'est elle qui règle tout ce qui regarde le ménage. Les mariages qui ont le plus de durée, sont ceux dont le Roi se mêle. Il unit les parties d'un nœud indissoluble, que lui-même seul, ou la mort peut rompre. Point de divorce ni de répudiation permis dans ces unions, qui cependant se font de la manière la plus expéditive. Une fois l'année, ou même plus souvent, le Roi fait assembler tous les jeunes gens, soit Nègres, soit Mulâtres, qui sont attachés au service de sa maison. Il en choisit quatre ou cinq cens de ceux qui lui paroissent les plus vigoureux, & fait venir en même temps un pareil

nombre de jeunes filles de l'âge de dix ans jusqu'à quinze. Les uns & les autres sont rangés sur deux files dans lesquelles le Roi se promène, en disant successivement aux jeunes gens, *prends telle fille, je te la donne pour femme*. Au reste, cet ordre ne doit laisser ni difficultés ni scrupules, & on est obligé de s'y conformer sous peine de mort.

LES Arabes, que l'on nomme *Errans* ou *Bédouins*, ont un usage qui leur est commun avec plusieurs autres Nations. Ils exposent en public le lendemain d'un mariage, la chemise des mariés pour marque de la virginité de la fille, dont chaque père a répondu à l'époux & à toute sa famille. Le jour de la nocce, on regarde comme une magnificence le nombre d'habits que mettent successivement le marié & la mariée, en sorte que cette journée est employée à chan-

§2 Coutumes de quelques Nations

ger d'habits, jusqu'à ce que les époux aient mis tous ceux qu'ils possèdent.

LES coutumes usitées chez les *Indiens*, relativement au mariage, varient dans chaque canton, & même dans chaque Ville; mais un usage assez général, c'est que les enfans, de l'un & de l'autre sexe, vont nus jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. On les fiance alors, ils se marient à neuf ou dix ans, & on les laisse suivre l'instinct de la Nature. L'on y voit souvent des jeunes mères de dix à douze ans (a).

LES Peuples qui habitent les Royaumes de *Juda* & d'*Ardra* en Afrique, adorent les Serpens qui n'ont aucun venin. A demi-lieue de *Sabi*, capitale de *Juda*, le grand *Serpent* a un Temple magnifique. On

[a] *Mélanges intéressans*, &c. tom. VIII.

lui fait partager les douceurs du mariage , car ses Prêtres lui cherchent les plus jeunes & les plus jolies filles du pays ; ils vont de sa part les demander en mariage à leurs parens , qui se trouvent très-honorés de cette alliance ; on fait descendre la fiancée dans un caveau , où elle reste deux ou trois heures , & lorsqu'elle en sort , on la proclame *épouse sacrée du grand Serpent*. M. D E SAINTEFOIX dit que les fruits qui naissent de ces mariages , tiennent uniquement de leurs meres , & ont tous la figure humaine. (a) On se doute bien que ceux qui concluent ces mariages ont intérêt de choisir les plus jolies filles.

LES Prêtres de l'Idole adorée à *Carnate* , cherchent tous les ans une épouse à leur Dieu , & font la même

[a] *Essais Historiques* , tom. V.

cérémonie que ceux du grand Serpent. (a)

AVANT que le christianisme eût dissipé chez nos ancêtres les ténèbres de l'idolâtrie, on voyoit dans les *Gaules* un sacrifice amoureux avoué par la religion des *Gaulois*. Le Mont *St. Michel* s'appelloit le Mont *Belen*, parce qu'il étoit consacré à *BELÉNUS*, un des quatre Dieux qu'adoroient les *Gaulois*. Il y avoit sur ce Mont un Collège de neuf *Druidesses*; la plus ancienne rendoit des oracles: elles vendoient aussi aux marins des flèches qui avoient la prétendue vertu de calmer les orages, en les faisant lancer dans la mer par un jeune homme de vingt un ans, qui n'avoit point perdu sa virginité. Quand le

[a] *Essais historiques & philosphiques sur les principaux ridicules des différentes Nations.* Amsterdam. 1766.

vaisseau étoit arrivé à bon port , on députoit ce jeune homme pour porter à ces Prêtresses des présens plus ou moins considérables ; une d'entr'elles alloit se baigner avec lui dans la mer , & recevoit ensuite les prémices de son adolescence , en l'initiant aux plaisirs qu'il avoit jusqu'alors ignorés ; le lendemain , en s'en retournant , il s'attachoit sur les épaules , autant de coquilles qu'il s'étoit initié de fois pendant la nuit.

LES *Giagues* croient qu'il y a des Dieux bienfaisans , & des Dieux malfaisans ; que les uns sont réjouis par les plaisirs des hommes , au lieu que les autres se plaisent à les voir se haïr , se persécuter , se déchirer & s'égorger. Les *Giagues* sont ordinairement gouvernés par une Reine : lorsqu'elle est obligée de faire la guerre , & qu'elle

est prête à livrer une bataille , pour mettre les Dieux mal faisans dans son parti , elle fait jurer à ses soldats qu'ils seront sans pitié , qu'ils n'auront égard ni à l'âge , ni au sexe , & qu'ils répandront le plus de sang qu'ils pourront. A peine la cérémonie de ce serment est-elle achevée , qu'on entend une musique tendre & voluptueuse ; elle annonce le spectacle qu'on va présenter pour réjouir les Dieux bienfaisans & se les rendre favorables. Cent jeunes filles choisies parmi les plus belles du Royaume , & cent jeunes guerriers s'avancent en chantant & en dansant , l'impatience de leurs desirs est peinte dans leurs yeux ; la Reine frappe des mains ; c'est le signal ; ils se livrent à leurs transports à la vue de toute l'armée.

CHEZ les *Si-fans* , quand le chef d'un canton est à l'agonie , on étend des fleurs & des herbes odoriférantes tout

le long de sa cabane : douze jeunes garçons & douze jeunes filles qu'on a choisis entrent , & chacun de ces douze couples , à un certain signal , travaille avec ardeur à la production d'un enfant , afin que l'ame du mourant , en quittant son corps , en trouve aussi-tôt un autre , & ne soit pas long - temps errante (a).

Tous les Peuples qui croient que les ames des morts sont errantes , ont une attention singulière pour leur procurer une nouvelle demeure. Les Sauvages *Chirigans* enterrent leurs enfans le long des grands chemins , afin que leurs ames puissent entrer plus facilement dans le corps des femmes grosses qui passent (b).

P A R M I les Nations sauvages qui

(a) *Essais historiques sur Paris* , &c. tom. V.]

(b) *Journ. Encyclop.* Juin 1762.

habitent la Louisiane , on distingue les *Allibamons*, les *Taskikis*, les *Outachepas*, les *Tonikas*, les *Talapoukes*, & quelques - autres , par le zèle qu'ils ont à faciliter de petits mariages impromptus aux Européens qui arrivent chez eux. La politesse de ces Sauvages est d'offrir des filles à tous les blancs qui passent par leurs villages. Les chefs en parcourent les rues en haranguant ainsi la Nation : *Jeunes gens & guerriers , ne soyez point fols , aimez le maître de la vie ; chassez pour faire vivre les François qui nous apportent nos besoins ; & vous , jeunes filles , ne soyez point dures , ni ingrates de votre corps , vis - à - vis des guerriers blancs , pour avoir de leur sang : c'est par cette alliance , que nous aurons de l'esprit comme eux , & que nous serons redoutés de nos ennemis. (a).* Il ne faut

(a) Voyez les nouveaux *Voyages aux Indes Occi-*

pas croire que ce soient des prostituées que ces peuples offrent si généreusement aux François ; ceux-ci peuvent choisir parmi toutes les filles, qui, pour la plupart, sont très-belles, & surtout très-affables. A l'égard des femmes, elles disent que par le mariage, elles ont vendu leur liberté, & qu'ainsi elles ne doivent point avoir d'autres hommes que leur mari, qui d'ailleurs est très-jaloux.

L'UNION conjugale, chez ces Sauvages, tient de la simple Nature, & n'a d'autres formes que le consentement mutuel des deux parties. Comme ils n'ont point de contrat civil, lorsqu'ils ne sont pas contens l'un de l'autre, ils se séparent sans cérémonies, & disent que le mariage n'est autre chose que le lien du cœur ; qu'ils ne se met-

dentaires, &c. par M. BOSSU, Capitaine dans les Troupes de la Marine, 2e. Partie, 1768.

rent ensemble que pour s'aimer & se soulager mutuellement dans leurs besoins. Un Sauvage peut avoir deux femmes, s'il est bon chasseur ; il y en a quelquefois qui épousent les deux sœurs : ils en donnent pour raison, qu'elles s'accorderont mieux entr'elles que des étrangères. Les femmes sauvages sont en général fort laborieuses ; on les prévient dès l'enfance, que si elles sont paresseuses, ou mal-adroites, elles n'auront jamais qu'un *malotru* pour mari. L'avarice, l'ambition, & plusieurs autres passions si connues des Européens, n'étouffent point dans les pères le sentiment de la Nature, & ne portent pas à violenter leurs enfans, encore moins à contraindre leur inclination. Par un accord admirable, & assurément digne d'être imité, on ne marie que ceux qui s'aiment (a).

(a) *Idem.* Prem. Partie.

UN Sauvage qui manque de bravoure dans une action où il s'agit de l'honneur & de la défense de la patrie n'est point puni ; mais il est regardé comme l'opprobre du genre - humain. Il est méprisé des femmes mêmes , & les filles les plus laides n'en veulent point pour mari. S'il arrivoit que quelqu'une voulut épouser un de ces hommes flétris , les parens s'y opposeroient dans la crainte d'avoir dans leur famille des hommes sans cœur , & inutiles à la patrie. Ces hommes sont obligés de laisser croître leurs cheveux , & de porter , comme les femmes , un *alkoman* , espèce de petite jupe dont se servent les femmes pour cacher leur nudité. M. Bossu , en a vu un , pendant la dernière guerre qui , honteux d'être en cet équipage , partit seul pour aller en guerre contre les *Tchicakas* , nos ennemis & les leurs. Il s'approcha d'eux en rampant

92 *Coutumes de quelques Nations*

comme un serpent, resta caché dans de grandes herbes pendant trois ou quatre jours, sans boire ni manger. Comme les Anglois portoient aux *Tchicakas* des marchandises en caravane, le Sauvage *Illinois* en tua un, lui coupa la tête; après quoi il prit son cheval, monta dessus & se sauva. Il employa trois mois à cette belle expédition. A son retour, sa Nation le réhabilita, & on lui donna une femme pour avoir des guerriers (a).

ON a vu plus haut les précautions que prennent les *Sabis* ou chrétiens de *St. Jean*, afin de s'assurer de l'intégrité des filles qu'ils épousent; croiroit-on qu'il existe des Peuples chez lesquels cet état est un obstacle au mariage! le comble de la barbarie, c'est sans doute de voir

(a) *Idem*, prem. Partie,

chez les *Canarins de Goa*, les filles qui vont être mariées, conduites à la statue de leur Dieu, & là les plus proches parens de la fiancée, réunir leurs efforts, par un motif de Religion, jusqu'à ce qu'ils aient des marques évidentes, que l'Idole de fer à laquelle ils offrent les prémices de la fille, les a acceptés.

Au Royaume d'*Arracan* & aux *Isles Philippines*, un homme se croiroit des-honoré s'il épousoit une fille qui n'eût pas été déflorée par un autre; & ce n'est qu'à prix d'argent qu'on peut engager quelqu'un à prévenir l'époux. Dans la Province de *Thiber*, les mères cherchent des étrangers, & les prient instamment de mettre leurs filles en état de trouver des maris.

A Madagascar, & dans quelques autres pays, les filles les plus liberti-

94 *Coutumes de quelques Nations*
nes & les plus débauchées sont celles qui
sont les plutôt mariées (a).

LE Roi de *Calicut* livre sa fiancée à
son grand aumônier avant de l'admettre
dans la couche nuptiale ; il faut que cet
aumônier le débarrasse d'une peine ;
qu'ordinairement tous les maris envient
& se flattent de trouver.

APRÈS des coutumes aussi bizarres ;
on ne fera pas surpris de la manière ori-
ginale dont les *Hottentots* célèbrent leurs
mariages. La principale cérémonie qui
s'observe dans cette circonstance , est que
le Prêtre pisse abondamment sur les nou-
veaux mariés ; ils s'accroupissent devant
lui , & reçoivent cette asperision avec une
joie extrême. Au reste, elle a lieu dans
toutes les cérémonies ; & quand on veut

(a) Voyez l'*Hist. Nat.* par M. DE BUFFON , tome
IV.

faire politesse à quelqu'un , on pisse sur lui : plus l'aspersion est abondante , & plus on s'en tient honoré. Cette coutume ridicule est accompagnée , dans le mariage des veuves , d'une autre , qui , si elle étoit usitée en Europe , empêcheroit la moitié des mariages qui s'y font. Une veuve Hottentote , chaque fois qu'elle se remarie , est obligée de se couper un doigt (a).

CET usage cruel prouve que le peuple , chez lequel il existe , ne s'attache pas à favoriser beaucoup les mariages , & que la Religion , si ce peuple en a , ne lui fait pas un devoir de multiplier l'espèce.

CHEZ les *Chinois* , les secondes nûces sont regardées , sur-tout parmi les

(a) Voyez *Essais historiques & philosophiques sur les principaux ridicules* , &c. *Essais historiques sur Paris* , tom. V.

Seigneurs , comme une lâcheté de la part des femmes ; mais les gens du commun envisagent autrement un second mariage. D'ailleurs , l'union conjugale jouit de beaucoup de considérations à la Chine , puisque les Chinois la regardent comme l'affaire la plus importante de la vie. Un père verroit son honneur exposé à quelque tache , s'il ne s'occupoit du soin de marier ses enfans ; de même qu'un fils manque au premier de ses devoirs , s'il ne laisse pas de postérité pour la propagation de sa famille (a). Les mariages se traitent par de vieilles femmes , & les jeunes gens qui doivent le contracter ne s'en sont jamais vus. Lorsque le jour est fixé

pour

(a) Les Chinois desirant avec tant de passion de laisser une postérité , que si la Nature leur refuse des enfans , ils feignent que leur femme est grosse , & vont demander secrètement à l'hôpital un enfant qu'ils élèvent comme leur fils.

pour la noce est arrivé, on renferme la future dans une chaise magnifiquement décorée, suivie de ceux qui portent sa dot & son trousseau. Grand nombre de domestiques l'accompagnent le flambeau à la main, même en plein midi; différent joueurs d'instrumens, de fifres, de haut-bois, de tambours ouvrent la marche; les parens & les amis de la mariée la terminent. Un domestique de confiance est dépositaire de la clef de la chaise, & ne la remet qu'au mari, qui attend à la porte de la maison l'épouse qui lui est destinée. Dès qu'elle est arrivée, on lui donne la clef de la chaise, il l'ouvre avec empressement, & c'est alors qu'il juge de son heureux ou malheureux partage. Il arrive quelquefois qu'un mari, peu satisfait de l'épouse, referme aussitôt la chaise, & la renvoie à ses parens, aimant mieux perdre ce qu'il a donné pour avoir sa femme.

II. Partie.

98 *Coutumes de quelques Nations*

que de tenir le marché. On se doute bien qu'il tâche ensuite de trouver une autre femme.

ON ne peut donner une idée plus complète de la passion des Chinois pour faciliter les mariages, sans même consulter les personnes intéressées, qu'en disant, que quelquefois, deux peres qui ont leurs femmes enceintes, font des conventions de mariage pour leurs enfans, si la différence de sexes seconde leurs vues. Dans la province de *Chen-si*, il s'est établi un usage ridicule, qui consiste à marier deux personnes mortes que l'on avoit dessein d'unir. Comme l'usage est de garder les cercueils deux ou trois ans, on s'envoie d'abord des présens mutuels, accompagnés de toutes sortes d'instrumens, & avec les mêmes formalités que si les époux étoient vivans. On place ensuite les deux cer-

cueils l'un près de l'autre ; on fait un festin nuptial , & on finit par renfermer les deux époux dans le même tombeau. Après cette cérémonie , on se traite de parens , comme si les enfans avoient vécu dans le mariage. (a)

DANS la plupart des mariages dont on vient de présenter succinctement les cérémonies , on a vu que les femmes étoient toujours soumises à des loix , dont beaucoup ne leur sont pas favorables. Je vais parler de certains Peuples où les femmes paroissent avoir une sorte de primauté sur leurs maris.

DANS l'Isle *Formosa* , un homme ne demeure point avec sa femme ; il va la voir de nuit , se lève de grand matin , & ne retourne point chez elle , pendant tout le jour , à moins qu'elle

(a) *Mélanges intéressans* , &c. tom. V.

100 *Coutumes de quelques Nations*

ne l'envoie chercher, ou que le voyant passer, elle ne l'appelle (a)

UNE différence singulière entre les tempéramens de l'homme & de la femme, a établi dans l'Isle de *Ceylan* une coutume qui donne aux femmes un empire sur les hommes. L'activité de l'Amour chez les premières, ne leur permet pas de se borner à un seul homme : elles ont presque toutes deux maris, tandis qu'il est très-rare qu'un homme ait plus d'une femme. Celle-ci peut même être commune à toute une famille ; car après la cérémonie du mariage, qui est fort courte parmi les *Chinhulais*, la première nuit des noces est pour le mari, la seconde pour le frere du mari, & ainsi de suite jusqu'au sixième degré inclusivement, sans que cette prostitution soit toujours capable d'éteindre l'ardeur

(a) *Essais Hist. sur Paris*, tom. V.

érotique qui embiâse ces femmes, puisqu'en général, elles peuvent, & les filles également, avoir commerce avec tous ceux qu'il leur plaît, pourvu qu'il ne soit pas inférieur à leur qualité. (a)

LES Peuples du Royaume de *Lassa*, laissent également leurs femmes maîtresses de fixer le nombre de maris qu'elles veulent épouser. Le premier enfant qui naît, appartient au mari le plus âgé : ceux qui naissent ensuite, reconnoissent les autres pour peres, suivant le degré de leur âge. (b)

LES femmes des *Nayres* ou nobles de *Calicut* ont aussi le privilège dont je viens de parler. Le P. TACHARD assure qu'il s'en est trouvé qui avoient eu tout à la fois jusqu'à dix maris, qu'elles regardoient comme autant d'es-

(a) Voyez l'*Histoire de l'Isle de Ceylan*, par LE GRAND.

(b) *Mélanges intéressans*, &c. tom. VI.

claves qu'elles s'étoient soumises par leur beauté. (a)

UNE marque de l'empire des femmes au Royaume de *Congo*, c'est que ce sont elles qui donnent la noblesse à leur mari. Dans une des Provinces de ce vaste Pays, nommée *Malimba*, un usage fort singulier prouve les égards que l'on y a pour un sexe qui, presque par-tout ailleurs, n'est pas maître de disposer de sa main. Quand le Roi de *Malimba* meurt, & qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du Royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de ses états; dans tous les bourgs & villages où elle passe, tous les hommes sont obligés, à son arrivée, de se mettre en haie pour la recevoir, & celui d'entr'eux qui lui

(a) Voyez les *Lettres édifiantes*, &c. recueil II.

plaît le plus, va passer la nuit avec elle. Au retour de son voyage, elle fait venir celui de tous dont elle a été le plus satisfaite, & elle l'épouse. (a)

J'AUROIS pu allonger beaucoup ce Chapitre, par le détail des cérémonies qu'observent une multitude de Nations, en contractant leurs mariages, & j'aurois eu toujours le désagrément d'exposer au lecteur des usages souvent barbares, & presque toujours ridicules. Il est peu de pays où l'on retrouve les loix sages que la nature dicte aux hommes, ou ce qui vaut beaucoup mieux pour la société, les loix de la Nature éclairées par la Religion. Il est triste pour l'humanité, en jettant un coup-d'œil sur la surface de la terre, de n'y rencontrer que des obstacles au bonheur que peut procurer

(a) Voyez l'*Hist. Nat.* de M. DE BUFFON, tom. VI.

le mariage. Tetminons ce Chapitre par le tableau d'un Peuple nouvellement connu, qui offre la beauté & la candeur réunies.

C'EST à M. DE BOUGAINVILLE ; que l'on doit la découverte de l'Isle de *Taity*, & l'histoire du peuple aimable qui l'habite. Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre qui est féconde sans culture, régis par des peres de famille plutôt que par des Rois, les *Taityens* ne connoissent d'autre Dieu que l'Amour ; tous les jours lui sont consacrés ; toute l'Isle est son temple, toutes les femmes en sont les idoles, tous les hommes les adorateurs. Et quelles femmes encore ! Les rivales des Géorgiennes pour la beauté, & les sœurs des Graces sans voile. La honte ni la pudeur, n'exercent point leur tyrannie ; la plus légère des gazes flotte toujours au gré du vent & des desirs. L'acte de créer

son semblable est un acte de Religion ; les préludes en sont encouragés par les vœux & les chants de tout le Peuple assemblé , & la fin en est célébrée par des applaudissemens universels. Tout étranger est admis à participer à ces heureux mystères ; c'est même un devoir de l'hospitalité que de les y inviter ; de sorte que le bon *Taityen* jouit sans cesse du sentiment de ses propres plaisirs , ou du spectacle de ceux des autres. (a) Ces hommes fortunés tiennent en tout à la Nature ; ils reçoivent fidèlement de ses mains leurs alimens , & leur boisson ; qu'ils sont recompensés de leur frugalité , de leur tempérance ! Le sang qui circule dans leurs veines , est le sang primitif ; les sucs qui s'en séparent , & particulièrement ceux destinés aux plaisirs & à la reproduction , font éclore

(a) Voyez le Journ. Enciclopéd. Déc. 1769.

la beauté. On la retrouve chez tous les individus qui peuplent cette Isle, & c'est à juste titre que les François l'ont nommée la *Novelle Cythère*.

CHAPITRE III.

De l'influence du Mariage sur la santé.

L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux. [a]

J'AI parlé des plaisirs qui accompagnent l'union conjugale considérée comme un lien qui unit les cœurs ; je dois traiter dans ce Chapitre de l'utilité & des incommodités qui résultent de l'union des sexes. On a vu, lorsque j'ai parlé des tempéramens, qu'il est des hommes auxquels la jouissance est un besoin, &

[a] VOLTAIRE.

d'autres que leur constitution froide ne porte que très-peu vers l'Amour : de ces différences naît nécessairement la mesure où chaque individu doit prendre celle de ses forces , pour ne pas outrer la Nature par des excès qu'elle n'avoue jamais.

LE plaisir , lorsqu'on en use avec modération , est sans contredit une cause qui concourt à entretenir la santé : une surabondance de liqueur prolifique dans un homme vigoureux , & à la force de l'âge , trouble les fonctions & affecte même l'esprit , si cet homme s'obstine à vivre dans le célibat. Ceux qui ont nié que cette surabondance pût jamais nuire , n'ont guère porté leur attention sur un objet aussi intéressant. GALIEN regarde la rétention de la semence comme capable de produire des accidens très-graves. Ce Médecin célèbre nous a conservé l'histoire d'un

homme & d'une femme que l'excès de cette humeur rendoit malades, & qui furent guéris, en renonçant à la continence qu'ils s'étoient imposée. Les observations que j'ai rapportées à la suite des tempéramens, prouvent qu'il y a peu de Praticiens qui n'aient apperçu cette influence de la liqueur féminale sur certaines personnes. ZACUTUS parle de deux hommes auxquels la suppression des plaisirs de l'Amour fut suivie d'accidens funestes : l'un fut attaqué d'une tumeur à l'ombilic, qu'aucun remède ne put diminuer, & que le mariage dissipa ; l'autre, eut recours à des Médecins qui n'examinèrent pas son état avec assez d'attention ; il eut des vertiges, bientôt après des attaques d'épilepsie, & il mourut dans un violent accès. A l'ouverture du cadavre, on trouva la cause de la maladie dans les vésicules féminales & le canal

déferent. M. TISSOT rapporte qu'un Médecin respectable par son savoir & par son âge, qui avoit suivi long-temps les armées Autrichiennes en Italie, avoit remarqué que ceux des soldats Allemands qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient sagement, étoient souvent attaqués d'accès d'épilepsie & de priapisme. (a).

CES observations fussent pour démontrer qu'il y a des circonstances où le mariage est indiqué comme le moyen le plus efficace d'obtenir la guérison de plusieurs maladies. Celles même qui sont attachées à la constitution dominante de chaque individu, disparoissent à la vue de l'Amour. Les hommes du tempérament

(a) Voyez l'*Onanisme*, art. IV. sect. XI. Il m'auroit été facile de rassembler d'autres observations pour démontrer la nécessité du mariage à certaines personnes; mais en même temps, j'aurois attristé le lecteur, en exposant tout ce que l'ouverture des cadavres a fait découvrir sur cet objet.

Bilieux sont sujets à plusieurs indispositions, s'ils se privent des plaisirs du mariage ; il entretiennent la gaité chez les hommes sanguins ; ils la font naître chez les mélancoliques , & échauffent doucement les pituiteux. Il n'y a personne qui n'ait remarqué que l'engourdissement , la pesanteur , les lassitudes produites par l'oisiveté , les songes fatiguans , l'insomnie & beaucoup d'autres indispositions sont prévenues par l'usage modéré des plaisirs , ou se calment dès que ceux-ci sont amenés par la prudence. (a)

(a) LANZONI a laissé deux observations qui prouvent l'efficacité du mariage dans certaines maladies. La première concerne un jeune homme attaqué d'une fièvre quarte rebelle à toutes les ressources de l'art , & qui fut guéri par la complaisance d'une femme qui s'intéressoit à son sort. La seconde observation a pour sujet , une jeune veuve d'un tempérament ardent , qui atteinte d'épilepsie , trouva sa guérison dans les bras d'un second mari vigoureux. Voyez les *Anecdotes de la Médecine*. Anecd. CCXXVI.

IL feroit difficile de donner une preuve plus sensible de l'influence du mariage sur la santé, qu'en faisant appercevoir les effets qu'il opère sur les filles atteintes des *pâles couleurs*. Sans vouloir attribuer toujours cette indisposition à l'Amour, puisque très-souvent elle a d'autres causes, il est certain que les plaisirs du mariage concourent puissamment à rétablir la santé des personnes atteintes de cette maladie. Voyez cette jeune fille dont le visage pâle ou jaune annonce le mal qui la tourmente; son corps est lourd, sa tête douloureuse, sa respiration interrompue à chaque instant, lui permet à peine d'articuler quelques mots, qu'elle prononce d'une voix foible, chancelante, & entrecoupée; elle desire les alimens qui lui sont contraires, & refuse ceux qu'exige son état; ses yeux ternes, ses regards sombres & languissans excitent la compassion de ceux

qui la voient ; elle semble ne plus tenir au monde , & tout dans la Nature est indifférent à ses yeux , si l'on en excepte l'amant pour lequel son cœur conserve encore quelque activité. Que l'hymen adoucisse son sort , tout change ; c'est un rayon du soleil qui dissipe les nuages qui obscurcissent le ciel ; les lys , les roses s'empressent d'éclorre sur le visage de la jeune femme , & ils marquent sa joie.

AUTANT le physique de l'Amour ; lorsque l'on en use avec modération , répand des influences salutaires sur la santé , autant son usage excessif nous plonge dans des accidens funestes. Forcer le plaisir , c'est empoisonner une liqueur agréable & bienfaisante : épuiser ses forces par des jouissances trop répétées , c'est se creuser un précipice dont on ne s'apercevra que lorsqu'on y sera tombé.

L'IMPORTANCE de la liqueur féminale , pour entretenir une santé vigoureuse , annonce qu'il est toujours nécessaire qu'une partie de cette liqueur précieuse soit repompée dans la masse du sang , après qu'elle a atteint toute sa perfection : rien ne peut la remplacer en nous , puisque les Médecins de tous les siècles ont cru unanimement , que la perte d'une once de cette humeur affoiblissoit plus que celle de quarante onces de sang. Il faut nécessairement admettre la semence , tant qu'elle est dans le corps , comme un agent qui communique de la force à toutes les parties , & qui leur donne une nouvelle vigueur. Les changemens qui s'opèrent en nous à l'âge de puberté , & qu'on ne remarque pas dans les Eunuques , en font une preuve incontestable. Trop de dissipation de la liqueur féminale , n'est pas seulement ce qui peut nuire

à la santé, dans l'usage du physique de l'Amour ; la manière dont nous nous présentons pour y sacrifier, y contribue quelquefois, ainsi que je l'ai dit au chapitre de la *Stérilité* ; à quoi il faut ajouter des agitations trop violentes dans une action qui n'en exige pas, lorsque c'est la Nature qui la prescrit.

EN considérant l'émission trop fréquente de la liqueur prolifique comme la seule cause des maladies qui suivent des plaisirs répétés, (& cette cause suffit bien elle seule pour les occasionner,) nous verrons dans tous les Praticiens anciens & modernes, des observations frappantes, capables d'épouvanter les hommes téméraires, qui sacrifient leur santé aux plaisirs.

HIPPOCRATE, le plus ancien, & le plus exact des observateurs, a bien connu les maux produits par l'abus des plaisirs de l'Amour. Il les décrit sous

le nom de *consomption dorsale*. Cette maladie, dit-il, naît de la moëlle de l'épine du dos. Elle attaque les jeunes mariés ou les *libidineux*. Ils n'ont pas de fièvre ; & quoiqu'ils mangent bien, ils maigrissent & se consomment. Ils croient sentir des fourmis qui descendent de la tête le long de l'épine. Toutes les fois qu'ils vont à la selle, ou qu'ils urinent, ils perdent abondamment une liqueur séminale très-limpide. Ils sont inhabiles à la génération, & ils sont souvent occupés de l'acte vénérien dans leurs songes. Les promenades, sur-tout dans les routes pénibles, les essoufflent, les affoiblissent, leur procurent des pesanteurs de tête & des bruits d'oreilles ; enfin une fièvre aiguë termine leurs jours.

ARETÉE décrit ainsi les maux produits par une trop abondante évacuation de semence. Les jeunes gens, dit-il,

ptennent l'air & les infirmités des vieillards ; ils deviennent pâles , efféminés , engourdis , paresseux , lâches , stupides & même imbécilles ; leur corps se courbe , leurs jambes ne peuvent plus les porter , ils ont un dégoût général , ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie. (a)

LES symptômes qui accompagnent les maladies causées par des épuisemens extraordinaires , ne sont pas toujours aussi funestes ; il n'en est pas moins vrai que la jouissance trop répétée nous mine insensiblement , & que nous appercevons le mal , lorsqu'il n'est plus

(a) Parmi les Auteurs qui nous ont laissé leurs réflexions sur l'abus des plaisirs de l'amour , on peut voir les tableaux effrayans que nous en ont tracés CELSE , GALIEN , AETIUS , LOMMIUS , TULPIUS , HOFFMAN , BOERHAAVE , VAN-SVIETEN , &c. Voyez l'*Onanisme* dans lequel M. TISSOT a joint ses observations particulières , à celles des hommes célèbres que je viens de nommer.

temps d'y remédier. Il corrompt notre esprit, abbat notre courage, & empêche l'élévation de notre ame. On ne fait pas assez d'attention aux suites malheureuses des passions effrénées, parce qu'il est des personnes qui n'en ressentent les effets que très-tard; je veux dire dans l'âge où ces personnes commencent en quelque sorte à quitter la société par l'impuissance d'y être quelque chose. On n'a plus alors les yeux sur eux; retirés dans le sein de leur famille, s'ils ont le bonheur d'avoir encore ce secours, ils souffrent des maux cruels ignorés du reste des hommes; ils payent le tribut que la nature a imposé sur la débauche.... Que n'existe-t-il un tribunal, où chaque Médecin puisse aller dire publiquement: Le malade qui vient de mourir, a abrégé ses jours, en les dissipant par des excès! Au moins les hommes qui ignorent ce que

ces excès peuvent occasionner en seroient instruits ; & ceux qui le sont , sans en profiter , seroient effrayés par le nombre des victimes qu'ils verroient tomber sous le fer du libertinage.

LE Médecin qui fait observer , a tous les jours occasion de reconnoître cette influence fatale des excès sur la vie. Il n'a pas même besoin d'être appelé pour pénétrer les causes qui d'un homme vigoureux en ont fait un homme foible , & qui ne reste au monde que parce que le mal n'a pas encore agi avec toute son activité. Je vois une personne qui peu-à-peu perd son embonpoint ; sa tête n'est plus garnie de cheveux comme auparavant ; ses yeux sont ternis , livides , tristes , enfoncés ; il ne discerne les objets qu'à une petite distance ; les joues sont décolorées , pendantes ; les narines desséchées , le front aride & calleux , la respiration est difficile , tout

le corps perd sa rectitude , &c. je vois avec douleur que cette personne ne sent pas son mal ; qu'elle continue à se livrer avec effort aux plaisirs , & qu'elle ne s'appercvra du danger que lorsque le cerveau , l'estomac , la poitrine , tous les viscères enfin , refuseront de se prêter aux fonctions pour lesquels ils sont destinés. Ah ! que le mal que produit l'Amour, dit VENETTE , est trompeur , jusqu'au moment même où il est le plus redoutable !

IL est des circonstances où le plaisir ; même pris modérément , peut occasionner la mort. Il est certain que dans la maladie , il faut s'en priver absolument ; & il n'est pas moins certain qu'il est devenu mortel pour quelques personnes qui n'avoient pas entièrement recouvré leurs forces avant que de s'y être livrées. PLINE nous apprend

120 *De l'influence du Mariage;*
 que le Préteur CORNELIUS GALLUS,
 & TITUS AETHERIUS, hommes
 d'Armes Romains, trouvèrent la mort
 dans l'instant que l'Amour marquoit le
 plaisir. (a) TABOUROT nous a
 conservé dans ses *Bigarrures* plusieurs
 épitaphes de personnes qui avoient perdu
 la vie, en goûtant la volupté. (b) On
 en voit aussi quelques exemples dans
 MONTAGNE. (c) Il seroit difficile d'expli-
 quer

(a) Le même est advenu, dit encore PLINE, de
 notre temps à deux hommes Romains, qui moururent
 tous deux, ayant affaire à un pantomime.....
 lequel étoit fort beau jeune homme. Liv. VII.
 chap. 53.

(b) Cy gist le Seigneur de Manas,
 Lequel, de sa propre allumelle,
 Se tua penant ses ébats
 Sur &c. &c.

Voyez les *Bigarrures & touches du Seigneur DES*
ACCORDS, chap. XXII. On y trouve des *Epitaphes*,
Latines, Françoises, & Italiennes sur le même sujet.

(c) Liv. 1. chap. XDX.

quer ce qui a pu causer ces accidens à des personnes qui d'ailleurs jouissoient d'une bonne santé; il faut croire que l'Amour violent, la *contention* de l'ame a suffi pour arrêter subitement le cours des esprits dans des personnes trop passionnées (a). Ce qui doit nous tranquilliser, est la rareté de ces exemples terribles. Les hommes n'en doivent pas être moins sur leurs gardes lorsque quelques indispositions les affectent. GALIEN rapporte qu'un homme qui n'étoit pas tout-à-fait guéri d'une violente maladie, mourut la même nuit qu'il paya le tribut conjugal à sa femme. M. VANSWIETEN a connu un épileptique, qui fut attaqué de l'accès la nuit de ses

(a) Toutes les passions en général peuvent causer une mort subite; & les Auteurs de tous les siècles nous en ont transmis des exemples; ainsi l'Amour peut produire le même effet que la joie, la tristesse, la colère la haine.

122 *De l'influence du Mariage*

nôces. HOFFMAN , parle d'une femme très - lubrique , qui étoit attaquée du même mal après chaque conjonction. BOERHAAVE a connu un homme qui mourut dans la première jouissance. M. DE SAUVAGES a donné l'observation singulière d'un homme , qui au milieu de l'Acte étoit attaqué , (& le mal a duré douze ans ,) d'un spasme qui lui roidissoit tout le corps , avec perte de sentiment & de connoissance. BARTHOLIN , vit un nouveau marié attaqué le lendemain de ses nôces , après des excès conjugaux , d'une fièvre aiguë avec un grand abattement , des défaillances , des soulevemens d'estomac , une soif immodérée , des rêveries , l'insomnie & beaucoup d'inquiétudes. CHESNAU , vit deux jeunes mariés qui essuyèrent , la première semaine de leurs nôces , des accidens qui les conduisi-

rent au tombeau en peu de jours (a). Un homme mélancolique, épousa une jeune veuve dans les chaleurs de l'été ; il voulut se signaler avec sa nouvelle épouse, il tomba dans une maigreur extraordinaire, & quelque-temps après il devint maniaque (b). FABRICE HILDEN, nous a conservé l'histoire malheureuse d'un jeune homme à qui on avoit coupé la main, & qui, lorsque sa guérison avançoit, voulut satisfaire des desirs auxquels sa femme, avertie par le Chirurgien, se défendit de répondre : ce jeune homme se procura sans la participation de sa femme une émission de semence qui fut immédiatement suivie d'accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (c). J'ai vu un

(a) voyez l'*Onanisme*, art. 1. I & IV. Sect.

(b) Voyez *Tableau de l'Amour conjugal*. III. part. chap. 1.

(c) L'*Onanisme*, art. IV. sect. XI.

homme, qui après s'être fait saigner pour une contusion à l'épaule, ayant prouvé à sa femme qu'il n'avoit point perdu toutes ses forces, excita une hémorragie considérable par l'ouverture de la saignée; il fut obligé de s'abstenir assez long-temps du coït, parce qu'il se sentoit attaqué d'éblouissemens, de vertiges, lorsqu'il vouloit s'y essayer.

UNE observation que tout le monde peut faire, c'est que les hommes qui, après avoir été tranquilles, sur le physique de l'Amour, se marient & se livrent avec toute l'ardeur du tempérament aux amorces de la volupté, essuient presque toujours quelques maladies graves. Il y a mêmes certains pays où les accidens qui surviennent aux jeunes mariés, se ressemblent par l'analogie qui existe entre la constitution de chaque individu. J'ai vu un canton où une partie des hommes qui s'y marient pour

la première fois , perdent leurs cheveux dans la première année de leur mariage.

CETTE observation confirme ce que j'ai dit de l'influence de l'air & des eaux dans certains pays , en parlant de la *Stérilité*. M. P I B R A C , a lu dans une séance publique de l'Académie Royale de Chirurgie en 1760 , un mémoire , qui fait connoître la possibilité d'un travail suivi , dans lequel on établiroit les règles de la salubrité ou d'insalubrité , tant absolue que relative , même dans les différens quartiers d'une ville. Ce Chirurgien célèbre croit même que chaque rue a son climat particulier , par rapport à l'aspect du soleil , à l'influence des vents ; & qu'une habitation salulaire à une personne , devient très-nuisible à une autre. Chargé de visiter , en 1743 , trente six mille hommes qui se sont présentés pour tirer à la milice de la ville de Paris , il a pro-

fité de cette occasion unique , qui lui montrait à la fois une très-grande quantité de personnes robustes de chaque quartier de Paris ; il voyoit en même temps dans le détail ceux que leurs infirmités dispensoient de rirer au sort. Il a remarqué que les hommes étoient plus forts & plus vigoureux dans les Faubourgs *St. Martin* & *St. Denis* , plus foibles dans la *Cité* ; que les poitrinaires étoient plus nombreux dans le quartier *St. Honoré* ; que les maladies de la peau étoient plus fréquentes dans le quartier de *St. Benoît* ; qu'on étoit plus sujet à la pierre dans le quartier de *St. Antoine* , & à la cataracte dans le bas du Fauxbourg *St. Germain* , vers la rivière , &c. &c. Qu'il seroit à souhaiter que le travail de M. PIBRAC fût continué , & qu'on en dirigeât les observations sur ce qui est relatif à la multiplication de l'espèce humaine !

L'INFLUENCE du physique de l'Amour paroît produire moins de ravage chez les femmes que chez les hommes ; & il est facile d'en rendre raison , en disant que la liqueur qu'elles répandent est moins précieuse , moins travaillée que celle des hommes. D'ailleurs , une partie des femmes étant difficiles à *émouvoir* , & une autre partie étant d'une constitution absolument inhabile , je ne dis pas à la génération , mais au plaisir , les excès ne sont pas pour elles On ne s'incommode pas à table lorsque l'on y est que par bienfaisance , & que les vins les plus exquis ne peuvent exciter à s'y livrer (a). La jouissance

(a) Les filles , que l'indigence ou le libertinage jettent dans l'état malheureux de courtisannes , seroient bientôt victimes des fatigues attachées à leur sort , si lors même que des circonstances leur présentent le plaisir , elles ne l'éloignoient : celles qui s'y livrent sont souvent attaquées des maladies qui suivent l'épuisement. M. TISSOT, dit qu'en 1746 , une fille âgée de 23

a rarement des suites dangereuses chez les femmes que la Nature a favorisé d'un tempérament ardent pour les dédommager du peu d'esprit qu'elles ont ; je peux dire que chez ces personnes le plaisir tient strictement à la matière ; aussi n'influe-t-il que sur le corps. Ces femmes sont la portion des citoyens la plus utile à l'état , puisque les enfans qu'elles lui donnent sont les plus vigoureux , tandis que ceux qui doivent leur naissance à une femme qui joint à un tempérament lubrique l'art d'analyser le plaisir , l'art de *raisonner* la volupté , sont presque tous des individus chétifs. La jouissance des personnes chez lesquelles l'imagination supplée à la force corporelle , dégénère en ma-

ans , défia six Dragons Espagnols , & soutint leurs assauts pendant toute une nuit ; elle expira le soir. Cette scène affreuse se passa à Montpellier. Voyez l'*Onanisme* , art. II, Sect. VII.

ladie à mesure qu'elles vieillissent ; leurs sensations sont alors très-vives , les nerfs en sont très-affectés , & on a vu des femmes qui , après avoir passé une partie de leur vie dans les plaisirs *senti-*
mentés , éprouvoient des convulsions violentes , lorsque dans l'âge , où les organes de la volupté se refusent aux desirs , elles vouloient encore appeller la jouissance.

IL est des femmes pour qui le plaisir est dangereux , non pas par lui-même , mais par les dispositions qui y conduisent. Un homme caractérisé tel à un degré excessif , rend ses plaisirs funestes à celle qui les partage , s'il n'a l'attention de la ménager. Ceux qui , moins favorisés du côté du corps croient suppléer à ce qui leur manque , en multipliant des efforts souvent inutiles , s'exposent à voir un jour des maladies funestes attaquer la femme peu ro-

buste qui a partagé leurs transports. Ces maladies sont souvent incurables, parce qu'elles ont leur siège dans des parties que la Nature a cachées à nos yeux, & que presque toujours on ne les attribue pas à la cause qui les produit (a). *Les plaisirs mesmes, que les hommes ont à l'accointance de leurs femmes sont réprouvés, si la modération n'y est observée.... Ces encherimens deshontés,*

(a) Il est peu d'hommes que la Nature ait mis en état de blesser la matrice dans les caresses de l'Amour, mais il en est qui, par leur mal adresse ou leur brutalité, peuvent occasionner des hémorragies considérables; ces accidens sont plus fréquens pendant la grossesse, & c'est aussi le temps où les hommes doivent apporter plus de précautions dans leurs embrassemens. J'ai parlé au chapitre *de la Stérilité*, des attitudes forcées d'où peuvent résulter des inconvéniens considérables, & c'est encore de-là que proviennent plusieurs maladies auxquelles on ne fait attention que lorsqu'elles ont fait assez de progrès pour résister aux remèdes. *L'histoire des maladies des personnes mariées*, est un livre devenu plus nécessaire que jamais, & qui néanmoins n'a encore occupé personne que je sache.

que la chaleur première nous suggère en ce jeu , sont non indécemment seulement , mais dommageablement employés envers nos femmes. (a).

UNE Reine d'Arragon fut obligée de rendre un Arrêt contre un Catalan , dont la femme se plaignoit de l'excessive vigueur. Cet homme convint que chaque nuit étoit marquée par dix triomphes ; sur quoi la Reine , après mûre délibération de conseil , défendit à ce héros , sur peine de la vie , d'approcher sa femme plus de six fois chaque jour. Elle ordonna , dit MONTAGNE , ce nombre , pour bornes légitimes & nécessaires : relaschant & quittant beaucoup du besoing & du desir de son sexe , pour establir , disoit-elle , une forme assée , & par conséquent permanente & immuable.... En quoi s'écrient les Docteurs , quel doit être l'appétit & la con-

(a) MONTAGNE. Liv. prem. chap. XXIX.

132 *De l'influence du Mariage*
cupiscence féminine , puisque leur raison ,
leur réformation & leur vertu , se taille
à ce prix (a) !

Ce fait rare est encore moins merveilleux que l'observation récente consignée dans le Journal de Médecine. Elle a pour sujet un vieillard âgé de quatre-vingt seize ans , qui ayant épousé une femme qui n'en a que quatre vingt-treize , remplit trois fois par nuit les devoirs du mariage aussi vigoureusement que le pourroit faire l'homme le plus robuste. Je suis sûr , dit M. BEHR , Auteur de cette observation , autant qu'on peut l'être , de la vérité de ce fait. Ce qui me surprend le plus , continue-t-il , c'est que depuis trois ans que

(a) Liv. III chap. V. VENETTE , & après lui l'Auteur des *Anecdotes de Médecine* , disent que c'est le Roi d'Arragon qui portât cet Arrêt , mais il y a tout lieu de donner plus de croyance au récit de MONTAGNE , par les circonstances qu'il donne de cette cause singulière.

cet exercice dure presque toutes les nuits, ce vieux athlète n'a éprouvé aucune altération sensible dans la santé (a).

CES observations sembleroient devoir me conduire à examiner, combien de fois un homme peut goûter, durant une nuit, les douceurs physiques de l'Amour : c'est un objet que VENETTE a traité trop prolixement pour que je veuille suivre ses traces ; je considère le plaisir relativement au bien ou au mal qui peuvent en résulter, & non pas comme un acte que la débauche essaie de multiplier, & que l'orgueil augmente encore, lorsque les hommes veulent en imposer par leurs prétendus exploits.

DOIT-ON avoir quelque confiance dans les jeunes gens que la vanité fait

(a) *Journal de Médecine*, Avril 1757.

134 *De l'influence du Mariage*

parler ? Non certainement , ou il faut se préparer à croire des prodiges. Il en est quelques-uns qui parlent de bonne foi , & qui s'imaginent avoir goûté les délices de l'Amour à un degré qui ne s'accorde guère avec la délicatesse de leur constitution. Ceux-ci ont été trompés facilement par l'art séducteur des femmes qui *vendent* le plaisir ; après les premières approches , un homme neuf en Amour , & qui brûle du désir de rappeler des sensations aussi voluptueuses , est souvent la dupe du manège amoureux , & des ruses usitées parmi les courtisanes. Il ne peut croire que les *soupirs* , les *extases commandés* ne soient un effet sensible du plaisir qu'il procure ; il redouble ses efforts pour le partager , mais l'illusion remplace la réalité ; il croit devoir à l'Amour des délices qu'on lui persuade qu'il a goûtés , tandis qu'ils ne sont que l'effet d'un art

séducteur & stérile où tout est prestiges & fausseté Combien d'hommes croient avoir eu les dernières faveurs de telle femme à la mode , & qui néanmoins se trompent !

P A R M I les hommes que la vanité fait parler , on peut placer l'Empereur PROCULUS , lorsqu'en écrivant à son ami MÉTIANUS , il veut lui persuader qu'ayant pris en guerre cent filles Sarmates , il les avoit toutes métamorphosées en femmes en moins de quinze jours. Il faut observer , pour augmenter la gloire de l'Empereur , que ces filles étoient vierges lorsqu'elles lui sont tombées entre les mains (a). CRUCIUS nous a laissé l'histoire d'un serviteur

(a) PROCULUS METIANO S. P. D. Centum ex Sarmatiâ Virgines capi ; ex his , unâ nocte decem inivi ; omnes tamen , quod in me erat , mulieres intra dies XV reddidi.

236 *De l'influence du Mariage*

qui pendant une nuit , coucha non-seulement avec dix servantes , mais les rendit toutes fécondes. Il ne faut pas oublier l'aventure d'HERCULE , qui ayant couché pendant douze ou quatorze heures avec cinquante filles Athéniennes , leur fit à chacune un garçon , qu'on appella ensuite les *Thespiades* (a).

VENETTE , en calculant en général la force des hommes , borne leurs exploits au nombre de cinq pour une nuit , & c'est bien assez ; c'est trop même pour tous les hommes , & je ne conseillerois pas à plusieurs de vouloir se régler sur ce tarif. Lorsque j'ai parlé des tempéramens , on a vu à-peu près la vigueur que l'on doit accorder à chaque constitution ; il n'est pas impossible que l'homme du tempérament bilieux ne surpasse le nombre de cinq

(a) *Tableau de l'Amour conjugal*. II, part. chap. V.
art. 2.

embrassemens durant une nuit , & il l'est certainement à l'homme phlegmatique d'arriver jusques-là. Plusieurs circonstances doivent encore influencer sur nos plaisirs , outre le tempérament ; on montrera plus de vigueur avec une belle femme que l'on aimera , qu'avec une autre qui lui sera inférieure en beauté. Un homme sera davantage aiguillonné par le plaisir , s'il embrasse une femme que la Nature aura favorisée de ces *petits riens* qui appellent , facilitent , retardent , accélèrent le moment de la jouissance. On a vu ailleurs , que les alimens , la saison , le climat , sont encore des agens capables de multiplier en nous les sources du plaisir , & par conséquent favoriser l'acte qui l'appelle.

C'EST donc à tort que quelques Législateurs ont voulu statuer par les Loix une action qui n'est soumise qu'à la Nature. S O L O N , cet oracle de la

Grèce, la connoissoit-il bien, lorsqu'il prescrivit à ses citoyens qu'il ne falloit approcher de leurs femmes que trois fois par mois ? Les Rabins qui n'avoient en vue que la conservation du peuple Juif, taxoient le devoir qu'un payfan devoit rendre, à sa femme, à une nuit par semaine ; celui d'un marchand ou voiturier à une par mois ; celui d'un matelot, à deux nuits par an ; & celui d'un homme d'étude, à une nuit en deux ans. On s'apperçoit qu'il y auroit plusieurs réflexions à faire sur ce sujet, si ce tarif étoit suivi à la rigueur ; mais il s'en faut de beaucoup que les hommes, pour lequel il fut fait, s'y soient exactement conformés : l'âge, le tempérament, le climat, parlent aux hommes avec plus de force que toutes les loix humaines.

— L'INFLUENCE du mariage sur la

santé doit dépendre encore de la qualité du plaisir , si je peux m'exprimer ainsi : le devoir conjugal fera moins d'impression sur des époux tranquilles , que sur ceux dont tous les sens partagent la jouissance. Les personnes lascives conservent encore dans leurs yeux des étincelles du flambeau de l'Amour , après qu'il a éclairé leurs plaisirs ; & on trouve , au contraire , des époux dont les jouissances peu actives ne laissent sur eux aucune impression , à l'aide desquelles on peut deviner leur bonheur. On observe aussi , que les femmes sont devinées plus aisément sur ce qu'elles viennent de faire , que les hommes : le plaisir dont elles jouissent feroit-il plus grand , puisqu'il laisse des traces qui l'annoncent lors même qu'il est passé ? Cette question agitée tant de fois , & résolue d'une manière peu uniforme , ne pourroit être décidée que

par un être qui eut pû réunir les avantages qui distinguent les sexes ; l'antiquité nous donne le jugement de *TIRESIAS*, qui ayant été homme & femme, prononça en faveur de *JUPITER* contre *JUNON*, que les femmes prenoient en Amour plus de plaisir que les hommes. Aux noms des intéressés dans cette dispute, on s'appercevra qu'elle est tirée de la fable, ainsi le jugement de *TIRESIAS* est refusable. Si l'on s'en rapporte en particulier aux hommes & aux femmes, ils trouveront que le sexe opposé à chacun d'eux est l'être privilégié de la Nature, par la raison du proverbe, *que l'on trouve toujours la moisson de son voisin plus belle que la sienne.*

RIEN de constant sur cet objet : les Anatomistes démontrent que par la structure des parties nécessaires pour la génération, les hommes sont favorisés

dans l'acte dont elle est le résultat. En effet , ces longs vaisseaux repliés tant de fois sur eux-mêmes , & que la liqueur féminale est obligée de parcourir pour chercher à s'échapper , présentent des avantages qui ne se trouvent pas dans les femmes ; la qualité de cette humeur féminale , beaucoup plus spiritueuse , doit affecter plus voluptueusement ces mêmes vaisseaux qu'elle est obligée de suivre ; la structure délicate de l'organe nécessaire à la transmission de cette liqueur , doit encore augmenter la sensibilité dans ces momens d'ivresse. Voilà nos avantages. Les femmes , comme on le voit , en ont moins que nous , mais la délicatesse de leur constitution , leur foiblesse même leur en procurent quelques-uns dont les hommes sont privés. Les parties qui concourent à émouvoir la volupté , sont plus nombreuses que chez

les hommes , & l'agitation de celles-ci suffit pour exciter les autres. Une partie , sur-tout , d'une sensibilité exquise , est le siège du plaisir dans les femmes. L'imagination affecte plus les femmes que les hommes dans la tristesse comme dans la joie ; leur genre nerveux est plus susceptible d'impressions , & s'il les saisit avec vivacité , il les conserve plus constamment dans certaines circonstances. On peut dire aussi que la jouissance a , chez les femmes , des *relations* plus étendues que chez nous.

On ne fait trop comment rendre raison de la fureur érotique de quelques femmes , dont l'histoire nous rapporte l'impudicité. L'infâme CLÉOPATRE , ayant pris le nom d'une célèbre courtisane de Rome , se rendit dans un lieu de débauche : elle surpassa , dit VENETTE , en moins de 24 heures , de 25 coups, la courtisane que l'on esti-

moit le plus brave en Amour ; & après cela , elle avoua qu'elle n'étoit pas encore tout-à-fait assouvie. L'impudique MESSALINE souffrit pendant une nuit les efforts amoureux de cent six hommes , sans témoigner d'en être fatiguée. En ne regardant pas ces histoires comme fabuleuses , il faut convenir qu'il y avoit dans ces débauches plus d'ostentation que de plaisir. Il s'est trouvé des femmes dont la fureur amoureuse ne pouvoit être apaisée que par les caresses de plusieurs hommes ; mais d'après ce que j'ai dit , on conviendra qu'après quelques actes , le plaisir s'épuise , & que la douleur , ou au moins l'indifférence y succèdent.

TOUTES jouissances ne sont pas unes , dit MONTAGNE , il y a des jouissances éthiques & languissantes. Il est donc impossible de rien statuer sur le plaisir qui réunit les sexes , & de

144 *De l'influence du Mariage*

décider quel est celui sur lequel il a plus d'influence. Qu'ils jouissent chacun de leurs avantages , & que l'homme , dont le plaisir est si vif , ne croie pas avoir été négligé par la Nature , si la femme paroît conserver plus long-temps que lui l'impression voluptueuse qu'il a partagée (a).

(a) Une Anglaise se trouva piquée de ce qu'on disoit que les femmes avoient pour le moins autant de plaisir en Amour que les hommes , qu'elle fit vœu de virginité pour toute sa vie : elle fuyoit les hommes avec une opiniâtreté incroyable , vécut plus de quatre-vingt ans avec cette fantaisie , & mourut ainsi qu'elle avoit vécu. On a d'elle un testament où tous les legs étoient pour des filles vierges. Son système étoit de prouver que la disproportion des deux sexes aux plaisirs de l'Amour , étoit pour le moins comme celle de 40 à 83. *Essais historiques & philosophiques sur les principaux ridicules des différentes Nations.* Chap. IX.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Des parties de l'Homme qui servent à la génération.

..... Nous tâcherons d'entrer dans ces détails avec cette sage retenue qui fait la décence du style, & de les présenter comme nous les avons vus nous-mêmes, avec cette indifférence Philosophique qui détruit tout sentiment dans l'expression, & ne laisse aux mots que leur simple signification. (a)

DÈS que les hommes observent un phénomène, ils se hâtent d'en trouver l'explication. La curiosité s'exerce sur tout ce qui paroît contrarier le cours ordinaire de la Nature, tandis que les

(a) *Histoire Naturelle*, &c. par M. DE BUFFON, tom. IV.

choses plus immédiatement soumises à nos sens, sont négligées pour la plupart. Rien de plus commun sans doute que l'usage des parties qui concourent à la génération, & rien de plus ignoré chez beaucoup d'hommes que la structure de ces mêmes parties. On jouit du plaisir qu'elles nous procurent, sans vouloir en rechercher la cause dans leur organisation: si ce motif ne peut exciter la curiosité de quelques personnes, il en est un du moins qui intéresse davantage; c'est la satisfaction de pouvoir connoître les accidens qui affligent quelquefois des parties aussi délicates; c'est encore celle d'en distinguer certains défauts qui peuvent s'opposer au bonheur auquel tous les hommes doivent aspirer, celui d'être père.

LES Anatomistes pour la plupart distinguent les organes de l'homme qui ont part à la génération, en trois clas-

tes, eu égard à leurs différentes fonctions. La première comprend ceux qui séparent la liqueur prolifique; sous la seconde, sont renfermés ceux qui la conservent pendant quelque temps, qui lui servent de réservoir; & la troisième enfin, renferme les organes destinés à transmettre cette liqueur dans le lieu destiné pour la génération. Les organes de la première classe sont les *testicules*; ceux de la seconde, les *vésicules séminales*; dans la troisième classe sont comprises toutes les parties qui composent la *Verge*.

CETTE division convient particulièrement aux personnes qui suivent l'Anatomie en général: pour me borner dans ce qui est plus relatif à mon objet, je diviserai ces parties en externes & en internes; les premières sont apparentes, & les autres cachées dans la capacité du bas ventre.

LA partie qui distingue l'homme de la femme est celle qui se présente la première dans la division que je dois suivre. Il seroit aussi inutile qu'indécent de rapporter tous les noms qui lui ont été donnés, particulièrement dans notre langue. Les Anatomistes la nomment le *membre viril*, la *Verge*, & je ne sache pas qu'elle puisse être nommée autrement sans blesser la pudeur. (a)

ON sait que les Anciens avoient déifié cette partie sous le nom de PRIAPE. Les Dames d'Egypte la portoient com-

(a) Les Latins lui ont donné une infinité de noms; ils l'appelloient *Penis*, *Hasta*, *Mute*, *Verpa*, *Mentula*, *Priapus*, *Caulis*, *Virga*, *Fascinus*. Nos anciens Romanciers, moins délicats que nous en parloient sous des noms qui ne scandalisoient personne; on savoit ce que c'étoit que la *Lance Virile*, le *Pistolet d'Amour*, le *Gaudisseur de la Maison*, le *Médiateur de la Paix*, le *Cultivateur du champ de Nature*. On trouve encore à cette partie, des noms beaucoup moins honnêtes, dans les *Œuvres de Rabelais*, le *Moyen de parvenir*, le *Dictionnaire comique, satyrique*, &c. de le ROUX,

me une relique aux Fêtes consacrées à BACCHUS. Chez les Grecs on en avoit un modèle d'une taille énorme que l'on portoit en cérémonie , & selon ST. AUGUSTIN , la plus honorable matrone de la procession étoit obligée de mettre devant tout le monde , une couronne de fleurs sur cette effigie. Les habitans de *Panuco* , Province de l'Amérique septentrionale , exposoient dans leurs Temples une figure semblable , & les hommages qu'ils lui rendoient ne peuvent être décrits que par l'impureté même. (a) Les Phéniciens faisoient aussi des Processions en l'honneur de BERPHEGOR , leur Idole ; & le grand Prêtre marchant

(a) On trouve dans un petit ouvrage , qui a pour titre *Hexameron rustique* , où les six journées passées à la campagne entre des personnes studieuses , Cologne. Une dissertation sur les parties appelées honteuses aux hommes & aux femmes , dans laquelle on a rassemblé différens cultes rendus à ces parties par les Payens.

fièrement à la tête de son Clergé , tenoit dans sa main & abaissoit devant l'Idole , comme une marque d'hommage , la partie qui le faisoit homme. Les Rabbins disent que les Hébreux , pour affirmer un ferment , posoient la main sur la partie où s'étoit pratiqué la circoncision. (a) Les Moines de *Gomeron* , dépendans de la Perse , sont exposés à une épreuve singulière & par laquelle le peuple juge leur dévotion. Ces Prêtres Idolâtres ont les parties de la génération découvertes : les femmes les baisent , & s'ils paroissent sensibles , ils tombent dans le mépris. (b) Au *Deutéronome* , ces parties sont appelées respectables , *Veneranda* : si une femme en colère venoit à les arracher , on lui coupoit les mains. (c) VILLANDRY ,

[a] *Essais Historiques sur Paris* , tom. V.

(b) *Abrégé de la Collection des Voyages* , &c. Tom. VI.

(c) *Deutéronome* , Chap. XXV.

qui servent à la Génération. 151

commit un crime de lèze-Majesté , pour avoir porté la main aux parties naturelles de CHARLES IX , qui lui ferroit la gorge en badinant : D'AUBIGNÉ assure qu'il eut été mis à mort , sans la grace qu'obtint pour lui l'Amiral de CHATILLON , après que le Roi l'eût refusée aux deux Reines & au Duc de MONTPENSIER. (a) Les Caffres se trouvent glorieux , quand ils ont coupé en guerre plusieurs membres virils à leurs ennemis , ils en font présent à leurs femmes , & celles-ci en font des coliers qui flattent leur vanité.

CES faits sont suffisans pour donner une idée de la considération dont jouissoient les parties naturelles de l'homme parmi quelques Nations. Après avoir vu , pour ainsi dire , leur Histoire morale , examinons leur structure.

(a) AUBIGNÉ. Tom. II.

LA *Verge*, (1, Pl. I. fig. I.) est un corps rond & long, situé à la partie inférieure du bas ventre; elle est attachée & adhérente aux racines de l'os *pubis*. Les parties qui composent la *Verge*, peuvent être distinguées, eu égard à leur situation, en contenant-tes & en contenues. Les premières sont la *peau*, le *tissu cellulaire*, qui se remarque au-dessous, (o, o, o, o, Pl. II.) & une membrane particulière qui paroît être formée par l'épanouissement d'un ligament qui fixe la *Verge* aux os *pubis* & que l'on nomme le *suspendeur* de la *Verge*. La *peau* qui recouvre cette partie, se replie à son extrémité, & c'est ce repli que l'on nomme le *prépuce*; (2, Pl. I. fig. II.) il est attaché à la partie inférieure du *gland*, (3, Pl. I. fig. I. 4, Pl. II.) par un ligament appelé le *frein* ou le *filet* de la *Verge*.

LES parties contenues, sont les *deux*

qui servent à la Génération. 153
corps caverneux , (1 , 1 , Pl. II.) l'u-
rethre , (3 , 2 , 3. Pl. II.) & le gland
(2 , Pl. I. 4 , Pl. II.) à quoi il faut ajou-
ter les muscles dont je parlerai plus bas.

LA peau qui recouvre la Verge est plus fine qu'aux autres parties , ce qui lui donne une extrême sensibilité. On y observe que la graisse y est peu abondante , & il étoit nécessaire que cela fût ainsi , afin que l'érection fût plus facile , que cette partie fût susceptible de plus de dureté , & que le sentiment exquis qui y réside ne fût point émoussé par la graisse pendant la friction qui appelle le plaisir. C'auroit été en vain que la Nature auroit distribué à la Verge , cette quantité considérable de vaisseaux & de nerfs qui s'y ramifient , (5 , 5 , 5 , 5 , 6 , 6 , 6 , 6 , Pl. II.) si la sensibilité qu'ils lui donnent eût été obtuse par l'humeur graisseuse.

LE gland est la plus sensible de tou-

tes les parties qui servent à la génération ; c'est la seule dépendance de la Verge qui soit charnue ; elle est polie & douce afin de ne point blesser la femme dans l'union des sexes , & la figure qui la termine lui facilite l'introduction dans le lieu que la Nature a destiné à la génération.

ON doit regarder les corps caverneux comme deux tuyaux ou conduits , qui prenant leur origine de chaque côté à la branche de l'os *ischion* , s'avancent jusqu'à la partie inférieure des os *pubis* où ces deux corps s'unissent l'un à l'autre , pour n'en former qu'un seul qui se termine à la partie postérieure du gland. Les corps caverneux composent la plus grande & la plus considérable partie de la Verge. On y observe deux gouttières ; celle située en dessous reçoit la plus grande partie de l'*urethre* , & la gouttière supérieure ,

beaucoup moins considérable reçoit une grosse veine & deux artères nommées *honteuses*. (5, 5, Pl. III.) Presque toute la substance des corps caverneux est spongieuse, cellulaire; deux artères assez considérables pénètrent ces corps en jettant de côté & d'autre une infinité de branches qui versent le sang dans ces parties. Je dirai ailleurs de quelle importance sont les corps caverneux pour contribuer à la génération; il suffit de dire actuellement que la tension de la Verge a pour cause le sang & les esprits, que les artères & les nerfs font affluer dans les cellules innombrables qui composent ces corps caverneux.

L'URETHRE est un canal long & recourbé, qui commence au col de la vessie, (7, Pl. II.) & finit à l'extrémité du gland. (9, Pl. II.) Le commencement de ce conduit est embrassé

par la glande *prostate*. (8 , 8 , Pl. II.)

L'intérieur de l'urethre , est très-lisse & poli ; on y remarque plusieurs orifices qui sont les conduits des prostates inférieures , & ceux de plusieurs autres glandes qui fournissent une humeur muco-lagineuse , dont je parlerai dans la suite.

LA Verge , outre le ligament dont j'ai parlé , qui l'attache fortement aux os pubis , & qui lui est d'un grand secours , non-seulement pendant l'érection , mais encore lorsqu'elle s'amollit & se relâche : la Verge a six muscles , trois de chaque côté : il y en a deux *érecteurs* , (2 , 2 , Pl. III.) deux *accélérateurs* & deux *transverses*. Ils tirent leur dénomination de leur usage ; les premiers aident à l'érection de la Verge , lorsque les corps caverneux se gonflent ; les seconds , facilitent l'émission de la semence , parce qu'en se raccourcissant , ils compriment les vésicules séminales ,

& obligent la liqueur qu'elles contiennent, d'entrer dans l'urèthre, d'où elle sort avec impétuosité ; les muscles *transverses*, dilatent le conduit de l'urèthre lorsqu'ils agissent, pour faciliter le passage de l'urine, ou de la semence (a).

(a) Je n'ai point jugé à propos de surcharger ce Chapitre par des choses qui auroient paru un vain étalage d'érudition. Les muscles, dont je parle, ont encore des noms compliqués, que l'on me dispensera de donner, tels que ceux de *Bulbo-caverneux* que l'on donne aux *accélérateurs*. Je n'ai point parlé non plus de l'attache, & de l'insertion de ces muscles, non plus que du nom de tous les nerfs & des vaisseaux qui se distribuent aux parties de la génération. En disant que les nerfs de la Verge se détachent des *paires sacrées*, des *paires lombaires* ; que les artères sont fournies par la *crurale*, les *hipogastriques*, &c. Il n'y aura que les hommes versés dans l'anatomie qui m'entendront, & pour me faire comprendre des autres, il faudroit remonter insensiblement jusqu'aux sources, & donner l'exposition anatomique du corps de l'homme. Je me suis aussi dispensé d'indiquer dans les Planches, certaines parties étrangères à l'objet que je traite.

LA longueur de la Verge est ordinairement de huit ou neuf travers de doigts , & sa grosseur environ de trois , lorsqu'elle est , dit M. DIONIS , dans l'état où les femmes le demandent (a). Mais on ne peut déterminer précisément cette longueur ni cette grosseur , & elles ne sont pas de fortes inductions pour tirer des conséquences sur le plus ou moins de talens en amour. On dit même que les hommes dont la Verge passe la mesure ordinaire de la Nature , ne sont pas si bons au *déduit* que les autres. Ce qu'il y a de certain , c'est que plusieurs mariages sont stériles ; quoique l'époux donne , par une bonne conformation , les plus hautes idées de sa valeur. PLATERUS nous fait l'histoire de deux femmes que les Juges déclarèrent libres de quitter leurs

(a) *L'anatomie de l'homme. Démonstration IV.*

maris , dont elles se plaignoient , parce qu'il y avoit trop de disproportion entre les sexes. On trouve encore quelques autres observations qui prouvent qu'il y a eu des hommes qui n'ont pu être favorisés de l'Amour , pour l'avoir été trop de la Nature.

LA petitesse de la partie qui distingue essentiellement l'homme , n'est pas un obstacle à la génération , lorsque cette partie ne pêche que par son volume. Ce défaut est moins grand que celui de l'urèthre , lorsque ce canal est construit de manière à s'opposer à l'éjaculation prompte & directe de la liqueur séminale. Quelquefois ce canal n'a une fausse direction , que parce que le frein dont j'ai parlé , tire la Verge avec violence pendant l'érection , en lui donnant la forme d'un arc : si l'homme ne peut vaincre cet obstacle , il aura recours à la Chirurgie ; l'opé-

ration par laquelle elle remédie à cet inconvénient est très - légère ; on coupe le frein , & la Verge reprend ensuite la direction qui lui est naturelle (*a*).

L'ÉTAT du Prépuce favorise aussi ou s'oppose à la génération , & quelquefois aux embrassemens amoureux. Sa longueur excessive cause la stérilité , parce que la semence ne peut être transférée dans la matrice , à cause des frottemens qui affoiblissent l'impulsion que les muscles avoient donnée à cette liqueur. Ce défaut trouve encore sa guérison dans la Chirurgie , qui coupe au Prépuce la partie excédente. Si cette enveloppe pêche par le défaut contraire ,

(*a*) On voit aussi que dans les premières jouissances le frein de la Verge peut se rompre ; il n'en résultera aucun accident qu'une légère hémorragie qui s'arrêtera en enveloppant la partie avec du linge propre , & en remettant à une autre fois le complément du plaisir.

mais sans étranglement de la Verge , on est alors dans le cas des hommes circoncis , dont je parlerai ailleurs ; je veux dire , que l'on perd peut-être quelque chose du plaisir , mais que l'on n'en est pas moins habile pour multiplier l'espèce.

CES deux états de la Verge , par rapport au Prépuce , sont deux maladies qui exigent toute l'attention des hommes de l'art , lorsque dans l'une ou l'autre circonstance , la Verge se trouve comme étranglée ou trop resserrée dans son enveloppe. La première de ces maladies , est le *paraphymosis* , accident dans lequel le Prépuce est si renversé & si gonflé , qu'on ne peut le rabattre pour couvrir le Gland. Je ne m'arrête pas aux causes étrangères qui peuvent occasionner le *paraphymosis* , telles que les maladies vénériennes ; mais seulement à celle qui est la plus ordinaire,

Les jeunes mariés , & ceux dont le Gland n'a jamais été dépouillé que difficilement du prépuce , y sont aisément pris lorsqu'ils réunissent leurs efforts pour frayer la route du plaisir. Le moyen de remédier à cet accident , & on ne doit pas le négliger , est de baigner la partie dans l'eau froide , afin qu'elle puisse se dégonfler , & de ramener ensuite adroitement le Prépuce sur le Gland. Si l'on ne réussit pas , il faut recourir au plutôt à l'opération , qui consiste à débrider le Prépuce , en faisant autant de petites incisions qu'il en faut , pour lui laisser la liberté de descendre par-dessus le Gland.

LE vice opposé au précédent est le *phymosis*. On a quelquefois recours à l'opération pour prévenir les suites dangereuses , lorsqu'il est causé par le virus vénérien : mais le *phymosis* naturel , celui qu'on apporte en naissant , n'est

redoutable que lorsque, par l'acrimonie de l'urine, il y survient une inflammation. Lorsqu'elle ne cède pas aux remèdes usités, il faut se résoudre à la circoncision, elle consiste à fendre le Prépuce, pour s'opposer aux ravages qu'il feroit sur le Gland par sa trop grande constriction (a).

ON a vu des variétés singulières dans la Verge. Un Italien avoit cette partie couverte & hérissée de cornes très-

(a) Les hommes que la structure de la Verge met dans le cas de craindre l'un ou l'autre de ces accidens, ceux mêmes qui ne s'y croient pas exposés; en un mot, tous les hommes doivent avoir l'attention d'entretenir la propreté dans les parties externes de la génération, en les lavant souvent. Les glandes *sébacées*, situées sur le gland, fournissent une humeur grasse, laquelle en s'épaississant, forme une crasse entre le prépuce & le gland. Cette humeur s'altère quelquefois & en impose à quelques personnes, qui, s'imaginant être attaquées d'une gonorrhée virulente, consultent des Charlatans qui profitent de leur crédulité pour exercer leurs tromperies. On prévient cet accident par la propreté.

dures, & d'ongles (a). L'homme connu en Angleterre sous le nom de *the Porcupine man*, (l'homme Porc-épic) est couvert par tout le corps, à l'exception de la tête, de la paume de la main & de la plante des pieds, de soies qui ont une consistance de cornes; elles ont six lignes de longueur, & deux ou trois de grosseur; & ainsi que les Hérissons, elles sont implantées perpendiculairement. Cet homme est parvenu à rendre sensible une jeune fille, avec laquelle il s'est marié. Il a eu de ce mariage six enfans, tant filles que garçons, tous constitués comme lui, & également couverts de cornes. Il faut croire que cette espèce d'homme sauvage, pour travailler à la génération, prenoit le temps où aucun obstacle ne pouvoit s'opposer à ses plaisirs:

(a) *Journ. Encyclop.* Avril 1764.

toutes les automnes , les corps durs qui armoient la Verge ainsi que les autres parties du corps , tomboient (a). Une Allemande ayant eu commerce avec un négre , eut un enfant dont toutes les parties du corps étoient blanches , à l'exception de la Verge (b). On a vu un jeune homme dans lequel cette partie étoit double (c). FRIBE , dit avoir connu un homme dont la Verge n'étoit point percée à l'extrémité du Gland ; l'ouverture se trouvoit en dessous : l'Auteur ajoute que cette difformité ne l'empêcha pas d'avoir plusieurs enfans (d). Au reste , il s'en trouve quelquefois dont la Verge n'est

(a) *Mélanges d'Hist. Nat.* par M. ALLEON DUTAC , tom. III.

(b) *Biblioth. de Médecine* , &c. tom. XV.

(c) *Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie.* Art. Verge.

(d) *Ephémérides d'Allemagne* , Déc. 1. ann. 3. obs. 98.

point perforée lorsqu'ils viennent au monde ; c'est à la Chirurgie à réparer sur le champ ce défaut de conformation.

APRÈS avoir considéré la Verge ; ce qui s'offre ensuite sont les *Testicules*, ainsi nommées du mot latin *testes*, qui signifie témoins, parce qu'en effet ils le sont de la force & de la vigueur de l'homme. On les appelle aussi *Didymes*, c'est-à-dire, Gemeaux, à cause qu'ils sont presque toujours deux. On a vu des hommes qui en avoient trois ou même quatre, & d'autres que la Nature avoit réduits à un. Il ne faut pas croire que les premiers aient été des athlètes en amour ; la liqueur prolifique divisée dans plusieurs organes perdoit beaucoup de son activité, & les observations constatent que des hommes qui paroissent aussi bien partagés,

n'avoient pas toujours joui de la satisfaction d'être pères. Il n'en est pas de même de ceux qui n'ont qu'un Testicule, j'en ai connu qui étoient très-féconds, & auxquels des individus des deux sexes doivent leur naissance.

On définit les Testicules, des corps glanduleux, renfermés dans le *scrotum*, espèce de sac, (4, 4, Pl. I. fig. I.) & situés pour l'ordinaire hors du bas-ventre. Je dis pour l'ordinaire, car on voit quelquefois des personnes chez qui ces organes restent cachés dans le bas-ventre, & ces personnes-là sont beaucoup plus portées que d'autres vers les plaisirs (a). Il arrive d'ailleurs assez souvent aux enfans du premier âge, que

(a) Les Testicules renfermés, en rendant la semence beaucoup plus vive, irritent continuellement les organes de la volupté; mais aussi cette liqueur ne doit pas être disposée à la fécondité; car elle n'a pas subi les préparations nécessaires, par le court trajet qu'elle est obligée de parcourir.

ces parties restent engagées dans leur passage , & quelquefois elles ne tombent dans les *bourses* , (4 , 4 , Pl. I. fig. I.) qu'au temps de la puberté , ainsi qu'on le verra dans un autre Chapitre. La figure des Testicules est ovale , un peu applatie des deux côtés ; (1 , 1 , P. III.) leur grosseur varie selon les âges ; ils sont très-petits jusqu'à l'âge de puberté , mais alors ils augmentent de volume , & acquièrent celui d'un petit œuf de poule , ou d'un gros œuf de pigeon ; (1 , Pl. IV. 5 , Pl. V. & VI.) le droit est assez constamment un peu plus gros que le gauche.

ON considère d'abord à ces parties ; leurs enveloppes ; la première est le *scrotum* ; ce n'est qu'une continuation de la peau , qui se trouve partagée en deux parties par une ligne saillante en forme de couture, que les Anatomistes ont nommée le *raphé* ; (5 , Pl. I. fig. I.) elle commence

commence au gland , (c'est ce qu'on nomme alors le *frein* ou *filet* ,) & elle se termine à l'anus. Le scrotum est revêtu , au-dedans , d'une membrane charnue qu'on doit regarder comme un véritable muscle cutané ; on la nomme *dartos* , elle fournit une enveloppe particulière à chaque Testicule ; & de l'adossément ou union de ces deux enveloppes charnues , se forme une cloison qui sépare en deux parties la cavité qui fait le scrotum. Le *dartos* doit être , ainsi que je l'ai dit , regardé comme un muscle ; c'est à sa contraction que l'on doit attribuer les rides & les ferremens des bourses : il fait juger de la santé & de la vigueur d'un homme , quand l'action de ce muscle presse les Testicules , & paroît les faire remonter. (a)

[a] Il y a quelques Nations en Europe , qui dans la

LES autres enveloppes particulières au Testicule sont au nombre de trois. La première est nommée *vaginale* ; (1, 1, 1, Pl. V.) elle recouvre non-seulement tous les vaisseaux particuliers au Testicule , en s'y attachant étroitement , mais même le corps du Testicule ; elle est recouverte en partie de l'expansion d'un muscle nommé *crémaster* , ou suspenseur du Testicule. (a) Au-dessous de la tunique vaginale , on en remarque une autre , à laquelle on a

traite des Nègres , observent avec autant d'attention que d'indécence , l'état des Testicules dans les esclaves qui sont en vente. On juge de la force ou de la faiblesse de ces infortunés par ces parties , selon qu'elles paroissent plus ou moins rapprochées du ventre.

(a) Je n'ai pas besoin de prévenir le Lecteur , que dans les Planches qui exposent les différentes parties du Testicule , ces parties sont préparées de manière à laisser voir celles qu'elles recouvrent dans l'état naturel. Il faut supposer que le Testicule étoit disséqué lorsqu'on en a fait le dessin.

Donné le nom de *péritestes* ; c'est un sac qui enveloppe le Testicule de toutes parts. Enfin la dernière membrane propre à cette partie, & qui touche immédiatement sa substance, est l'*albuginée*, nommée ainsi à cause de sa couleur.

ON n'a pas plutôt coupé cette dernière tunique, que l'on découvre la substance du Testicule, qui est blanche, molle, lâche, parce qu'elle est composée d'une infinité de vaisseaux très-fins, qui laissent appercevoir la couleur du fluide qu'ils contiennent. Ces vaisseaux particuliers sont les artères qu'on nomme *spermatiques*, les veines du même nom, les veines *lymphatiques*, les nerfs, les vaisseaux *secretoires* & *excretoires* ; enfin toute la substance des Testicules, n'est qu'un tissu & un lassis d'une infinité de petits vaisseaux, dont la structure est surpres-

nante. (a) Ces vaisseaux sont contournés en différentes façons, & forment plusieurs paquets soutenus par des cloisons membraneuses. On apperçoit, sur le bord supérieur du Testicule, un corps long dont la figure approche de celle d'une chenille; on le nomme *épi-didyme*, à cause de sa situation. (1, 2, Pl. VI; 2, Pl. V; 2, Pl. IV.)

LA substance de cette partie est la même que celle du Testicule, & les vaisseaux qui la composent font une infinité de contours serpentins; (3, 4, 5, Pl. IV.) L'*épi-didyme* se termine dans les extrémités par deux éminences, dont la plus considérable (1, Pl. VI.) se nomme la tête de l'*épi-didyme*,

(a) La préparation anatomique prouve par un calcul simple, que toute la substance d'un Testicule ordinaire peut fournir un fil de cent lieues de longueur.

qui servent à la Génération. 173

& la moindre (2 , Pl. VI.) est appelée la queue ; c'est à cette dernière , que commence de chaque côté , le conduit *déferent* , (3 , 4 , Pl. VI & Pl. V.)

L'USAGE des Testicules est de filtrer la liqueur séminale , & de la séparer du sang , ainsi qu'on le verra ailleurs : celui des épi - didymes est de la recevoir immédiatement des Testicules , pour la transmettre aux *vésicules séminales* , par les canaux déferens.

LES *vésicules séminales* (1 , 1 , Pl. VII.) sont deux réservoirs membraneux & cellulaires , situés à la partie postérieure & inférieure de la vessie. (4 , Pl. VII ; 10 , Pl. II.) Leur longueur ordinaire est de trois travers de doigts , & leur largeur d'un pouce : leur partie la plus large se nomme le fond ; & la plus étroite le col

auquel se trouve continu un conduit particulier, appelé *éjaculateur*.

ON peut voir (2 , 2 , Pl. VII) les conduits déferens qui transmettent la semence des épi - didymes aux vésicules féminales. Les conduits éjaculateurs , sont deux petits vaisseaux qui viennent se perdre dans l'urèthre près du col de la vessie , après avoir traversé un corps glanduleux , assez ferme , qui embrasse le col de la vessie & le commencement de l'urèthre. On connoît ce corps glanduleux sous le nom de *prostatas*. (3 , Pl. VII ; 8 , 8 , Pl. II.) Il est formé de l'assemblage de plusieurs autres glandes dont les orifices excréteurs , au nombre de dix ou douze , viennent s'ouvrir au devant d'une éminence nommée *veru-montanum*. L'usage des prostatas est de séparer une humeur douce & huileuse , presque semblable à la semence , qui enduit la

canal de l'uréthre , & se mêlant à la semence dans l'éjaculation lui sert de véhicule , empêche la dissipation de ses parties spiritueuses , & garantit l'uréthre de l'acrimonie de l'urine.

APRÈS avoir fait connoître les parties qui , dans l'homme , concourent immédiatement à la génération , il est nécessaire , pour compléter l'idée que l'on doit en avoir , d'exposer leurs fonctions , & le mécanisme qui les exécute.

ON fait que l'humeur féminale , ainsi que je l'ai dit , est contenue dans le sang , de même que tous les fluides qui portent la nourriture & le sentiment dans nos parties. Lorsqu'à l'âge de puberté , la Nature , en achevant son ouvrage , nous dispose à être capables de multiplier l'espèce , elle prépare les organes qui doivent y concourir , à

filtrer la semence & à la transmettre au dehors: les Testicules commencent cette opération. Les artères & les veines spermatiques, (3, 3, 4, 4, Pl. III.) en s'unissant aux nerfs des Testicules & aux conduits déférens, forment, enveloppés dans la tunique vaginale, un cordon nommé le *cordons des vaisseaux spermatiques*, (6, 6, Pl. III.) qui aboutit aux Testicules. (1, 1, Pl. III.) C'est ce cordon qui porte avec le sang la matière de la semence, & qui la reporte séparée aux vésicules féminales. Examinons comment s'opère cette filtration, si intéressante, puisque d'elle dépend la conservation de l'espèce humaine.

L'ARTÈRE spermatique, avant de pénétrer le Testicule, se divise en plusieurs rameaux, qui se subdivisent en une infinité d'autres; (3, 3, 4, 4, Pl. III.) le sang qu'ils contiennent,

trouve dans la substance du Testicule ,
(5 , Pl. VI ; 5 , Pl. V.) ce nombre
prodigieux de petits vaisseaux dont j'ai
parlé , repliés sur eux-mêmes , & ra-
massés en paquets. Ces vaisseaux très-
déliés & très-longs , (6 , 6 , 6 , Pl. V.
& VI.) prennent dans le sang que leur
offre chaque petite artère , les parties
les plus fines , les plus subtiles & les
plus spiritueuses. Cette liqueur filtrée
est la matière de la semence , qui a
besoin de parcourir cette multitude
étonnante de circonvolutions des petits
vaisseaux pour devenir prolifique ; elle
ne l'est pas même entièrement après
ce séjour assez long dans les Testicu-
les ; elle doit passer dans la partie que
nous avons nommée épi-didyme pour y
acquérir encore un degré de prépara-
tion : elle en sort par le canal défé-
rent , (7 , 7 , Pl. III.) qui va la dé-
poser dans les vésicules séminales ; & c'est

lorsqu'elle y a séjourné quelque temps qu'elle reçoit toutes les qualités qui doivent la rendre véritablement prolifique. Les veines spermatiques , ici comme par-tout ailleurs , reprennent le sang qui a fourni la liqueur féminale , & toutes leurs divisions se réunissant peu-à-peu , elles forment un seul vaisseau de chaque côté , qui reporte le sang dans des veines plus considérables , pour être ensuite conduit au cœur , & s'y imprégner de nouveaux esprits.

APRÈS cette courte exposition de la manière dont la semence est préparée , trouvera-t-on mal fondé ce que j'ai dit de ces prétendus secrets , de ces recettes exaltées par le charlatanisme , pour plonger l'homme dans un torrent de plaisirs ? On voit combien la Nature est lente dans l'opération de la *spermatose* , dans la production & la coction de la semence ; croira-t-on

qu'au moyen des aphrodisiaques , les loix de l'économie animale changeront ? Que ces vaisseaux innombrables que doit parcourir la semence , acquerront subitement un mouvement surnaturel , au moyen de quoi ils chasseront promptement le fluide qu'ils doivent préparer ? Si des lectures obscènes , les images lascives de la débauche irritent les organes de la génération , & provoquent à la jouissance , c'est parce que les vésicules féminales contiennent assez de liqueur prolifique pour fournir aux impressions que font des objets séducteurs ; sans cela ces spectacles voluptueux seroient sans aucun effet. Qu'un homme , qui a joui en excitant son imagination , ait recours le lendemain , à tous les moyens qu'indiquent les personnes qui croient aux grandes vertus des aphrodisiaques , il faudra alors si la Nature veut être commandée. Le laboureur ,

après avoir moissonné son champ , auroit-il bonne grace de lui demander une seconde recolte peu de temps après ? Il faut qu'il attende que la terre ait repris ses forces , si je peux m'exprimer ainsi : qu'il la cultive , qu'il répare ses pertes ; mais la Nature ne dérangera pas l'ordre des saisons pour satisfaire l'avidité des hommes.

J'AI laissé la semence dans les vésicules féminales , où elle doit se perfectionner avant d'être transmise en partie au dehors : je dis en partie , parce qu'en effet une portion de cette humeur doit repasser dans la masse du sang ; par des vaisseaux fins & déliés qui se rendent aux vésicules : les changemens qui se font en nous à l'âge de puberté , démontrent de quelle nécessité est cette résorption d'une partie du fluide séminal.

LORSQUE ce fluide a acquis toute la perfection dont il est susceptible, il cherche à se faire jour au dehors, & le signe qui annonce ce besoin est l'intumescence involontaire de la Verge. Elle a pour cause le sang porté dans cette partie par les artères qui s'y rendent. Ce sang gonfle les corps caverneux, parce que les veines n'étant pas assez considérables pour se charger de tout ce que les artères fournissent, une partie du sang s'introduit dans les cellules que j'ai observées dans ces corps spongieux : à quoi il faut ajouter une affluence d'esprits animaux, que l'idée du plaisir porte dans ces parties. Ces esprits augmentent l'action des muscles érecteurs, & tout concourt à entretenir la Verge dans l'érection.

LES vésicules féminales dans la composition desquelles il entre des fibres musculaires, susceptibles par con-

féquent de contraction , se trouvent pressées de toutes parts , tant par la liqueur qu'elles contiennent qui cherche à s'échapper , que par d'autres circonstances qui accompagnent & entretiennent l'érection. Le *sphincter* de la vessie fournit un point d'appui fixe , contre lequel la semence peut faire d'inutiles efforts. L'orifice qui répond au canal déférent , se ferme par la disposition de la *valvule* qui s'y trouve ; ainsi le fluide pressé de tous côtés , excepté vers l'orifice du canal éjaculatoire , destiné à porter ce fluide dans l'urètre , (5 , Pl. VII.) enfle ce canal avec force ; la membrane musculeuse des prostates se contracte alors , & l'humeur qu'elles contiennent en étant exprimée , prépare l'urètre au passage de la semence. Ces deux fluides se mêlent dans la partie du canal que les muscles transverses ont dilatée ; mais cette dilata-

tion n'est qu'instantanée ; car les muscles accélérateurs , entrant en contraction , pressent la semence contenue dans l'urèthre , & la font jaillir à une distance plus ou moins grande , selon la tension plus ou moins forte de la Verge & la quantité de fluide qui doit être évacué.

VOILA l'explication purement mécanique de l'émission de la semence, & telle qu'elle se fait lorsqu'elle est causée par une trop grande plénitude des vésicules féminales. J'aurai occasion de considérer cette évacuation dans l'union des sexes lorsque je parlerai de la génération.

TELLES sont les parties qui , dans l'homme , concourent à donner l'être à un individu de son espèce. Il m'auroit été facile de m'arrêter sur chacune d'elles , & faire voir les précautions que la Nature a prises , afin qu'elles soient

le mieux possible pour remplir leurs fonctions. On peut voir à ce sujet tout ce que les anatomistes du dernier siècle ont écrit ; j'aurois peut-être rebuté mon lecteur, en entrant dans ces détails trop prolixes. (a)

CHAPITRE V.

Des parties de la Femme qui servent à la Génération.

C'E n'étoit point assez que la Nature eût donné à l'homme des organes capables de contenir, ou sa postérité, ou ce qui pouvoit la fertiliser ;

[a] DU LAURENS , par exemple , demande , *Pourquoi ce n'est point un os qui fait la base de la Verge ? Pourquoi cette partie n'est point un artère ? Une veine ? Un nerf ? &c.* & il répond à ces questions inutiles d'une manière qui est quelquefois plaisante,

il falloit encore que la femme reçût dans un lieu sûr, ces germes précieux qui multiplient l'espèce. Qu'est-il besoin de chercher continuellement hors de nous, des motifs d'admiration & de reconnaissance envers l'Auteur de toutes choses? Que l'on fixe un instant les organes destinés à la génération; quelle structure merveilleuse orffrent particulièrement ceux de la femme! Leur action est-elle moins admirable que leur structure! La liqueur prolifique n'a pas plutôt pénétré dans la Matrice, que ce viscère en se refermant devient un lieu inaccessible à tout ce qui lui est extérieur; l'enfant y prend la vie, l'accroissement; & n'en sort qu'au moment marqué par la Nature pour la naissance des individus. Par quelles loix s'exécutent des opérations aussi admirables? Quelles sont les raisons que donnent les hommes, pour expliquer

l'acte le plus universel de la Nature , & celui qu'elle a le plus caché à leurs yeux ? On ne doit entrer dans ces détails , qu'après avoir examiné les parties qui agissent dans la reproduction. Examinons celles de la femme ainsi que nous l'avons fait pour celles de l'homme dans le Chapitre précédent.

ON n'a pas moins rendu d'honneurs chez les anciens aux *Parties naturelles* de la femme , qu'aux Parties qui caractérisent l'homme. Les Syracusains les portoient en cérémonie aux célèbres *Tesmophories*. Tout le temps que durait cette fête on s'envoyoit par toute la Sicile des gâteaux faits avec le miel & la graine de *sésame* , qui avoient exactement la figure de la partie qu'ils vouloient honorer. Les Romains , lorsque leurs mœurs furent dépravées , firent construire des vases dont ils fe

servoient dans leurs repas , & auxquels ils donnoient la figure de la partie pour laquelle ils avoient tant de passion. (*a*) LEON , surnommé *l'Africain* , assure que si une femme rencontre un Lion , lorsqu'il est en amour , & plus furieux que dans tout autre temps , il baisse la tête & prend une autre route en rugissant , si elle lui montre ce qui la distingue de l'homme. Ce fait , dont on est libre de croire ce que l'on voudra , fit imaginer aux Egyptiens que leur Dieu même prenoit plaisir à regarder les femmes à découvert ; aussi durant quarantes jours , les Egyptiennes se présentoient devant leurs Dieu APIS les jupes levées. On croyoit encore parmi ce peuple que l'esprit d'APOLLON entroit chez les Sybilles , lorsqu'elles rendoient des oracles , par ces mêmes

[*a*] *vitreo bibis ille Priapo.* JUVEN. Sat. 2.

Parties. Dans tous les lieux que SÉ-
SOSTRIS avoit subjugués, on trouvoit
représentées sur des colonnes, les par-
ties de la génération : celles de la
femme, lorsqu'il les avoit vaincus sans
trop de difficulté ; celles de l'homme
lorsqu'on lui avoit fait beaucoup de ré-
sistance. Le R. P. *François* ALVARÈS
nous apprend que chez les Abyssins, les
filles portent par galanterie à leurs par-
ties secrètes des petites *campanes* ou
clochettes, qui pendent & battent en
liberté. Dans plusieurs Royaumes de
l'Afrique, les femmes du Roi & les
principales de la Cour, ont ces Par-
ties percées comme les oreilles ; on y
passe plusieurs anneaux dor & autres
bijoux, que ces femmes sont obligées
d'ôter lorsque leurs époux les approchent.
(a) Ce luxe que l'on étend jusques sur des

[a] *Hexaméron rustique*, III.^e Journée.

qui servent à la Génération. 189

parties qui n'en paroissent pas avoir besoin, n'est pas en usage chez les étrangers exclusivement ; M. DE SAINTFOIX nous parle d'une mode qui s'étoit introduite parmi les femmes du grand monde ; *ce n'étoit pas seulement leurs cheveux qu'elles tressaient avec de la nompaille de différentes couleurs*, dit cet agréable Ecrivain. (a)

JE diviserai les Parties de la femme qui servent à la génération, eu égard à leur situation, en externes & en internes ; les unes se trouvent cachées dans le bas-ventre, & les autres sont placées hors de cette capacité. Le pénis, le mont de Vénus, les grandes lèvres, la vulve, la fourchette, la fosse naviculaire, le périnée, les nymphes, le clitoris, le méat-urinaire,

[a] *Essais Historiques sur Paris*, tom. V.

& l'orifice du vagin sont rangés dans la première classe. Les parties internes sont le *vagin*, la *matrice* avec ses *vaisseaux* & ses *ligamens*, les *trompes de Fallope* & les *ovaires*.

LE *pénil* (1, Pl. VIII.) est situé un peu au dessus de la Partie naturelle ; il est un peu élevé, parce qu'il est fait de graisse ; & il sert, selon DIONIS, comme de petit coussin, pour empêcher que la dureté des os ne blesse dans l'action. (a)

LE *mont de Vénus*, (2, Pl. VIII.) auquel on a encore donné le nom de *motte*, est située immédiatement au-dessous du pénil. Quelques Anatomistes confondent ces deux parties. Elles se garnissent de poils à l'âge de puberté. On observe que celui des femmes

(a) *Anatomie de l'homme*, IV.^e Démonstration.

qui servent à la Génération. 191

est plus frisé que celui des filles. Il seroit aisé d'expliquer cette différence, en faisant attention que les circonstances qui accompagnent le plaisir du mariage doivent très-souvent varier la situation des *bulbes* d'où sortent les poils. Les Turcs & quelques autres peuples, hommes & femmes, n'ont aucun de ces filamens sur le corps, excepté les cheveux & la barbe, parce qu'ils ont soin de le faire tomber, par le moyen d'un dipilatoire. Il est d'autres Nations qui en sont privées naturellement, ainsi qu'on le verra lorsque je parlerai de la puberté. On croit aussi tirer de fortes inductions de la vigueur du tempérament, par la quantité de poils qui recouvrent les parties sexuelles, mais il est bien des circonstances où l'opinion générale se trouve démentie. On fait aussi qu'il est des maladies durant lesquelles le corps se dépile entièrement,

Une observation singulière est celle d'une femme Polonoise, que la maladie connue en Pologne sous le nom de *Plica*, avoit fait allonger extraordinairement le poil des parties secrètes. Il avoit cru jusqu'à la longueur de plus d'une aune & demie, de sorte qu'il auroit traîné à terre, dit l'Auteur de l'observation, si la femme ne l'avoit entortillé autour de sa cuisse. (a)

LES grandes lèvres (3, 3, Pl. VIII.) sont deux replis formés par la peau, ces parties sont assez fermes dans les filles que les hommes n'ont point encore approchées, mais elles deviennent molles & pendantes aux femmes, lorsqu'elles ont eu beaucoup d'enfans. Les poils qui voilent ces parties sont moins forts

[a] Voyez la *Collection Académique*, tom. III, p. 168.

sorts que ceux du mont de Vénus.

L'ESPACE contenu entre les deux grandes lèvres, est ce qu'on nomme la *vulve* ou *grande fente*, pour la distinguer de l'entrée du col de la Matrice, que l'on nomme la *petite fente*.

LES deux grandes lèvres, en s'unissant par leur partie inférieure, forment la *fourchette*; (4, Pl. VIII.) on y remarque un ligament membraneux qui se trouve tendu dans les filles, relâché dans celles qui ont souffert l'approche du mâle, & presque toujours déchiré dans les femmes qui ont eu des enfans. Ce ligament forme, conjointement avec la partie interne du bas des grandes lèvres, un enfoncement que l'on appelle la *fosse naviculaire*.

LE *périnée* est l'espace compris entre la *fourchette* & l'*anus*. Cet espace diminue par la fréquence des accou-

chemens , & se détruit même par ceux qui sont laborieux. (5 , Pl. VIII.)

IMMÉDIATEMENT après les grandes lèvres , on découvre deux excroissances charnues , molles , spongieuses , que l'on appelle les *nymphes* , (6 , 6 , Pl. VIII.) parce qu'elles président aux eaux , en conduisant l'urine dehors. La figure de ces parties est triangulaire , se trouvant plus large dans leur partie inférieure que dans la supérieure ; leur couleur est rouge , sur-tout dans les jeunes filles , comme la crête d'un coq , dont elles ont aussi la figure. Leur grandeur varie , car il y a des personnes en qui elles passent au point qu'on est obligé de les couper en partie , pour prévenir la difformité & l'obstacle qu'elles apportent aux plaisirs du mariage. Cette opération est nommée

qui servent à la Génération 195

Nymphotomie ; elle n'est pas sans danger, si l'on n'a soin de prévenir l'hémorragie qui suit l'amputation de ces crêtes excessives. En Afrique, où cet excès est fort commun, il y a des hommes qui n'ont d'autre métier que de retrancher ce superflu, & qui vont criant dans les rues, *qui est celle qui veut être coupée ?* (a) En quelques pays d'Arabie & de Perse, la *nymphotomie* est ordonnée aux filles, comme la circoncision l'est aux garçons ; on la fait quand les filles ont passé l'âge de puberté ; mais chez d'autres Peuples, comme ceux de la rivière de Benin, on est dans l'usage de faire cette circoncision aux filles huit ou quinze jours après leur naissance. (b)

AU - DESSUS des nymphes est le cli-

(a) Dictionnaire de Chirurgie, art. Nymphes.

(b) Hist. Nat. de M. DE BUFFON, tom. IV.

196 *Des parties de la Femme*

toris : (7, Pl. VIII.) c'est un corps rond & un peu long. Sa composition est toute semblable à la Verge, n'y ayant de différence que par rapport à l'urèthre, qui manque au clitoris. (Fig. 3 & 4, Pl. I.) Il a deux corps caverneux, un ligament suspenseur, des vaisseaux, deux muscles érecteurs, un prépuce, un gland; (6, 6, 7, 7, fig. 3 & 4, Pl. I.) ce qui l'a fait nommer *Verge de la Femme*. Cette partie, douée d'un sentiment exquis, est le siège principal du plaisir des femmes durant la jouissance, ce qui lui a mérité le nom d'*æstrum Veneris*, (aiguillon de Vénus.) Le clitoris est pour l'ordinaire assez petit: il commence à paroître aux filles à l'âge de puberté, & grossit à mesure qu'elles avancent en âge, & selon qu'elles ont le tempérament plus ou moins érotique. La moindre titillation voluptueuse le fait gonfler par le moyen

des corps caverneux, & dans l'union des sexes il se roidit comme la partie qui distingue l'homme. La grandeur du clitoris (elle égale quelquefois & surpasse même celle de la Verge) a porté des femmes à en abuser avec d'autres. Glorieuses peut être de cette espèce de ressemblance avec l'homme, dit M. TISSOT, il s'est trouvé de ces femmes imparfaites, qui se sont emparé des fonctions viriles.... L'on a vu souvent de ces femmes aimer des filles avec autant d'empressement que les hommes les plus passionnés, concevoir même la jalousie la plus vive, contre ceux qui paroissent avoir de l'affection pour elles. (a) On a nommé encore le cli-

(a) Voyez l'*Onanisme*, art. I. sect. V. PLATERUS dit qu'une femme avoit le clitoris aussi gros que le col d'une Oye; & BARTHOLIN assure que cette partie s'offrit à une courtisane Italienne qui en avoit abusé. TULPIUS parle d'une femme dont le clitoris étoit très-gros, & qui fut souettée pa-

198 *Des parries de la Femme*
toris pour cette raison le mépris des
hommes,

CETTE partie peut être amputée ;
du moins son extrémité ; c'est même
un acte de religion ordonné chez cer-
tains Peuples. Parmi nous, il est des
circonstances où on rendroit la santé à
un grand nombre de filles, si l'on pouvoit
émousser le sentiment trop vif du clito-
ris : il est la source de beaucoup d'égare-

blement & bannie à perpétuité, pour avoir abu-
sé de sa conformation. On sait jusqu'à quel point
SAPHO poussa la passion pour des personnes de son
sexe : les femmes de Rome, à l'époque où toutes les
mœurs se perdirent, méritèrent les épigrammes &
les satyres des Poètes ; on peut voir ce que JUVENAL
reproche, dans sa VI.^e satire à LAUFFELLA & à
MADULLINA. LUCIEN dans ses *Dialogues des Cour-
tisannes*, reproche le même vice aux femmes de son
siècle. CÆLIUS AURELIANUS a nommé *Tribades*,
les femmes qui abusoient de leur clitoris. PLAUTE
les désigne sous le nom de *subigatrices* ; elles ont
été nommées *frictrices* par quelques autres, & *ribaudes*
ou *frotteuses*, par les François.

mens solitaires qui plongent celles qui s'y livrent, dans le marasme, & les autres maladies qu'enfante la volupté. (a)

LE *méat urinaire*, (8, Pl. VIII.) situé au - dessous du clitoris, est dans les femmes le conduit de l'urine; il est plus court, plus large & moins courbé que l'urèthre dans les hommes; c'est pourquoi les femmes ont plutôt vuidé leur urine, & on trouve aussi dans cette structure, la raison pour laquelle les femmes sont moins sujettes

[a] Cette extrême sensibilité a fait nommer le clitoris, *gaude mihi*: les Latins l'appellent encore *albatara*; *tentiginem*; *columbus*; *amorem & dulcedinem*, *mentulam muliebram*, & *pænem femineum*, VENETTE nomme cette partie, *la fougue & la rage de l'Amour*; on me dispensera de donner les autres noms du clitoris. Au reste, sa grandeur excessive a fait prendre pour *Hermaphrodites* plusieurs femmes qui ne différoient des autres que par cette partie. (Voyez 4 & 5, Pl. XII.)

à la pierre que les hommes. Ce conduit est environné d'un sphincter, qui sert à retenir & à lâcher l'urine quand on le veut; & on y observe aussi des glandes, qui, comme les prostates, distillent une humeur qui lubrifie ce canal.

Le commencement du conduit de la pudeur, (9, Pl. VIII.) se nomme *vagin*, en terme d'Anatomie; on le nomme encore l'orifice externe de la matrice. (a) Quelques Anatomistes as-

[a] C'est à ce conduit qu'il faut rapporter particulièrement tous les noms que la licence des mœurs a fait donner aux parties qui distinguent le sexe chez les femmes. Dans un *Traité des Hermaphrodites*, imprimé en 1612 avec Privilège & Approbation, ouvrage fort rare aujourd'hui, l'Auteur, [M. DUVAL, Médecin à Rouen] après avoir rapporté tous les noms donnés au conduit de la pudeur, ajoute, « je l'ai oui nommer *sépulcre* & monument au Père ANNE DE JOYEUSE, en un Sermon qu'il fit dans l'Eglise de St. Germain de l'Auxerrois au temps du Carême, parce, dit-il, soit ce Prédicateur, que les membres, s'y ramol-

furent qu'un cercle membraneux, que l'on appelle *hymen*, ferme l'ouverture du vagin dans les filles qui n'ont permis l'entrée à aucun corps qui ait pu faire violence, d'autres nient l'existence de l'hymen, qui seroit une marque certaine de la virginité, si elle se trouvoit dans toutes les filles. Je dirai, en parlant de la puberté, ce qu'il faut croire de l'existence de cette membrane, d'après les meilleurs Anatomistes.

LES *caroncules myrtiformes* (o, o, o, o, Pl. VIII.) sont de petites éminences charnues, disposées circulairement autour de l'entrée du vagin, où

so lisoient, & y encouroient souvent carie & corruption. Le Sr. LE VENEUR, vivant Evêque d'Évreux, continue DUVAL, l'appelloit *Vallée de Josaphat*, où se fait le viril combat, &c. &c. Chap. VIII. *Du sein de la pudicité de la femme & des oreilles y encloses.* On chercheroit peut-être inutilement un livre de Médecine écrit aussi librement & aussi singulièrement que ce *Traité des Hermaphrodites*.

elles représentent des feuilles de myrte. Elles sont rouges, fermes, relevées dans les filles pucelles; & selon quelques Anatomistes, elles se joignent l'une à l'autre par quelques fibrilles fort déliées qui les tiennent assujetties ensemble. Beaucoup d'autres observateurs prétendent que ces parties ne sont que des portions de l'hymen déchiré. Si cela étoit, ce seroit inutilement que l'on chercheroit les caroncules myrtiliformes dans l'état de virginité, puisque leur présence est un signe de la défloration.

LES parties externes de la femme qui servent à la génération, sont exposées à des accidens dont la plupart néanmoins, sont des vices de conformation que l'on apporte en naissant, & auxquels la Chirurgie peut remédier.

QUELQUEFOIS les grandes lèvres sont unies, de manière que l'on n'observe pas de vulve; on fait une incision pour séparer ces deux parties, & l'opération est absolument nécessaire. Si c'est une membrane qui bouche seulement l'entrée du vagin, il faut encore déboucher ce conduit, & on y introduit une canule pour maintenir l'ouverture. Une fille étant imperforée de naissance rendoit les urines & le sang menstruel par l'anús; cependant elle devint grosse. Comme elle sentoít à ces parties une grande démangeaison & une excessive chaleur, elle y fit de fréquentes fomentations; la membrane qui bouchoit l'ouverture, s'attendrit, se déchira & livra passage à l'enfant. Sur la plainte d'un homme contre sa femme pour avoir trouvé des obstacles invincibles à la consommation du mariage, le Juge ordonna une visite. On trouva

l'orifice externe fermé d'une chair solide & naturelle, ayant seulement un trou à peine assez grand pour admettre l'introduction d'une sonde ordinaire: elle fut réputée inhabile à la génération. Nonobstant cela, elle devint grosse. On lui coupa cette chair, qui étoit de deux travers de doigt d'étendue, & d'un demi-pouce d'épaisseur. (a) Il faut supposer dans ces deux observations, qu'il existoit, dans l'obstacle même à l'introduction de la Verge, un conduit capable de recevoir la liqueur féminale & de la transmettre jusqu'au col de la matrice; à moins que l'on n'aime mieux admettre le système de M. DE BUFFON; & dans ce cas, en regardant la semence comme une liqueur dont la partie active & prolifique peut pénétrer à

(a) *Bibliothèque raisonnée de Médecine*, Sec. tome
XVI. Art. *Imperfections*.

travers le tissu des membranes les plus serrées, on imaginera aisément comment des femmes imperforées ont pu concevoir.

IL s'est trouvé des filles injustement soupçonnées de grossesse, parce qu'une membrane qui bouchoit exactement le conduit de la pudeur s'opposoit à l'éruption du flux menstruel. Les livres de Médecine sont remplis de pareilles observations, on y voit que cette incommodité a toujours cessé dès que l'on a pu donner un passage à l'amas de sang qui en imposoit.

L'ORIFICE du vagin se trouve couvert extérieurement, par les muscles du clitoris, qu'on a nommés *accélérateurs*; ils sont comme le sphincter du vagin, dont ils resserrent & retrécissent l'orifice dans certaines circonstances. C'est aussi par le moyen de ces muscles que quelques femmes ont la faculté

té de serrer les lèvres de la vulve selon leur volonté. Sous ces muscles on découvre un lacs admirable de petits vaisseaux sanguins, qui font un corps particulier nommé *plexus rétifforme*, sous lequel se rencontre de chaque côté une glande, dont le conduit excréteur vient s'ouvrir à l'orifice du vagin.

LES glandes que l'on trouve dans cette partie, y sont nécessaires pour la lubrifier, & faciliter l'introduction du membre viril, qui ne seroit pas toujours aisé, si le conduit eût été privé d'une humidité qui en empêche le trop grand resserrement.

LES Parties dont j'ai parlé jusqu'ici paroissent d'abord n'avoir qu'une très-petite liaison avec celles qui me restent à décrire, & néanmoins leur correspondance est si intime, qu'il est rare que l'accident, même le plus léger,

ne se communique de l'une à l'autre. Elles participent également au plaisir: & durant la jouissance toutes ces parties, dans plusieurs femmes, semblent partager la tirillation voluptueuse qui agite le clitoris. Celui-ci, que la Nature a fait pour être le trône de la volupté dans les femmes, ne contribue en rien à la génération proprement dite, mais son action influe sur la matrice, & lui communique une sorte d'agitation qui lui est nécessaire pour remplir le but que la Nature s'est proposé dans l'union des sexes.

CE n'est que lorsque l'on est parvenu à la matrice, que commence le mystère de la génération; jusqu'alors tout est soumis aux sens, mais ici les ténèbres remplacent la lumière; & l'homme, en marchant dans cette obscurité, essaie différens systèmes, qu'il s'efforce d'étayer par des observations,

que chacun tourne favorablement, & adapte à l'hypothèse qu'il propose.

DE toutes les parties intérieures de la femme, qui servent à la génération, la plus considérable est la matrice. (1, Fig. 2, Pl. I.) Sa figure approche de celle d'une poire, ou d'une bouteille renversée, aplatie dans sa partie postérieure & antérieure; cette figure change dans la grossesse, la matrice se trouvant pour lors presque ronde. (5, 6, 7, Pl. X) Quant à sa grandeur, on observe que dans une femme qui n'est point enceinte, elle a pour l'ordinaire trois à quatre travers de doigt de longueur sur un pouce d'épaisseur; on fait qu'elle est susceptible d'une extension considérable lorsqu'elle contient le fœtus. (Pl. IX, fig. 1, 2.) Dans les filles l'orifice de la matrice est si étroit, qu'on a de la peine à y introduire un stylet, & que la cavité peut tout au

plus contenir une grosse feve. Sa situation est entre la vessie & l'intestin rectum, de manière que son fond est en haut & en arrière, & le cõl ou l'orifice est en bas & avancé sur le devant. Ce que j'ai nommé orifice externe de la matrice, est le vagin; mais l'orifice externe proprement dit, est le col, (2, fig. 2, Pl. I.) auquel aboutit le vagin; & la partie qui regarde la cavité de la matrice, est, selon les Anatomistes, le véritable orifice interne. Il s'ouvre dans le conduit de la pudeur par une extrémité mouffe, & il est divisé par une fente transversale, qui lui a fait donner le nom de *muséau de Tanche*. (1, 2, Pl. IX.)

LA substance de la matrice est assez ferme dans les femmes qui ne sont point enceintes; mais elle perd de sa fermeté à mesure que la grossesse avance; & l'on observe que dans les der-

210 *Des parties de la Femme*

niers mois, elle est composée principalement d'un grand nombre de vaisseaux sanguins, & de fibres dont la plupart sont charnues. La surface interne est parsemée de beaucoup de petits pores, & de petits vaisseaux qui distillent le sang qui doit être évacué chaque mois. On y observe aussi des mamelons, & des petits pelotons glanduleux qui laissent échapper une humeur glaireuse. Ces derniers grossissent & deviennent très-sensibles après la conception, & s'adaptent avec le *placenta*. (3, fig. 1 & 4, fig. 2, Pl. IX.)

LA cavité de la matrice a trois ouvertures sensibles, dont l'une répond à son col, & c'est par ce conduit que l'homme transmet la liqueur féminale; les deux autres, situées aux parties latérales du fond, sont l'extrémité des deux conduits qu'on appelle les *trompes de Fallope*. (3, fig. 2, Pl. I.)

Ces trompes ont leur ouverture si fine , lorsqu'elles pénètrent dans la matrice ; qu'à peine peut-on y passer une soie de Porc : (1 , Pl. X.) à mesure qu'elles s'éloignent elles s'élargissent , (2 , 3 , Pl. X.) & forment à leur extrémité la plus distante de la matrice , une expansion membraneuse & musculeuse , qu'on appelle le *pavillon de la trompe*, dont le bord est terminé par de petites dents musculeuses inégales , qui ont fait nommer cette partie *morceau frangé*. (4 , Pl. X.)

CETTE extrémité de la trompe se trouve unie en partie à deux corps blanchâtres , ovales , un peu aplatis , situés aux côtés de la matrice , auxquels on a donné le nom d'*ovaires*, & que les anciens & plusieurs modernes appellent les *testicules* de la femme. Ces corps , considérés intérieurement , paroissent contenir un nombre prodigieux

de petits sacs vésiculeux remplis d'une liqueur fort claire ; on leur donne le nom d'*œufs*, & le tissu spongieux qui les entoure, paroît fournir à chacun une espèce d'écorce. Ces petits œufs contiennent, selon quelques Anatomistes, les individus auxquels la femme doit donner la vie, après qu'ils auront été fécondés par l'homme ; selon d'autres, la liqueur que contient ces vésicules, est une véritable semence prolifique qui doit se mêler avec celle de l'homme pour la génération. Ces deux sentimens divisent les Physiciens, & nous verrons ailleurs, les raisons qu'ils exposent pour soutenir leur opinion.

LA matrice, les trompes, les ovaires, & deux cordons nommés *ligamens ronds*, qui contiennent la matrice, sont enveloppés dans deux replis du *péritoine*, que l'on a appellés *ligamens larges*. DIONIS croit, avec

assez de vraisemblance, que les ligamens ronds, qu'il nomme *ligamens inférieurs*, servent à tirer le fond de la matrice en bas pendant le coït, & à l'approcher de l'orifice externe, pour recevoir la semence dans le moment de l'éjaculation. Cette pensée, dit notre Anatomiste, s'accorde assez avec ce que nous voyons arriver tous les jours; car un homme qui a la Verge courte, où qui ne l'introduit qu'à moitié dans le vagin, ne laisse pas que de faire des enfans, parce que les ligamens tirant la matrice en bas, l'amènent au devant de la semence pour la recevoir, & ils l'approchent quelquefois si près de l'orifice externe, qu'il y a eu des filles qui sont devenues grosses, quoiqu'il n'y ait point eu d'intermission, & que l'éjaculation ne se fût faite qu'à l'entrée a).

(a) IV. e Démonstration.

214 *Dès parties de la Femme*

LES vaisseaux de toute espèce qui se distribuent aux parties de la génération, sont, comme dans les hommes, divisés en des ramifications infinies. Les femmes ont également des vaisseaux spermatiques auxquels on accorde la même fonction que ceux qu'on observe dans l'homme, savoir la filtration de la liqueur prolifique; ce que contestent les Auteurs qui suivent le système des œufs.

LES parties que l'on vient d'exposer succinctement sont sujettes à certaines variétés qui paroissent ne point suivre le cours ordinaire de la Nature. J'ai parlé de celles que l'on a observées dans le clitoris & les nymphes; mais une difformité singulière affectée à certaines Nations, offre aux Naturalistes un vaste champ de réflexions. Les femmes des Hottentots, ont une espèce d'excroissance ou de peau dure & large, qui

qui servent à la Génération. 215,
leur croît au - dessus de l'os pubis, &
qui descend jusqu'au milieu des cuisses,
en forme de tablier; les voyageurs
disent la même choses des femmes
Egyptiennes, mais qu'elles ne laissent
pas croître cette peau, & qu'elles la
brûlent avec des fers chauds. M. DE
BUFFON doute que cela soit aussi vrai
des Egyptiennes que des Hottentotes;
quoi qu'il en soit, dit cet Auteur célè-
bre, toutes les femmes naturelles du
Cap, sont sujettes à cette monstrueuse
difformité, qu'elles découvrent à ceux
qui ont assez de curiosité ou d'intrépi-
dité pour demander à la voir ou à la
toucher (a).

IL est d'autres variétés que l'on ne
trouve que dans quelques individus. M.
LITRE, en disséquant une petite fille
morte à l'âge de deux mois, trouva

(a) *Hist. Nat. tom. IV. Des variétés de l'espèce humaine.*

216 *Des parties de la Femme*

qu'elle avoit le vagin partagé par une cloison charnue, perpendiculaire, en deux cavités égales : chacune de ces cavités aboutissoit à une matrice particulière. M. LITTRE présume que si cette fille avoit vécu, & qu'elle eût été mariée, elle auroit pû concevoir en différentes approches, tantôt par l'une des parties de sa matrice, & tantôt par l'autre, selon que la semence de l'homme auroit été portée à l'une ou l'autre de ces parties. (a) On trouve dans le *Journal de Médecine*, une observation qui constate encore la possibilité de deux matrices dans un même sujet. (b) Une femme qui mourut à Paris, âgée de trente-deux ans, avoit aussi deux matrices placées de

(a) *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences*,
ann. 1705.

(b) Mois d'Avril 1757.

de façon que la première , & celle qui en même - temps méritoit le nom de matrice , avoit servi à la conception de plusieurs enfans , qui étoient tous nés à terme , & parfaitement bien conformés ; mais la mère après avoir mis ces enfans au monde , conçut un fœtus dans la seconde matrice , qui ne put se prêter aux mouvemens & à l'accroissement du petit être qu'elle contenoit , elle se rompit , & causa la mort à la mère & à l'enfant. (a)

ON fait que les parties de la génération présentent des variétés singulières dans les *Hermaphrodites* , (1 , 2 , 3 , 4 , 5 , Pl. XII.) mais l'observation extraordinaire , communiquée par M. BAUX , au sujet d'une fille qui n'avoit aucune marque de sexe , mérite d'être placée ici. Il y a déjà plusieurs années , dit M. BAUX , que l'on nous manda ,

[a] *Transactions philosophiques* , ann. 1669.

mon père & moi , pour voir une fille de quatorze ans , d'un très-bon tempérament & d'une très - jolie figure , qui étoit si singulièrement constituée, qu'elle fut le sujet de notre étonnement & de notre admiration. Elle n'avoit aucune marque de sexe , pas la moindre petite apparence de parties génitales , ni d'anus..... Malgré cette conformation si bizarre , cette fille avoit un très - bon appétit , dormoit bien & travailloit , avec beaucoup d'autres jeunes personnes de son sexe , à dévider de la soie. Cependant , il falloit une issue pour les excréments , la Nature l'avoit pratiquée par la voie la plus affreuse & la plus dégoûtante que l'on puisse imaginer. (*a*) Jusqu'ici tout

[*a*] Cette pauvre infortunée , au bout de deux ou trois jours , éprouvoit à la région ombilicale une douleur sourde , qui se changeoit en irritation assez vive , & qui augmentoit au point que les nausées survenoient , que l'estomac se soulevoit

ce que l'on voit est affreux , mais il n'y a rien de surnaturel. Le reste est du merveilleux. Les reins, & les conduits urinaires étoient sans action. Les mamelles y suppléaient , & versaient dans différens tems de la journée une eau claire & limpide , qui dégagoit la masse du sang du liquide superflu. (a)

CETTE observation , une des plus singulières que l'on connoisse en Médecine , prouve jusqu'à quel point notre structure peut être variée dans les écarts de la Nature ; elle prouve encore , & c'est ce qu'il y a de plus important à remarquer , la force de la

& rejettoit de véritables matières fécales.

[a] L'Auteur de cette observation , Médecin agrégé au Collège de Médecine de Nîmes , de l'Académie Royale de la même Ville , &c. la termine ainsi. J'ai été témoin , dit-il , avec mon père , de la vérité de ces deux faits que j'atteste , & que je ne prétends pas expliquer. Je ne sais ce qu'est devenue cette fille. Voyez le *Journal de Médecine* , Janvier 1758.

Nature , qui tend toujours à la conservation de ce qui existe , & qui emploie , pour y réussir , les moyens les plus extraordinaires.

L'USAGE des parties qui servent à la génération dans l'homme est plus facile à développer que celui des parties de la femme. On ne peut disconvenir que dans le mâle , les testicules ne servent à filtrer l'humeur séminale , & que la verge ne soit destinée à la transmettre dans la matrice : au lieu que les testicules de la femme sont regardées comme étant un composé d'œufs , par une partie des anatomistes , & comme filtrant une véritable semence , par l'autre partie des observateurs. Ces différentes opinions jettent nécessairement de l'obscurité sur l'usage des organes de la génération que nous avons décrits. En effet , si la femme n'a pas une véritable semence ,

ce qui est problématique , il faut regarder le clitoris comme le seul agent du plaisir ; mais comment la seule érection de cette partie peut-elle remplacer , dans la jouissance , les avantages que la Nature a accordés aux hommes ? Les nerfs qui entrent dans la composition de la Verge en rendent l'extrémité d'une sensibilité exquise , mais l'érection ne suffit pas pour appeller ces sensations voluptueuses d'où naît le plaisir. Si les ovaires sont , comme les testicules , destinés à filtrer une humeur féminale , le système de la génération par des œufs s'écroule ; mais aussi on explique comment la femme partage les embrassemens de l'homme avec autant d'ardeur que lui. En suivant ce système , il doit résulter que la génération , pour avoir lieu , exige une correspondance exacte dans les individus des deux sexes qui y concourent ; eh !

combien de femmes conçoivent sans éprouver aucune sensation qui annonce la rencontre, ou même l'épanchement des fluides séminaux ! Combien d'hommes laissent une nombreuse postérité sans que celle qui lui a donné la vie, ait senti les douceurs qui accompagnent la copulation ! L'humeur que fournit les prostates, & celle qui s'exprime des glandes qu'on observe dans le conduit de la pudeur & à l'orifice de la matrice, peuvent-elles, durant la jouissance, causer le plaisir qui l'accompagne ? C'est ce que je me garderai bien de décider. Je n'assurerai pas non plus, comme l'a fait un Médecin très-connu par ses ouvrages, (a) que le plaisir est causé par les *vibrations*, si je peux m'exprimer ainsi, de la valvule, ou soupape qui ferme le passage de la li-

[a] M. DE LA METTRIE. *Art de faire des garçons*, Tom. II.

queur prolifique , lorsqu'elle tend à s'échapper. Le plaisir est , selon cet auteur , une sensation qui auroit pour cause une opération purement mécanique , indépendante de l'action du fluide séminal sur les vésicules qui le contiennent ; le plaisir ne seroit plus alors un éclair qui naît & meurt au même instant ; on pourroit en quelque façon le fixer ; il deviendroît même une sensation étrangère à ce qui le produit ordinairement..... Hé quoi ! la Nature qui à attaché le plaisir à l'acte qui perpétue les espèces , l'en auroit rendu indépendant !..... Les hommes qui ne le sont pas encore , ceux qui ne l'ont jamais été , ceux qui ne le sont plus , auroient des avantages sur les hommes que l'âge , la force , le tempérament favorissent ! Non , non , la Nature ne fera pas envier à l'homme , les plaisirs stériles de l'Eunuque ; le premier con-

224 *Des parties de la Femme, &c.*

noîtra la volupté dans toute son étendue, & l'autre n'aura que des transports, des desirs impuissans comme lui-même.

IL faut conclure que la cause immédiate du plaisir dans les femmes est encore inconnue ; ou il faut admettre deux causes qui peuvent lui donner lieu ; l'extrême sensibilité du clitoris dans une partie des femmes, & l'émission d'une liqueur quelconque dans l'autre.

CHAPITRE VI.

De la Puberté & de la Virginité.

L'A Nature, par des gradations que l'Amour-propre rend presque toujours insensibles, fait passer l'homme de l'âge viril à la vieillesse : le passage de l'en-

fance à la puberté est beaucoup plus sensible. L'enfant qui entre dans l'adolescence , plus susceptible d'impressions physiques , puisqu'avant ce terme la Nature ne lui fournissoit que ce qui étoit nécessaire pour sa nourriture & son accroissement, sent peu-à-peu les principes de vie se multiplier en lui. C'est à l'âge de douze ans ou environ pour les filles , & à quatorze ans pour les garçons , que cette révolution commence à se faire. (a) Un espèce d'engourdissement , quelquefois accompagné de douleur , se fait sentir aux aines & se communique dans presque toutes les jointures des membres. On éprouve en même temps une sensation jusqu'alors inconnue , dans les parties des deux

[a] On ne doit pas entendre ceci généralement ; la nourriture , le climat y ajoutent des modifications considérables ; sans parler du tempérament , qui accélère ou retarde l'époque de la Puberté.

sexes qui doivent concourir à la génération ; ces parties prennent de l'accroissement , se couvrent des petits filamens qui doivent les voiler : le son de la voix change , il devient rauque & inégal , & ensuite plein , assuré , grave. Ce changement dans la voix , qui est très-sensible dans les hommes , l'est moins dans les femmes , parce que le son de leur voix est naturellement plus aigu ; mais une oreille délicate & attentive le distingue aisément.

Ces signes qui annoncent la puberté sont communs aux deux sexes ; il y en a néanmoins de particuliers à chacun. L'éruption des menstrues , l'accroissement du sein pour les femmes ; la barbe & l'émission de la liqueur séminale pour les hommes. Il est vrai que ces signes ne sont pas aussi constans les uns que les autres ; la barbe , par exemple , ne paroît pas toujours précie-

sement au tems de la puberté; il y a même des Nations entières où les hommes n'ont presque point de barbe, & il n'y a au contraire aucun peuple chez qui la puberté des femmes ne soit marquée par l'accroissement des mamelles. (a)

IL faut, & ceci est essentiel, distinguer la puberté naturelle de la puberté qu'on me permettra de nommer *façtice*. Celle-ci, doit sa naissance aux liaisons dangereuses, aux lectures obscènes, aux alimens succulens, à tout ce qui peut enflammer l'imagination; l'autre est l'ouvrage de la Nature. L'enfant sur lequel elle agit seule, n'a point d'inquiétude sur les changemens qu'il voit se faire en lui; la liqueur précieuse qui les cause, étant séparée du sang, y rentre perfectionnée, imprégnée d'esprits; & reprenant les voies de la circulation,

[a] *Hist. Nat. de M. DE BUFFON*, vol. VI.

porte dans toutes les parties la force & la santé.... Regardez cet adolescent déjà vigoureux , qui exerce son corps aux travaux champêtres ; un léger duvet paroît à peine sur son menton , ses membres musculeux se prêtent avec souplesse à tout ce qu'il entreprend , rien d'extérieur n'accélère en lui le développement de la Puberté.... La Nature fait pour lui ce qu'elle fait pour les arbres , pendant la rigoureuse saison de l'hiver : on la croit endormie , tandis qu'elle dispose & prépare la sève à donner des productions aux premières chaleurs du printems. Mettez en opposition à ce tableau , un enfant abandonné aux vices qui ne sont que trop communs dans la société : les desirs de celui ci précviennent la Nature , & l'acte devance le temperament. L'ong temps avant le terme fixé pour jouir , des efforts multipliés lui ont fait connoître l'image du

plaisir ; il ne connoîtra que cela ; la volupté est conduite par la Nature ; celui qui la prévient énerve des organes qui se refuseront plus tard aux aiguillons de l'Amour : c'est une plante que la vanité cultive , mais qui se desséchera peu-à-peu , épuisée par des productions trop hâtives.

L'ÉPOQUE où nous devons jouir est marquée d'une manière incontestable chez tous les Peuples de l'Univers , avec les modifications qu'y apportent les climats. Pour bien entendre ceci , il faut emprunter le sentiment de M. DE BUFFON , & nous verrons alors de quelle importance il est pour la santé de savoir distinguer ce moment où l'homme peut produire son semblable.

» SE nourrir , se développer & se
» reproduire , sont les effets d'une seule
» & même cause. Le corps organisé se
» nourrit par les parties des alimens

» qui lui sont analogues ; il se déve-
» loppe par le susception intime des
» parties organiques qui lui convien-
» nent , & il se reproduit , parce qu'il
» contient quelques parties organiques
» qui lui ressemblent. (a)

DE ces principes fondamentaux , M.
DE BUFFON tire des conséquences gé-
nérales qui embrassent tous les corps
animés & végétans ; je dois les res-
treindre à mon objet. La nourriture que
l'on donne à l'enfant dès sa naissance ,
renferme , comme celle qu'on lui sub-
stituera dans un âge plus avancé , des
parties qui n'étant point essentielles au
développement , (qui ne sont point
organiques , pour me servir de l'expres-
sion de M. DE BUFFON) sont rejet-
tées hors du corps organisé par la tran-
spiration & par les autres voies excré-
toires. Celles qui sont organiques , ou

[a] *Hist. Nat.* Tom. III.

nutritives, restent & servent au développement & à la nourriture du corps organisé. Il est très-naturel d'imaginer que ces dernières, extraites, perfectionnées, comme on l'a vu dans le chapitre qui traite des parties de l'homme qui servent à la génération, sont les causes de la reproduction; soit qu'elles contiennent réellement toutes les parties de l'homme auquel elles doivent donner la naissance, ou soit qu'elles ne servent qu'à féconder l'œuf que l'on suppose renfermé dans la femme. Ce n'est qu'en imaginant l'homme dans un degré d'accroissement considérable, qu'on peut croire que le superflu des parties organiques, est obligé, ne trouvant plus autant de facilité à s'introduire dans le tissu des parties, de réfluër vers celles qui coopèrent à la génération.

C'EST par cette raison, que pendant que le corps croît & se développe,

toutes les parties absorbant la nourriture , il y en a très-peu de renvoyées de chacune de ces parties ; le corps prend de l'accroissement , mais il n'est point encore en état de produire. Il faut que le corps ait pris la plus grande partie de son accroissement , qu'il n'ait plus besoin d'une aussi grande quantité de nourriture pour se développer , avant que la substance qui doit faire la liqueur féminale , soit renvoyée de toutes les parties du corps dans les organes qui doivent la séparer du sang. » La liqueur
» féminale arrive & remplit les réservoirs qui lui sont préparés ; & lorsqu'elle force , même sans aucune provocation & pendant le sommeil , la résistance des vaisseaux qui la contiennent , pour se répandre au dehors. » (a) C'est alors que l'homme

[a] *Hist. Nat.* Tom. IV.

est dans l'âge de Puberté; & que la jeunesse bouillante, dit MONTAGNE, s'échauffe si avant en son harnois toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs. (a)

TELE est la Puberté vers laquelle le temps nous conduit peu - à - peu, & c'est faire beaucoup pour notre santé, que d'attendre les signes les moins équivoques de puissance, pour nous livrer au plaisir. En parlant de la Stérilité, j'ai fait voir quels avantages il résulteroit pour chaque individu, de retarder le plus qu'il lui est possible les sacrifices que chaque homme doit à l'Amour. On a vu quels hommes étoient les Gaulois, eux qui deshonoreroient ceux qui connoissoient les femmes avant l'âge de vingt ans accomplis.

LES jeunes gens, qu'une imagination

[a] Liv. prem. chap. XX.

enflammée porte vers les plaisirs avant qu'ils en soient capables , déterminent , par des actes violens & par des irritations continuelles , la matière de leur accroissement à se porter dans les réservoirs où elle ne devoit arriver que plus tard. Ces hommes se creusent un précipice sur le chemin de la volupté ; ils s'énervent ; bientôt la perte des esprits dérange les fonctions , ils maigrissent , cessent de croître , tombent dans le marasme , (a) & meurent ; ou végétans tristement , ils cessent d'être hommes au moment où ils devroient commencer à l'être.

UNE des raisons pour lesquelles les

[a] Cette maladie est l'amaigrissement & consommation de tout le corps. Cet état est quelquefois affreux , dans le dernier degré , le corps paroît comme un squelette , la peau collée sur les os , le ventre comme attaché au dos , le visage pâle & terreux , les yeux enfoncés , les tempes abattues , &c. &c.

hommes croient ordinairement que les femmes sont beaucoup plus portées qu'eux vers le physique de l'Amour, est l'accélération de la Puberté chez elles. En effet, en puissance, elles devancent les hommes; & dans tous les pays, les filles sont plus précoces de quelques années que les garçons. On trouve la raison de cette disparité dans la constitution des femmes. Elles sont plus petites en général, & plus foibles que les hommes, leur tempérament est plus délicat; par conséquent, elles ne doivent pas avoir besoin d'un temps aussi considérable qu'il le faut pour les hommes, avant que d'avoir pris leur accroissement. Les hommes étant plus grands, plus forts, ayant les os plus massifs, on doit présumer que le temps nécessaire à l'accroissement de leur corps, doit être plus long, puisque c'est d'après cet accroissement pris, du moins pour

la plus grande partie , que le superflu de la matière nutritive commence à être renvoyé de toutes les parties du corps dans les parties de la génération des deux sexes ; cette matière doit être renvoyée plutôt dans les femmes que dans les hommes , parce que leur accroissement se fait en moins de temps , puisqu'en total , il est moindre , & que les femmes sont réellement plus petites que les hommes. (a)

EN admettant ces idées sur la nutrition & l'accroissement , il est facile de résoudre & d'expliquer plusieurs faits relatifs à la génération. La liqueur prolifique est moins abondante dans la jeunesse , parce que les parties prenant encore de l'accroissement , la matière de cette humeur y est employée. Les hommes dont le corps est maigre sans

[a] Voyez l'*Histoire Naturelle* , tom. IV.

être décharné, ou charnu sans être gras, sont plus propres au mariage que ceux qui ont un embonpoint considérable, & dont la graisse s'entretient aux dépens de la liqueur féminale; parce que, chez les premiers, le tissu des parties étant serré, ces parties qui ne prennent plus, pour ainsi dire, d'accroissement, renvoient la matière nutritive aux parties de la génération. Par la même raison, les hommes deviennent d'autant plus capables de procéder à la génération, qu'ils approchent plus de leur perfection physique.

L'EXEMPLE des animaux, qui, ne connoissant aucun des moyens que la soif de jouir a fait essayer aux hommes, suivent plus exactement qu'eux les loix de la Nature, doit nous instruire sur le temps fixé pour les plaisirs. Parmi les animaux, du moins pour la plupart, (car les poissons entr'autres font ici une

exception,) ils ne s'occupent de la reproduction que lorsqu'ils ont fini de croître ; & l'accroissement des chiens ; par exemple , est presque complet , lorsque les femelles deviennent en chaleur , ou que les mâles commencent à les chercher.

LES voluptueux , les Poètes *érotiques* , peuvent vanter le plaisir que l'Amour fait naître dans les sens intacts des jeunes gens , lorsque ne sachant encore ce qu'est la volupté , ils l'interrogent par de douces agaceries ; mais le vrai plaisir , le seul dont on puisse jouir long-temps , est celui qui s'offre à nos sens , lorsqu'ils sont capables d'y répondre , d'en sentir toute la douceur , toute l'énergie , d'en favoriser les délicieuses extases , de les prolonger même par d'innocentes ruses. On ne peut se procurer ces détails du plaisir , que les organes n'en soient capables ; qu'ils n'aient acquis leur per-

fection , & ce n'est pas dans l'enfance qu'il faut se promettre cette félicité.... Jeune homme qui voulez l'être longtemps , attendez que votre tempérament soit décidé , avant que de vous livrer à l'Amour : vous mesurerez alors le plaisir selon vos forces. A dix-huit ans , si vos veines sont gonflées d'esprits vivifiants qui portent l'empreinte des desirs sur votre visage ; si la vue d'une belle femme allume dans vos yeux le flambeau de l'Amour ; si les images folâtres & voluptueuses qui se jouent de votre imagination pendant le sommeil , frappent vos sens assoupis en donnant le signal du plaisir aux parties qui en sont les organes.... Jeune homme , cherchez une compagne qui augmente & partage avec vous la volupté.

QUOIQ'EN général , on puisse marquer le temps de la Puberté , à quatorze ans pour les filles , & seize ans pour les

garçons ; cet âge varie chez les différens Peuples. Dans toutes les parties méridionales de l'Europe & dans les Villes , la plupart des filles sont pubères à douze ans , & les garçons à quatorze ; mais dans les Provinces du nord & dans les campagnes , à peine les filles le sont-elles à quatorze , & les garçons à seize. La Puberté est très-précocce au Royaume de Decan , dans les Etats du Mogol , puisqu'on y marie les filles dès l'âge de huit ans , & les garçons à dix ans : il arrive fréquemment qu'il naît des fruits de ces mariages dans la première année. Dans l'Indoustan les enfans sont également capables d'être mariés à neuf ou dix ans. (a)

CE qui doit déconcerter ceux qui attribuent ces variétés à l'influence du climat

(b) *Mélanges curieux & intéressans* , &c. tom. IX.

climat exclusivement , est qu'il arrive la même chose parmi une Nation qui habite un pays où le froid est des plus rigoureux. Les Samojèdes occupent la partie septentrionale de l'Empire Ruffien ; on imagine aisément quel doit être ce pays ; partout , ce n'est que marais glacés , déserts affreux , montagnes couvertes de neiges & de glaces ; c'est de tous les pays habités de notre continent , celui qui est le plus froid & le plus horrible. La Nature semble même n'y avoir qu'ébauché les êtres animés , puisque d'après les relations des voyageurs , (a) les Samojèdes hommes & femmes sont très-laits , & qu'on n'observe aucune différence de physionomie entre les sexes. Quoi qu'il en soit , la puberté est précoce parmi ces individus ; les filles y sont , pour la plupart , mères

(a) *Mélanges curieux & intéressans* , &c. tom. II,

à onze ou douze ans ; ou , pour mieux dire une fille cesse de l'être dès qu'elle fait marcher , & un garçon de douze ans peut réjouir son père , qui seroit un jeune homme dans notre climat , en lui présentant son petit-fils.

IL ne faut pas croire que la Nature ait favorisé ces Peuples en accélérant la Puberté parmi eux ; ces femmes si précoces dans la reproduction , & qui , comme on a vu , sont mères , à neuf , à dix & quelquefois à huit ans , (a) cessent d'en être capables avant trente , elles sentent alors toutes les infirmités de la vieillesse ; car l'usage prématuré du plaisir , dans les pays même , où la Nature semble avoir avancé le moment

[a] *Mandelshof* a vu aux Indes , une fille qui avoit les mamelles formées à deux ans , elle fut réglée à trois & accoucha à cinq. Voyez le *Dict. raisonné d'Anatomie* , art: *Règles*.

où l'on peut le faire éclore , hâte le terme de notre destruction. Quoique les Nègres de Guinée soient d'une santé ferme & très-bonne , rarement arrivent-ils à une certaine vieillesse : ils paroissent vieux des-l'âge de quarante ans ; eh ! peut on en accuser autre chose , que les excès de débauche , sur tout avec les femmes ? Rien de si rare , dit M. DE BUFFON , que de trouver dans ce Peuple , quelque fille qui puisse se souvenir du temps auquel elle a cessé d'être Vierge. [a]

ON voit quelquefois sous notre climat des exemples précoces de Puberté. Le célèbre JOUBERT , Chancelier de l'Université de Montpellier , a vu en Gascogne , une fille nommée *Jeanne de Peirie* , qui mit un enfant au monde à la fin de sa neuvième année. ST. JÉ-

[a] Voyez l'*Hist. Nat.* tom. VI.

ROME assure qu'un enfant de dix ans fit goûter les plaisirs de l'Amour à une nourrice avec laquelle il couchoit , & qu'enfin elle devint enceinte. [a] Dans un village à deux ou trois lieues d'Ypres , une fille qui n'avoit pas encore neuf ans , accoucha heureusement en 1684 d'un garçon plein de vie. L'âge de la fille fut justifié par le registre Baptifraire. [b] Il n'y a pas long-tems , que l'on a vu à Paris , un exemple de cette espèce de phénomène. [c]

IL est plus ordinaire , d'observer de petites filles chez qui l'éruption des menstrues semble annoncer une puberté des plus précoces , quoiqu'on ne doive pas regarder comme pubères , celles

[a] *Tableau de l'Amour conjugal* , II. part. Chap. III. Art. 2.

[b] *Journal des Savans* , Mai 1684.

[c] *Anecdotes de Médecine* , 2.^e Edition Anecd. XXV

qui n'en ont que ce seul symptôme. Une petite fille d'un an, jouissoit d'une bonne santé, & étoit à cet âge sujette à l'écoulement périodique ordinaire aux filles qui entrent en âge de Puberté. Quelques Médecins ont observé les règles dans des filles, depuis leur naissance, sans interruption. On les a vu paroître, à six mois, à deux ans, à trois, à cinq, &c. dans les filles qui jouissoient également d'une bonne santé. [*a*] Un enfant âgé de quatre ans, avoit les mamelles, & les parties qui caractérisent son sexe, formées comme dans une fille de dix-huit ans; sa hauteur étoit de trois pieds & demi. (*b*) Le même auteur de qui

[*a*] Voyez les observations rares de Médecine d'Anatomie, &c. Par WANDER WIEL. Tom. I. Le Journal des Savans. Février 1683. La Collection Académique. tom. prem. pag. 296. Tom. III. pag. 132, & 263, &c. &c.

(*b*) Bibliothèque choisie de Médecine. Tom. premier. Accroissement.

j'emprunte cette observation donne l'histoire d'un enfant de six mois, qui commençoit à marcher : à quatre ans, il paroissoit capable de génération ; à sept ans, il avoit de la barbe, & la taille d'un homme. Un autre enfant, avait à quatre ans, quatre pieds huit pouces & demi de haut. Il prenoit des bottes de foin de quinze livres, qu'il jettoit dans les rateliers des chevaux.

Je passe sous silence quelques autres phénomènes sur l'accroissement, parce qu'ils ont un rapport moins direct à mon objet, & que je ne dois présenter que les faits qui démontrent une puberté accélérée ; telles sont les observations consignées dans les dépôts des sciences & que je vais indiquer.

IL naquit aux environs de Prague, un enfant chez qui la Nature avoit tellement avancé le terme du développement, qu'à l'âge de trois ans, il battoit

le grain à la grange , & étoit en état de soutenir les travaux les plus pénibles de la campagne , comme les plus robustes paysans ; il commença à cet âge d'avoir de la barbe , & les parties qui se couvrent de poils en parurent garnies. A douze ans & demi , il fut un homme fait , grand , robuste , & demandoit le mariage avec les instances les plus vives. (a)

UNE femme du Diocèse du Mans , accoucha d'un garçon qui avoit en naissant une grande chevelure blonde. A six mois , il avoit la tête & le tronc du corps aussi gros qu'un homme de trente ans , & les parties de la génération , couvertes de poils très-épais & très-longs , étoient favorisées de certains mouvemens qui ne sont point ordinaires

(a) *Collection Académique* , tom. III. p. 667.

aux enfans. Il mourut âgé de quarante ans. (a)

AU mois de Juillet 1753, il naquit à Cahors un enfant, que l'on put croire en pleine puberté à l'âge de quatre ans. Les parties sexuelles avoient acquis alors le volume & *exactly* toute la forme extérieure qu'elles doivent avoir dans un homme de trente ans, *bien conformé*. Il eut alors un penchant décidé pour le sexe. Il aime, dit le Médecin qui a communiqué cette observation, à se trouver avec les filles, sur-tout quand elles sont nubiles; & quand il est auprès d'elles, il donne tous les signes extérieurs d'une passion très-sérieuse. Sa physionomie enfantine, & sa raison, qui n'est guères plus formée qu'elle ne l'est communément à son âge, font un contraste singulier avec

[a] Voyez le *Journal des Savans*, Février 1674.

son maintien passionné & ses desirs amoureux. Sa voix n'est pas moins merveilleuse que le reste ; c'est une basse-taille , &c. &c. (a)

APRÈS les principes établis sur la nutrition & l'accroissement des corps, ces exemples singuliers ne sont pas faciles à expliquer. . . . Eh ! qui voudroit l'entreprendre ? Ce qui est extraordinaire , est hors des loix de la nature , & par conséquent inexplicable. Le physicien qui étudie la formation , le développement ,

(a) Cette observation communiquée par M. FAGÈS DE CAZELLES , Médecin du Roi à Cahors , est insérée dans le *Journal de Médecine* , du mois de Janvier , année 1759. On peut y voir quelle est l'étendue de la voix de cet enfant extraordinaire , sa force , &c. Détails qui auroient pu paroître étrangers à mon objet. On trouve encore dans le même Journal (Septembre 1757) l'histoire d'un enfant très-précocce , par M. NICOLAS DU SAULSOY , Médecin à Fougères. La forme des parties de la génération de cet enfant , auroit pu , dès l'âge de trois ans , faire honneur à un homme accompli.

l'accroissement des êtres organisés ; dans la nature toujours constante & uniforme , peut quelquefois expliquer ses opérations ; mais s'il la considère dans ses différens écarts , il faut qu'il avoue sa foiblesse. Il en est à-peu-près des facultés corporelles extraordinaires , comme de celles de l'esprit : des enfans ont donné , dans l'âge le plus tendre , des preuves de la sagacité & de l'élévation de leur génie ; on n'a pu donner l'explication de ces prodiges , on s'est contenté d'en faire l'histoire. (a) Nous sommes forcés d'en user de même à l'égard des hommes qu'on diroit que la Nature a voulu *finir* presque en *ébauchant* son ouvrage.

(a) M. BAILLET a donné en 1668 , l'*Histoire des enfans devenus célèbres par leurs études & par leurs écrits*. Cet ouvrage fut fait pour l'éducation du fils de M. DE LAMOIGNON , alors Avocat général , qui étoit confiée aux soins de M. BAILLET. Voyez l'*Histoire des ouvrages des Savans* , Mai 1668.

IL y a encore une ressemblance marquée entre les enfans fameux par leurs qualités spirituelles, & ceux dont il est ici question. La nature qui a tout fait pour eux dès le berceau, semble s'être épuisée, & avoir accéléré le terme de la vieillesse. HERMOGÈNE qui professoit la Rhétorique à quinze ans avec beaucoup de réputation, oublia tout ce qu'il savoit à vingt-quatre; & c'est avec raison qu'on a comparé les enfans dont l'esprit étoit un prodige, à ces insectes éphémères qui naissent le matin, & sont dans une vieillesse décrépite le soir. Je crois qu'il en est de même des hommes que la Nature favorise physiquement dès leur naissance: l'histoire de leur premier âge est l'époque la plus intéressante de leur vie; on n'entend plus parler d'eux ensuite, ou parce qu'ils succombent sous l'explosion, si je peux m'exprimer ainsi, de leur accroissement.

ou parce qu'après avoir fixé quelque temps l'attention des Philosophes, ils rentrent dans l'ordre général, & n'ont rien qui les distingue des autres hommes.

SI j'avois à élever un enfant qui s'annonçât par des facultés physiques aussi prématurées, j'espérerois que la prudence que j'apporterois dans son éducation, sans trop affoiblir les ressorts de l'économie animale, parviendrait à donner à la société un individu, qui la serviroit utilement. Je me garderois bien de contraindre avec trop de force l'impétuosité de son tempérament; ce feroit énerver un corps qui donne les plus belles espérances. Au contraire, dès que la fermentation & le changement qui se fait chez les hommes, à l'âge de puberté, annonneroient que l'enfant ne peut plus retenir davantage les esprits créateurs qui bouillonnent dans ses

veines, je me hâterois de lui donner une compagne, pour partager les transports. Je la choisirois, non pas chez les femmes dont la constitution lubrique annonce la soif du plaisir; l'*enfant homme* livré à ce torrent, verroit s'écouler avec trop de rapidité des momens d'ivresse, auquel un Dieu rajeuni, TITON lui-même n'a pu résister. Modérée, sans avoir d'éloignement pour l'Amour, sachant jouir de la volupté, sans trop l'exciter, capable en un mot, de satisfaire les desirs, sans trop chercher à les faire naître; telle est la femme que je voudrois donner à mon élève. Cette union seroit sans doute heureuse; l'Hymen en voyant étendre les bornes de son empire, rendroit hommage à la Nature, & la Nature, attentive à tout, répandroit sur ce lien ses bienfaits les plus précieux, la fécondité.

IL se trouve des hommes qui, bien

différens des enfans dont on vient de lire l'histoire , n'ont rien qui annonce la puberté strictement dite. Je veux parler des personnes , qui sans être impuissantes , n'éprouvent pas à l'âge où l'Amour parle à nos sens , ces agitations qui annoncent le besoin que l'animal a de travailler à la reproduction. Il est quelques hommes froids , qui à trente ans , n'avoient ressenti aucun des signes certains de leur capacité. On en a même vu , qui pendant le cours d'une longue vie , n'ont eu aucune idée du physique de l'Amour. Quelques-uns , & j'en ai vu des exemples , étoient d'une constitution assez singulière : la retention de l'humeur séminale leur causoit des accidens très-graves , sans que ces hommes eussent la moindre idée de ce qui pouvoit occasionner leurs maladies. Elles étoient d'autant plus redoutables , que ceux qui en étoient attaqués , les

attribuoient à d'autres causes, ou bien, qu'ils étoient d'un état incompatible avec les moyens si simples d'obtenir guérison.

QUELQUEFOIS aussi, à peine la puberté commence-t-elle à se déclarer, dans quelques personnes, que la lubricité s'annonce à un degré étonnant; mais ce fait est beaucoup plus rare parmi les femmes que parmi les mâles, car il est certain que les hommes sont plus portés au physique de l'Amour que les femmes. Il se trouve quelquefois de jeunes filles d'un tempérament si voluptueux, que, dès l'âge le plus tendre, elles donnent les marques d'une passion effrénée que rien ne peut arrêter; mais on retrouve naturellement cette ardeur dans la plus grande partie des garçons, & elle est beaucoup plus rare parmi les filles. Elle est même ordinairement dans ces dernières, une maladie que

l'on nomme *fureur utérine*, *nymphomanie*, &c. » J'ai vu, & je l'ai vu
» comme un phénomène, dit M. DE
» BUFFON, une fille de douze ans,
» très-brune, d'un teint vif & fort
» coloré, d'une petite taille, mais déjà
» formée, avec de la gorge & de
» l'embonpoint, faire les actions les
» plus indécentes au seul aspect d'un
» homme : rien n'étoit capable de
» l'en empêcher, ni la présence de
» sa mère, ni les remontrances, ni
» les châtimens ; elle ne perdoit ce-
» pendant pas la raison ; & son accès,
» qui étoit marqué au point d'en être
» affreux, cessoit dans le moment
» qu'elle demouroit seule avec des
» femmes. » (a)

M. DE BUFFON regarde la *fureur utérine* de cet enfant comme un phé-

[a] *Hist. Nat.* Tom. IV.

nomène, parce qu'en effet cette maladie est rare dans une fille aussi jeune; au lieu que dans les garçons, elle se manifesterait très-souvent, si par des moyens contre nature, ces jeunes gens ne prévenoient le trop long séjour de l'humeur séminale. Le moyen qu'ils emploient a néanmoins une influence très-forte sur leur santé, & tel homme étoit né robuste & devoit fournir une longue carrière, qui, pour avoir appelé le plaisir avant que son corps ait été formé, languit & commence à sentir, à la fleur de son âge, les infirmités ou du moins la foiblesse qui précède la vieillesse.

DANS l'excellent ouvrage de M. TISSOT, que j'ai cité plusieurs fois, ouvrage que les jeunes gens devroient savoir par cœur, dès qu'ils peuvent lire, on ne voit que trop d'exemples terribles de l'espèce de débauche qui

ue la jeunesse, même avant l'âge de puberté. Un enfant de Montpellier, âgé de *six* ou *sept* ans, instruit par une servante, se pollua si souvent, que la fièvre lente qui survint l'emporta bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, dit l'auteur de l'*Onanisme*, qu'on ne pût l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. (a) La santé d'un jeune Prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son Chirurgien la soupçonna, l'épia, & le surprit en flagrant délit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avoit instruit, & qu'il y étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considérations

(a) Voyez l'*Onanisme*, art. 1, sect. II. Ce n'est pas l'épanchement de la liqueur féminale qui fit périr cet enfant, puisqu'il n'en étoit pas capable, mais les mouvemens convulsifs, le spasme qui accompagne souvent les efforts excessifs. A cet âge, il ne pouvoit exciter que l'émission de l'humeur que filtrent les *prostates*, & dont j'ai parlé au chap. IV.

les plus pressantes , présentées avec force , ne purent la déraciner. Le mal alloit en empirant ; ses forces se perdoient journellement , & on ne put le sauver , qu'en le faisant garder à vue jour & nuit pendant plus de huit mois. (a)

C'EST encore à l'âge de puberté que l'on a vu des personnes attaquées de la manie ; (b) maladie funeste qui détruit la liaison qui existe entre les substances spirituelle & matérielle qui

(a) *Idem.* Art. II. Sect. VII.

[b] La manie est un délire perpétuel & furieux sans fièvre , mais qui présente le spectacle le plus horrible. Ceux qui en sont attaqués , se jettent sur tout ce qui se présente , brisent tout , maltraitent ceux qu'ils peuvent attraper ; on est obligé de les enchaîner , & souvent ils ont la force de briser leurs liens. Le sommeil n'est point un calme pour eux ; des visions extraordinaires leur rendent cet état de repos d'une agitation extrême ; ils aiment les femmes avec fureur.

composent l'homme. Les Médecins de tous les siècles ont reconnu, que la cause la plus ordinaire qui dispose & conduit à cet état affreux étoit le besoin des plaisirs de l'Amour. « De toutes les » causes qui disposent au délire le plus » violent, & qui tendent à détruire » la force du corps & de l'esprit, en » affectant le ton des membranes & des » fibres, je n'en connois point, dit M. » JAMÈS, de plus terribles que l'effet » de l'Amour. (a) En conséquence de » la liaison mutuelle de l'ame avec le » corps & du mouvement des parties » solides & fluides, il se fait congestion » & stagnation de suc dans les organes » spermatiques : des idées lascives sont » réveillées dans l'esprit, l'imagination » s'y attache avec force, & cette » occupation jette l'ame & la raison

(a) *Dictionnaire de Médecine, Art. MANIA.*

» dans un délire surprenant.... Le fluide
» séminal , corrompu par son séjour ,
» retourne , par les vaisseaux lymphati-
» ques dans la masse du sang , & com-
» munique , pour ainsi dire , par sym-
» pathie , sa corruption au fluide qui
» est porté dans le cerveau & dans les
» nerfs , & qui servent au mouvement
» & à la sensation. »

HIPPOCRATE a fait voir en peu de mots , comment la rentrée d'un fluide corrompu dans la masse du sang , peut déranger les fonctions de l'esprit & produire par conséquent la manie. Le sang , dit ce grand homme , contribue tellement à la sagesse , que si vous en troublez le mouvement , & lui communiquez quelqu'irrégularité , aussitôt , il y aura altération dans la prudence , dans les notions , & dans les sentimens de l'ame.... Si le sang est en bon état , la prudence aura lieu ; mais

elle disparaîtra si le sang est une fois dépravé. (a)

ARRÊTÉE de Cappadoce , dans l'énumération des symptômes qui accompagnent & caractérisent la manie, n'omet pas la passion des maniaques pour les femmes.... » Ils ont, dit cet » ancien Médecin, un penchant immo- » déré à l'acte vénérien, qu'ils com- » mettent publiquement sans crainte, » ni honte. »

LES maladies de l'esprit qui sur-

(a) *Lib. de Flatibus.* Ce passage & quelques autres sont sans doute ce qui excita au commencement de ce siècle, un Professeur de Halle, (M. GRUNDLING) à publier en Allemand une dissertation qui a pour titre, *Hippocrate athée.* On la trouve dans un recueil intitulé *Loisirs.* Il falloit en effet en avoir beaucoup pour composer un pareil ouvrage. HIPPOCRATE trouva des défenseurs : MM. GÉLIRE, TRILLER, SCHMID, LECLERC, FABRI, ont prouvé la futilité des imputations odieuses contre la Doctrine d'HIPPOCRATE. Voyez, *de la santé des gens de Lettres*, par M. TISSOT.

viennent peu après la puberté, n'ont pas toujours ce degré de violence que nous venons d'observer : elles ne sont souvent qu'une mélancolie, mais qui étant négligée, conduit à des accidens étranges, & enfin au dégoût de la vie. L'Histoire fourmille d'événemens qui prouvent cette vérité, & rien de si commun chez les anciens, qu'un amant desespéré par l'Amour. Une scène affreuse, qui s'est passée récemment, m'ôte la consolation que j'aurois de pouvoir dire que l'Amour perd beaucoup de sa fureur parmi nous..... Puissé aucune autre barbarie, ne jamais rappeler cette scène atroce, & la rage du malheureux Faldoni !

TOUT le monde fait l'histoire d'ANTIOCHUS, fils de SELEUCUS, qui étoit tellement épris des charmes de STRATONICE, sa belle-mère, que l'Amour le réduisit à l'extrémité ; on fait

aussi que le Médecin ERASISTRATE découvrit par le pouls cette passion funeste. GALIEN reconnut également l'Amour extrême de la femme de BOECE, Consul Romain, pour le Gladiateur PYLADES. Un ancien Philosophe étoit parfaitement instruit des maux que peut causer l'ardeur érotique, lorsqu'il répondit à un Roi de Babylone, qui le prioit d'inventer un tourment cruel pour un de ses courtisans amoureux de sa favorite ; *donne-lui la vie, & ses Amours le puniront assez.*

UN jeune homme d'Athènes devint si épris d'une belle statue de marbre, que l'ayant demandée au Sénat à quelque prix que ce fût, & en ayant été refusé, avec défenses expresses d'en approcher, parce que cette étrange manie scandalisoit tout le Peuple, il se tua de désespoir.

GALEAS, Duc de Mantoue, étant

à

à Pavie, & passant à cheval dessus un pont, se précipita avec son cheval, dans le *Tessin*, fleuve profond & rapide, parce qu'une jeune fille qu'il aimoit, le lui avoit commandé en plaisantant.

DULAURENT, dit avoir vu un jeune Gentilhomme, *travaillé* de la mélancolie d'Amour, dont l'imagination étoit tellement dérangée, qu'il croyoit voir continuellement celle qui causoit son mal. Il parloit tout seul à son ombre, dit notre Auteur; il l'appelloit, la caressoit, la *baisottoit*, couroit toujours après, & nous demandoit si nous avions jamais rien vû de si beau. (a) C'est à l'occasion de ce jeune homme que DULAURENT entre dans quelques détails sur la beauté que chaque amant

[a] Les Œuvres de M^e. ANDRÉ DULAURENT, Médecin de HENRY IV. II.^e Partie, Discours sur les maladies mélancoliques.

croit remarquer à sa maîtresse. Je crois faire plaisir à mes lecteurs, d'exposer cette description de la *beauté*; on verra que les Poètes n'ont pas le privilège exclusif des images séduisantes.

» ENCORE que le sujet soit laid,
» l'Amant se le représente comme le
» plus beau du monde. Il lui semble
» voir des cheveux longs & dorés,
» mignonement frisés & entortillés en
» mille crespillons; un front voûté,
» ressemblant au ciel éclairci, blanc &
» poli comme albâtre, deux yeux bien
» clairs, à fleurs de tête & assez fen-
» dus, qui dardent avec une douceur
» voluptueuse mille rayons amoureux,
» qui sont autant de flèches sorties du
» carquois d'Amour. Deux sourcils d'é-
» bène, petits & en forme d'arc; les
» joues blanches & vermeilles comme
» lis pourpré de rose, montrant aux cô-
» tés une double fossette. La bouche

» de corail, dans laquelle se voient
» deux rangées de petites perles orien-
» tales, d'où sort une vapeur plus
» suave que l'ambre & le musc, plus
» *flairante* que toutes les odeurs du
» Liban. Le menton rond & *fossé* ;
» le teint uni, délié & poli comme
» satin blanc ; le col de lait, la gorge
» de neige & le sein parsemé d'œil-
» lets ; deux petites pommes d'albatre,
» rondettes, qui par petites secousses
» d'Amour, se montent & se baissent,
» au milieu desquelles, on voit deux
» boutons *verdelets* & *incarnadins*,
» & entre ce mont jumelet, une large
» vallée. La peau de tout le corps
» comme jaspe & porphyre, à travers
» de laquelle paroissent les petites voi-
» nes. Bref, l'amoureux apperçoit
» dans son amante les *trente-six beau-*
» *tés* requises à la perfection & à la
» grace, qui est pardessus tout. »

UNE suite funeste de la mélancolie qui attaque les hommes, lorsque la raison ne peut dompter le tempérament irrité, est la mutilation des parties rebelles. Quoique ces exemples, heureusement pour l'humanité, ne se rencontrent pas tous les jours, quelques Médecins en ont recueilli assez pour démontrer à quel point l'imagination troublée peut pousser un homme robuste, qui veut sacrifier la Nature à la Religion. (a) Ce précepte de l'Évangile: *Il y en a qui se sont faits Eunuques eux-mêmes pour le Royaume des Cieux*, ayant été mal entendu par ORIGÈNE, qui enseignoit la Grammaire à Alexandrie, il résolut d'exécuter à la lettre la perfection qu'il se persuadoit que JESUS-CHRIST avoit proposée dans ces

[a] Voyez le *Theatrum vitæ humanæ* de ZUINGERUS; le *Traité des Eunuques*; le *Journal de Médecine*, &c. &c.

paroles: il ne reconnut sa turpitude, que lorsque DÉMETRIUS, Évêque d'Alexandrie, l'eût fait déposer, chasser & excommunier dans un Concile. Alors ORIGÈNE eut honte de son état, & condamna lui-même l'action qu'il avoit faite par un zèle mal entendu. (a)

IL y a quelques années qu'un jeune Religieux continuellement tourmenté par les aiguillons de la chair & le feu de la concupiscence, forma aussi le monstrueux projet de détruire en lui le germe qui les faisoit éclore. Il préluda froidement à la destruction de sa virilité, par des expériences qu'il fit sur plusieurs animaux, & lorsqu'il se crut assez savant pour tenter sur lui-même l'opération, il se munit d'un rasoir, &

[a] *Traité des Eunuques*, imprimé en 1707, & attribué à David ANCILLON, savant Ministre Protestant, mort à Berlin en 1692, Chap. VI.

exécuta avec une fermeté & une confiance inébranlables une opération aussi cruelle. Elle ne fut pas plutôt terminée que sentant tout le poids du crime qu'il venoit de commettre, & craignant avec raison pour ses jours, il courut à la cellule de son voisin, implorant son assistance. Ce malheureux guérit par les prompts secours que lui donna un Chirurgien entendu (a).

EN 1750, un jeune homme résidant à Fayance en Provence, se persuada aussi qu'en mutilant les parties qui n'étoient que les ministres d'une imagination voluptueuse, il seroit exempt des idées lascives & importunes qui l'agitoient sans cesse. Il se fit la même opération que le Religieux dont on a

[a] Cette observation envoyée à l'Auteur du *Journal de Médecine*, par M. MAISTRAL, Médecin à Quimper, se trouve dans le Journal pour le mois de Mars, de l'année 1758.

vu l'histoire, mais une hémorragie considérable qui survint, l'eut fait périr au même instant, si un habile Chirurgien ne fût arrivé dans cette circonstance. Après sa guérison, ce jeune homme prit l'habit d'hermite, & se retira dans un hermitage aux environs de Bagnole en Languedoc. Croiroit-on que ce malheureux n'est guère plus tranquille qu'avant sa castration? Et que cette terrible soustraction des parties qui séparent la liqueur féminale du sang, n'ait pas été capable d'amortir le feu de son imagination? Un bourgeois de Fayance ayant demandé à ce nouveau ORIGÈNE, s'il ne sentoit plus, depuis son état d'Eunuque, les aiguillons de la chair? Le bon hermite répondit avec franchise, *la même chose quant aux desirs.* (a)

[a] Voyez le *Journal de Médecine*, Septembre 1758.

IL ne faut pas juger du danger de l'opération qui prive l'homme de la faculté de multiplier son espèce, par les exemples que je viens de donner. La castration, qui réussit dans presque tous les animaux, a des suites presque toujours funestes dans l'homme fait, parce qu'on est obligé d'arrêter par la ligature du *cordon spermatique*, l'hémorragie qui survient dans l'opération : (a) de-là, les convulsions affreuses, l'inflammation, la gangrène, le délire

[a] D'habiles Anatomistes voudroient que l'on ne fit point de ligature au *cordon spermatique* pour arrêter l'hémorragie. M. LOUIS, célèbre Chirurgien & Secrétaire de l'Académie de Chirurgie, s'en est abstenu plusieurs fois sans aucun inconvénient. Un bandage compressif peut suffire pour arrêter le sang, après avoir appliqué sur l'embouchure des vaisseaux les astringens convenables. On trouve dans les *opérations* de M. GARENGEOT, & dans l'*Anatomie* DE PALFIN, donnée par M. PETIT, les moyens de prévenir les accidens qu'occasionent la ligature du cordon des vaisseaux spermatiques.

& enfin la mort. C'est à la bonne constitution du tempérament, & aux secours de l'art, qu'il faut attribuer la guérison des malheureux dont on a vu l'histoire : un grand nombre ont du périr dans le moment même de l'opération (a). L'observation suivante, est un exemple funeste des dangers de l'amputation des parties *viriles* : je la préfère à d'autres, parce qu'au moins elle n'offrira plus le

[a] Le savant Auteur de l'*Histoire Naturelle*, dit [tom. III. pag. 229] que l'amputation des Testicules n'est pas fort dangereuse, & qu'on la peut faire à tout âge : on a vu néanmoins dans la note précédente que d'habiles Chirurgiens ne regardent pas cette opération comme exempte de danger, puisqu'ils recherchent les moyens de s'opposer à des accidens très-graves qui suivent la castration. Elle doit être d'autant plus dangereuse que l'homme avance vers sa perfection physique ; dans l'enfance il n'y a pas une correspondance aussi intime des testicules aux autres parties, les vaisseaux qui préparent la semence n'ayant pas encore d'action ; mais après l'âge de puberté, il est plus difficile d'interrompre tout d'un coup & sans accidens, l'usage des vaisseaux *spermatiques*,

triste spectacle d'un homme, qui armé d'un glaive, porte sur lui des mains sacrilèges & immole sa postérité. Un pauvre mendiant qui rodoit de Ville en Ville, avec un sac assez bien fournit pendu au col, eut le malheur d'attirer les yeux d'un coupeur de bourse, qui ayant remarqué que lorsque ce misérable se baissoit, le sac lui pendoit entre les cuisses, prit si bien son temps, qu'un jour qu'il étoit à ramasser ses provisions devant une boutique, il s'avança par derrière, & lui coupa d'un seul coup le sac & les parties extérieures de la génération. Ce mendiant tomba à la renverse & mourut sur le champ. (a)

DANS ce Chapitre & dans les précédens, on a du voir qu'à l'âge de

[a] Dictionnaire de Médecine, art. AMPUTATIO, tit. Amputation du Pénis.

puberté, l'usage excessif du physique de l'Amour étoit une source de maladie; je viens d'exposer les accidens qui résultent dans plusieurs personnes du besoin d'évacuer la liqueur séminale, lorsqu'elle irrite trop les organes, & surtout lorsqu'elle affecte particulièrement le genre nerveux. C'est à chaque individu en particulier à se prescrire des règles assorties au tempérament, pour éviter deux excès opposés; la dissipation qui épuise, & la continence qui déränge les fonctions de l'ame & du corps. Celui qui n'a que de l'imagination, & à laquelle ne répondent pas les parties qui y ont une relation intime, ne doit pas craindre les accidens que causent quelquefois la retenue de l'humeur séminale: c'est un feu que la Nature n'a pas allumé; il est l'ouvrage des agens que j'ai dit exciter la puberté *sâctice*. Pour remédier à cette ma-

ladié, car je regarde comme tel cet état, il est nécessaire de quitter les compagnies suspectes, de cesser les lectures dangereuses, (on sait bien de quels livres je veux parler,) d'user d'alimens incapables de porter le trouble dans nos esprits, de faire, & ceci est peut-être l'essentiel, usage de ses forces en exerçant son corps peu à peu aux travaux. On peut voir ce que j'ai dit de ces moyens d'atténuer un tempérament *idéal*, si je peux m'exprimer ainsi, aux Chapitres III. & V. de la première Partie de cet ouvrage. Il est absolument nécessaire de détruire cette prétendue puberté, pour que la Nature puisse faire paroître celle qu'elle accorde à tous les individus qui suivent ces loix.

A l'égard des jeunes gens, sur lesquels l'imagination a bien moins d'empire que les organes destinés à l'émon-

voir ; je veux parler de ceux qui ont l'esprit chaste, tandis que la matière est agitée continuellement ; ce que j'ai dit ailleurs fait assez entendre que tous les anti - aphrodisiaques n'anéantiront pas l'impétuosité du fluide qui cherche à s'échapper. Le remède le plus efficace est le mariage. C'est lui qui prévient ou calme ces accidens terribles, ces maladies de l'ame & du corps, d'où on a vu qu'il résultoit des catastrophes étranges qui affligent la Nature outragée.

UN événement que les anciens ont pris pour un prodige, & qui paroît tel à ceux qui n'observent que superficiellement, est la métamorphose, qui s'est quelquefois vue, d'une femme en homme. C'est ici que je dois parler de ces changemens merveilleux, parce qu'ils se sont faits à l'âge de puberté ;

& que d'ailleurs, comme on le verra plus bas, ils ont beaucoup de rapport avec les signes qui accompagnent cet âge.

ON a nommé *Gynandres*, les individus, qui de filles sont devenus hommes parfaits. *PLINE* rapporte plusieurs exemples de cette métamorphose singulière : une fille de *Cursula*, Ville du Duché de *Spoletto*, dit ce Naturaliste, étant encore en puissance de père & mère, devint garçon, & fût confinée dans une Isle déserte, par Arrêt des Aruspices. *Lucinus MULIANUS*, dit avoir vu à Argos un nommé *ARESCON*, qui autrefois avoit été marié pour femme, ayant nom *Arescusa* : mais que par trait de temps la barbe & le membre viril lui vint, & prit depuis femme comme homme naturel. Il dit aussi qu'à Smyrne, il vit une fille changée en garçon. Et moi, ajoute *PLINE*,

j'ai vu en Afrique *Lucius COSITIUS*, Bourgeois de *Tisdrita*, avoir été changé de femelle en mâle, le jour même de ses nœces. (a)

UNE fille pucelle de la Champagne, fut changée en homme; & mené à Rome du temps de Constantin, au rapport de ST. AUGUSTIN. (b) DUVAL, dans son *Traité des Hermaphrodites*, a rassemblé vingt quatre observations, qui concernent ces changement de sexe, & qui sont en partie extraites de différens Auteurs. (c) En

(a) PLINÉ, liv. VII, chap. III. *Antoine DU PINET*, dans les notes qu'il a ajoutées au texte de PLINÉ, cite plusieurs filles qui devinrent hommes; entr'autres deux filles âgées de quinze ans, & une nouvelle mariée, le jour même de ses nœces.

(b) *De Matrimoniis veteris & novæ legis.*

(c) *TRALIAN*, *TITE-LIVE*, *Raphaël DE VOLTERRE*, *PONTANUS*, *FULGOSE*, *Amatus LUSITANUS*, *PHILOSTRATE*, &c. ont fourni les faits cités par *DUVAL*, mais parmi lesquels il s'en trouve plusieurs qui ne méritent aucune confiance.

un enfant de notre temps, dit DUVAL d'après ALBERT, une forme de testicules, se manifestoit en la partie supérieure du *sein de pudicité*: quand on eut coupé une peau, sans la fracture de laquelle cet enfant, que l'on croyoit fille, n'auroit pû être *habile au coït*, les testicules & le membre viril apparurent; ainsi, de fille devint homme & print peu de temps après femme, dont il eut plusieurs enfans. Un Receveur des Tailles pour le Roi à *St. Quentin*, continue DUVAL, m'a affirmé avoir vu un homme à Rhenes, l'an 1560, lequel on avoit estimé fille jusqu'à l'âge de quatorze ans, mais *s'éjouant* & folâtrant, couché qu'il étoit avec une chambrière, ses parties génitales d'hommes se vinrent à développer. Le père & la mère le cognoissant être tel, lui firent, par autorité de l'Eglise, changer le nom de *Jeanne* à

Jean , & lui firent bailler habillement d'homme. (a)

LE célèbre *Ambroise* PARÉ , a vu , étant à Vitri-le-François , la fameuse GERMAIN-MARIE ou GERMAIN GARNIER , qui de fille étoit devenu homme. Ce fut à l'âge de quinze ans , qu'étant obligée de sauter un fossé , elle se trouva dans l'instant pourvue des parties de la génération de l'homme. Le Cardinal de LENONCOURT , après les visites & les informations nécessaires , nomma ce nouvel homme *Germain* , & il lui fut ordonné de quitter l'habit de femme pour porter celui de son nouveau sexe. (b) MONTAGNE , qui a pu voir cet homme , qui étoit fort âgé , lorsqu'il passa à Vitri , dit qu'il y entendit une chanson fort en usage , parmi les filles des environs , par laquelle elles

(a) *Traité des Hermaphrodites*. Chap. LV.

(b) *Les Œuvres d'AMBROISE PARÉ* , pag. 1031.

s'avertissent les unes les autres, de ne point faire de grandes *enjambées*, de peur de devenir garçons comme *Mari-Germain*. (a)

CETTE dernière observation, constatée d'une manière authentique, prouve la force de la Nature pour reprendre ses droits : car il ne faut pas croire que ces individus aient été réellement des filles avant l'âge de puberté. Toutes les parties de l'homme s'y trouvoient dès leur formation, & une sorte de foiblesse dans leur développement avoit jusqu'alors empêché qu'elles ne parussent extérieurement. On voit beaucoup d'enfans qui naissent avec les testicules cachés au-dessus des anneaux du bas-ventre ; ils paroissent ensuite, & dans quelques individus, il faut qu'à l'âge de puberté, qui est le moment

[a] *Essais de MONTAGNE*, Liv. I, Chap. XX,

où toutes les parties tendent vers leur perfection & cherchent leur place, une maladie, un mouvement violent, tel qu'un saut ou une chute, communiquent aux testicules une agitation subite qui les fasse descendre dans le scrotum. Il s'est donc pu trouver des enfans qui, avec les testicules situés comme je viens de dire, avoient encore la verge ou peu apparente, ou même cachée dans les tégumens; cette disposition a du nécessairement former un pli vertical, (3, Pl. XII.) que l'on a pris, faure d'examen, pour les grandes lèvres; & à l'époque de la puberté, où nous avons vu que l'accroissement des parties génitales augmentoit en peu de temps, celles qui étoient propres à l'enfant se sont développées, & ont paru à l'extérieur; dès qu'elles y ont été excitées ou par une irritation voluptueuse, ou par quelque effort.

C'EST à quoi l'on peut réduire tout le merveilleux que les anciens ont débité sur ces prétendues transformations de femme en homme. A l'égard des histoires qu'ils nous ont transmises, & par lesquelles il paroît que des femmes mariées, & dont les époux n'avoient point à se plaindre pour le physique de l'Amour, sont devenues tout-à-coup des hommes capables de génération, il faut les regarder comme des histoires absurdes & qui ne méritent aucune attention. (a) Je dois encore ajouter, que les anciens ont plus d'observations que les modernes sur la métamorphose

[a] On en trouve plusieurs dans le Traité des *Hermaphrodites*. PONTANUS nous parle de la femme d'un pêcheur, laquelle après quatorze ans de mariage, sentit un membre viril, qui lui sortit subitement de l'ovale: il parle encore d'une autre femme qui, après douze ans de jouissance fut dans le même cas. Il faut mettre ces histoires avec celles qui assurent que des hommes sont devenus tout d'un coup femmes, & ont conçu comme telles,

d'une femme en homme, parce que plusieurs ont regardé comme pourvues des parties mâles de la génération, des femmes dont le *clitoris* avoit acquis une grosseur excessive. On a vu, lorsque j'ai parlé de cette partie, jusqu'à quel degré elle pouvoit s'étendre dans plusieurs femmes. Il n'en a pas fallu davantage que le volume extraordinaire du clitoris, pour en imposer à des hommes peu instruits, & leur faire regarder comme mâles, ou du moins comme ayant les attributs des deux sexes, des femmes qui ne l'étoient que trop décidément. (Voyez les fig. 4 & , de la Pl. XII.)

CHEZ la plupart des Nations Européennes, on laisse agir la Nature, lorsqu'elle travaille à conduire l'homme à la puberté, des cérémonies superstitieuses & absurdes, ne con-

rent point à déformer l'homme, à mutiler les parties qu'il a reçues de l'Auteur de toutes choses. Si un usage barbare sacrifie encore dans quelques individus les germes d'une postérité, dont la Nature doit pleurer l'avortement, on a lieu d'espérer que dans ce siècle philosophique, on connoîtra enfin qu'il est injuste, qu'il est cruel de sacrifier l'homme au talent, & que l'exécution d'une ariette, ne vaut pas l'existence entière d'un homme. Cette opération funeste sera plus facile à éteindre parmi les Nations civilisées, que parmi celles qui en font un acte de religion comme les Hottentots; ou qui fondent, comme les Turcs & les Persans, la possession exclusive de leurs femmes sur des Eunuques. L'opération barbare qui prive l'homme d'une partie de son existence, est une loi chez les Hottentots, à qui l'on ôte un testicule à

l'âge de puberté; on croit, parmi ce Peuple sauvage, que le retranchement de cette partie rend l'homme plus léger à la course, & les circonstances de cette castration sont si singulières, que je ne puis m'empêcher de les rapporter ici.

APRÈS avoir bien frotté le jeune homme de la graisse des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer exprès, on le couche à terre sur le dos, on lui lie les mains & les pieds, & trois ou quatre de ses amis le tiennent; alors le Prêtre, (car c'est une cérémonie religieuse,) armé d'un couteau bien tranchant, fait une incision, enlève le testicule gauche, & remet à la place une boule de graisse de la même grosseur, qui a été préparée avec quelques herbes médicinales; il coud ensuite la plaie avec l'os d'un petit oiseau qui lui sert d'aiguille, & un fillet de nerf de mouton. Cette

opération étant finie, on délie le patient ; mais le Prêtre, avant de le quitter, le frotte avec de la graisse toute chaude de la brebis tuée, ou plutôt il lui en arrose tout le corps avec tant d'abondance que, lorsqu'elle est refroidie, elle forme une espèce de croûte ; il le frotte en même temps si rudement, que le jeune homme, qui ne souffre déjà que trop, sue à grosses gouttes, & fume comme un chapon qu'on rôtit ; ensuite l'opérateur fait, avec ses ongles, dans cette croûte de suif, des sillons d'une extrémité du corps à l'autre, & pisse dessus aussi copieusement qu'il le peut ; après quoi il recommence à le frotter encore, & il recouvre avec la graisse, les sillons remplis d'urine. Aussi-tôt chacun abandonne le patient ; on le laisse seul plus mort que vif, il est obligé de se traîner comme il peut, dans une petite hutte qu'on

qu'on lui a bâtie exprès; il y périt, où il y recouvre la santé, sans qu'on lui donne aucun secours, & sans aucun autre rafraîchissement ou nourriture, que la graisse qui lui couvre tout le corps, & qu'il peut lèche s'il le veut: au bout de deux jours, il est ordinairement rétabli; alors il peut sortir & se montrer; & pour prouver qu'il est en effet parfaitement guéri, il se met à courir avec autant de légèreté qu'un Cerf. (a)

ON ne croira pas aisément que ce soit la privation d'un testicule qui rend les Hottentots si habiles à la course: ils ont cela de commun avec toutes les Nations sauvages. La petite pelote avec laquelle on remplace la partie soustraite, & qui est composée d'her-

[a] Voyez la *Description du Cap*, par M. KOLBE, & l'*Histoire Naturelle* de M. DE BUFFON, tome VI.

bes médicinales en contient certainement quelques-unes d'astringentes, capables de s'opposer à l'hémorragie qui doit survenir pendant l'opération, sans quoi la plus grande partie des Hottentots périroit.

JE n'exposerai pas à mes Lecteurs le détail de tout ce qui se fait dans divers pays pour ôter aux hommes leur virilité, & les rendre propres à répondre de la fidélité des femmes qui leur son confiées. Quel spectacle d'horreur que tant d'hommes mutilés en Turquie, en Perse, dans les Royaumes d'Aïlan, de Pégu, de Malabar, & de tant d'autres, où l'on fait gémir la Nature sous le glaive de la férocité! Les hommes ainsi flétris méritent la confiance plus ou moins grande de leurs maîtres, à proportion qu'ils ont été éloignés de leur état naturel. Ceux de ces malheureux auxquels on a laissé l'organe qui

annonce essentiellement le sexe masculin, ne peuvent tranquilliser leurs tyrans jaloux; on les croit encore capables de saisir les ombres du plaisir, ou de communiquer une volupté imparfaite, aux tristes victimes dont ils sont les gardiens. Il faut que tout ce qui a l'apparence de la virilité soit anéanti, que la Nature ne puisse reconnoître son ouvrage, pour qu'un Eunuque mérite la confiance de son maître! Encore ne l'obtient-il pas entièrement, si à la privation des parties sexuelles, il ne joint une laideur, une difformité affreuses. C'est dans l'Afrique que l'on va chercher les gardiens de la beauté! Un Ethio-pien farouche est hors de prix s'il est horriblement noir, s'il a les dents écartées, le nez fort applati, les lèvres grandes & grosses, le regard affreux.... Un seul regard de ces monstres, doit flétrir la beauté!

LA circoncision est bien différente de l'opération destructive dont on vient de parler: celle-ci est une loi de climat fondée sur la nécessité, & cet usage de circoncire les enfans, a du moins pour objet la propreté. C'est à l'âge de Puberté que les Orientaux circoncisent leurs enfans; & s'il faut en donner une raison physique, on peut dire que dans les pays chauds où le prépuce est fort allongé & la transpiration abondante, il y auroit à craindre que l'humeur qui se trouve entre le prépuce & le gland s'arrêtât & causât des ulcères, si on ne prévenoit ces accidens par le retranchement d'une partie du prépuce. L'amputation des nymphes aux filles est encore une circoncision pratiquée, ainsi que je l'ai dit ailleurs, pour parer des inconveniens qui s'opposeroient à la génération.

L'USAGE de circoncire les enfans

est extrêmement ancien & subsiste encore dans la plus grande partie de l'Asie. Chez les Hébreux, cette opération se devoit faire huit jours après la naissance de l'enfant; en Turquie on ne la fait pas avant l'âge de sept ou huit ans, & même on attend souvent jusqu'à onze ou douze; en Perse c'est à l'âge de cinq ou six ans; aux Isles Maldives on attend que l'enfant en ait sept. (a) Les femmes du peuple ont en Perse une singulière superstition; celles qui sont stériles s'imaginent que pour devenir fécondes, elles n'ont qu'à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circoncision; c'est le souverain remède contre la stérilité (b).

[a] *Hist. Nat.* Tom. IV.

(b) Ces femmes n'ont recours à ce moyen ridicule, qu'après en avoir essayé d'autres, qui ne le sont pas moins; ils consistent à passer sous les corps morts des criminels qui sont suspendus aux fourches

ON n'auroit rien à dire, contre plusieurs Nations, si la circoncision étoit la seule chose qui fût pratiquée parmi elles à l'âge de puberté; mais outre la mutilation des parties de la génération, il est encore en usage chez quelques peuples une opération, qui sans éteindre le germe de la volupté, a pour but d'empêcher que l'on sacrifie à l'Amour; je veux parler de l'*infibulation*, qui est entièrement opposée à la circoncision. CELSE nous a conservé la méthode que l'on suivoit chez les Anciens pour procéder au *boucllement* des enfans mâles. On tire, dit-il, le prépuce en dehors, & l'on marque des deux côtés avec de l'encre, les endroits où l'on veut le percer: on traverse ensuite la peau d'une aiguille enfilée, & attachant ensuite les deux bouts du fil

paribulaires; à se plonger dans l'eau qui a servi aux bains des hommes, &c. Voyez l'*Hist. Nat.* tom. VI.

ensemble, on a soin de le remuer de temps en temps, jusqu'à ce que les cicatrices des trous soient affermies. On retire le fil, & on le remplace par une boucle ou un anneau, qui est d'autant meilleur qu'il est plus léger. (a)

CEUX qui parmi les Moines orientaux font vœu de chasteté, portent un très-gros anneau pour se mettre dans l'impossibilité d'y manquer; & ils font d'autant plus en vénération, que le poids de l'anneau est plus considérable. Quelques-uns peuvent s'ouvrir avec une clef, mais les Moines la déposent chez le Juge du lieu. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas moins regarder l'infibulation comme une pratique superstitieuse chez les Orientaux: elle ne peut s'opposer au desir, ni au premier signe qui l'annonce; elle ne peut même s'opposer :

(a) *Dictionnaire de Médecine*, ART. INFIBULATION.

puisqu'il faut le dire, à ce que les hommes *bouclés* ne satisfassent leur chair, puisque l'anneau qui n'embrasse que l'extrémité du prépuce, ne peut empêcher une sorte d'érection, & même l'effusion de la liqueur prolifique; il ne peut s'opposer qu'à l'intromission de la verge dans le conduit de la femme; enfin, il rend les hommes chastes, si cette vertu ne consiste que dans la privation de l'acte pour lequel les sexes s'unissent. (a)

(a) Quelques personnes croient que l'insibulation empêche l'érection, mais cela n'est pas plausible: il résulteroit des accidens dans les parties de la génération, si on vouloit que le sang & les esprits soient contenus par un anneau contre lequel il se feroit des efforts plus ou moins grands selon le tempérament du sujet qui le porte. En supposant l'anneau d'un poids assez considérable pour s'opposer aux fluides qui érigent la verge, il arrivera dans un jeune homme ardent ce qu'on observe dans les vieillards & les hommes affoiblis, qui ont une imagination lascive; un commencement d'érection suffit pour provoquer l'émission de la liqueur séminale. Au reste on ne regardera pas cette circonstance comme un

LES Romains avoient coutume de faire l'infibulation aux enfans qu'ils destinoient à être chantres, à dessein de leur conserver la voix. Il paroît par quelques passages de MARTIAL, que ce peuple faisoit un usage bien moins décent de l'opération dont nous parlons, & que quelques Dames, s'assuroient par un anneau dont elles avoient la clef, de la fidélité de leurs amans; JUVENAL fait mention de cette coutume dans quelque endroit de ses satyres.

De la Virginité.

S'IL est impossible de connoître dans la mer le chemin d'un vaisseau; dans l'air celui d'un aigle; sur un rocher celui d'un serpent; il sera aussi impos-

acte de vigueur, puisqu'elle se rencontre dans les hommes foibles ou par l'âge ou par les épuisemens; c'est même une maladie qui peut rendre l'homme stérile.

sible de découvrir le chemin que fait un homme quand il presse amoureuxment une fille. (a)

LE sage qui a prononcé cet oracle, & auquel on pouvoit s'en rapporter, SALOMON, connoissoit la difficulté, l'impossibilité même qu'il y avoit d'être certain de l'intégrité d'une femme; & c'est néanmoins à cet état que la plupart des hommes s'attachent pour nourrir leur Amour-propre. Les hommes, dit l'illustre auteur de l'Histoire Naturelle, (b) jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder exclusivement & les premiers; c'est une espèce de folie qui a fait un être réel de la Virginité des filles. La Virginité, qui est un être moral, une vertu qui ne consiste que dans la pureté du

(a) SALOMON.

(b) Tome IV.

cœur, est devenue un objet physique dont tous les hommes se sont occupés ; ils ont établi sur cela des opinions, des usages, des cérémonies, des superstitions, & même des jugemens & des peines ; les abus les plus illicites, les coutumes les plus deshonnêtes ont été autorisés ; on a soumis à l'examen des matrones ignorantes, & exposé aux yeux des Médecins prévenus, les parties les plus secrètes de la Nature, sans songer qu'une pareille indécence est un attentat contre la Virginité, & que c'est la violer, que de chercher à la connoître ; que toute situation honteuse, tout état indécent dont une fille est obligée de rougir intérieurement, est une vraie défloration.

J'AI fait voir dans le Chapitre II. de ce volume, combien quelques Nations attachèrent d'importance à la Virginité, tandis que d'autres ne paroissent en

faire aucun cas. Les premiers prennent des précautions extraordinaires, & emploient des moyens honteux pour s'en assurer : on fait que les Ethiopiens, & plusieurs autres peuples de l'Afrique, les habitans du Pégu & de l'Arabie pétrée, ont la barbarie, dès que leurs filles sont nées, de rapprocher par une sorte de couture, les parties que la Nature a séparées, en ne laissant libre que l'espace qui est nécessaire pour les écoulemens naturels : ces chairs adhèrent peu à peu à mesure que l'enfant prend son accroissement, de sorte que l'on est obligé de les séparer par une incision, lorsque le temps du mariage est arrivé. Il y a certains peuples qui passent seulement un anneau ; les femmes sont soumises comme les filles à cet usage outrageant pour la vertu ; la seule différence est que celui des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes

a une espèce de serrure dont le mari seul a la clef.... Mais pourquoi, s'écrie M. DE BUFFON, pourquoi citer des Nations barbares, lorsque nous avons de pareils exemples auprès de nous? Là délicatesse dont quelques-uns de nos voisins se piquent sur la chasteté de leurs femmes, est elle autre chose qu'une jalousie brutale & criminelle?

JE ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs à l'égard des peuples qui méprissent la Virginité, & qui regardent comme un ouvrage servile la peine qu'il faut prendre pour l'ôter. C'est affliger l'Amour que de tracer l'image des superstitions horribles qui portent les habitans de *Goa*, à sacrifier les prémices de leurs vierges à une idole de fer : c'est affliger la décence, que de trop détailler certaines coutumes qui autorisent un étranger, un Prêtre, à ouvrir la carrière des plaisirs à l'époux, qu'une

jeune fille s'est choisi. Tous les peuples qui ont trop exalté la Virginité, ou qui l'ont trop méprisée, ont donné dans des absurdités révoltantes & quelquefois horribles. La fameuse statue, nommée chez les Romains *Bucca veritatis*, décidait de la sagesse ou de l'infamie des filles: elles mettoient le doigt dans la bouche; & si une fille avoit perdu son innocence, on assure qu'elle avoit le doigt emporté par la statue. Les vestales, qui manquoient au vœu de Virginité, étoient enterrées vivantes. Une fille condamnée à mort, chez ces mêmes Romains, étoit déflorée par le bourreau avant que d'être étranglée, pour ne pas faire déshonneur à la Virginité. (a) O barbarie affreuse! Écartons l'idée de ces spectacles inhumains qui révoltent la Nature.

(a) *Tableau de l'Amour conjugal*, prem. part. chap. IV, art. 1.

LA Virginité est considérée différemment par les Théologiens & les Médecins : les premiers disent qu'elle est une vertu de l'ame, qui n'a rien de commun avec le corps, & que dans tel état que se trouve une fille, elle ne perd pas pour cela sa Virginité ; à moins qu'elle ne consente à l'acte qui la lui enlève. Les Médecins la considérant du côté physique, regardent la Virginité comme un être matériel, & pensent qu'elle est un assemblage, un lien des parties naturelles d'une fille qui n'a pas eu l'approche d'un homme. Exposons les signes que l'on croit certains de l'intégrité *matérielle* ; à l'égard de la première, on a vu qu'il n'y avoit aucun signe qui pût annoncer sa présence, puisque les pensées, les regards, les paroles, fussent pour la faire paroître.

PLUSIEURS célèbres Anatomis-

tes (a) prétendent que le signe le plus certain de la Virginité, est la présence de la membrane que l'on a nommée *hymen*, lorsqu'elle paroît fermer le conduit de la pudeur. C'est, dit-on, un cercle, & selon quelques Médecins, un demi-cercle membraneux, qui s'observe dans la partie inférieure de l'orifice du vagin des filles vierges: on dit encore que cette membrane est charnue, qu'elle est fort mince dans les enfans, plus épaisse dans les filles nubiles, & qu'on ne la retrouve plus dans celles qui ont souffert l'approche d'un homme. L'*hymen*, selon M. WINSLOW, est un repli membraneux, plus ou moins circulaire, plus ou moins large, plus ou moins égal, quelquefois fémilunaire, qui laisse une ouverture très petite dans les unes, & plus grande dans les au-

(a) FALLOPE, VESALE, RIOLAN, BARTHOLIN, HEISTER, RUISCH, &c.

tres. (a) M. de SAINT HILAIRE, dans son *Anatomie du corps humain*, en admettant l'existence de cette membrane, dit affirmativement, qu'elle sert de marque & de preuve de la Virginité (b) HEISTER a fait voir dans une démonstration publique l'*hymen* d'une fille de 13 à 14 ans: cette membrane varie, dit cet Anatomiste, j'ai toujours trouvé l'*hymen* dans les enfans; mais à mesure qu'ils grandissent, il se détruit peu à peu. (c)

CE qu'ont avancé ces Anatomistes; paroîtroit démontrer l'existence incontestable de cette membrane, si d'autres Anatomistes n'avoient observé le contraire. AMBROISE PARÉ, DULAURENT, GRAAF, DIONIS, MAURICEAU, &c. soutiennent que la mem-

(a) Voyez l'*Anatomie* de M. WINSLOW.

(b) Liv. III. Chap. XXI. Edit. de 1684.

(c) Voyez l'*Anatomie* d'HEISTER.

brane de l'hymen n'est qu'une chimère, que cette partie n'est point naturelle aux filles. Quelque diligence que j'aie faite pour chercher cette membrane, je ne l'ai point encore vue, quoique j'aie ouvert des filles de tout âge, assure DIONIS : on peut, continue-t-il, avoir trouvé le col de la matrice fermé d'une membrane à quelques-unes, mais ce sont des faits particuliers & extraordinaires, d'où il ne faut pas conclure que cela doive être ainsi à toutes les filles. (a) Pour moi, dit ANDRÉ DULAURENT, j'estime que cette membrane transverse; si elle se trouve, est toujours outre l'institution & dessein de Nature, car j'ai vu plusieurs pucelles & enfans abortifs qui n'avoient point cette membrane. (b).

(a) IVe. Démonstration.

(b) *Les Œuvres de DULAURENT*, Liv. III. Chap. XII.

CETTE contrariété d'opinion sur un fait qui dépend d'une simple inspection, favorise le sentiment de M. DE BUFFON, qui dit que les hommes ont voulu trouver dans la Nature ce qui n'étoit que dans leur imagination. D'ailleurs en admettant le témoignage de ceux qui assurent l'existence de l'hymen, il en résultera que cette membrane, existante ou anéantie, sera même un signe très-équivoque, très-incertain, de virginité ou de défloration M. WINSLOW que j'ai cité plus haut, en disant que l'hymen se trouve *ordinairement* rompu après le mariage consommé, convient aussi que cette membrane peut encore souffrir quelque dérangement par des règles abondantes, par des accidens particuliers, par *imprudence* ou par *légèreté*. Il y a donc des cas, où une fille vierge, dans le sens même que l'entendent les Théologiens, seroit désho-

norée, si l'on cherchoit les preuves de son intégrité dans l'état de la membrane dont il est question. Ce que dit HEISTER, est enore plus concluant, puisqu'il avoue, qu'à mesure que les filles grandissent, l'*hymen* se détruit peu-à-peu. M. JAMÈS remarque aussi, que l'*hymen*, sur lequel les Juifs fondent les preuves de la Virginité, est souvent effacé dans les filles d'un mois, & très-souvent dans celles qui sont d'un âge plus avancé. J'ai cru devoir avertir le lecteur de cette circonstance, dit le Médecin Anglais, parce que j'ai vu plusieurs maris qui ont fait divorce avec leurs femmes, pour n'avoir point trouvé en elles cette foible preuve de leur sagesse, qui peut être à la vérité de quelque poids en Judée & dans les climats chauds; mais qui ne doit point faire naître le moindre soupçon d'incontinence, dans les filles de nos con-

trées. (a) DIONIS, obligé de parler des véritables signes du *Pucelage*, s'exprime ainsi : je ne prétends pas nier qu'il n'y ait quelque marque de la virginité ; que la première copulation ne donne souvent de la peine à l'un & à l'autre sexe ; qu'il ne s'y puisse répandre quelque goutte de sang, & que les filles vierges n'y ressentent un peu de douleur dans la première copulation : mais je ne crois pas que cela arrive comme on le prétend, par la rupture & le déchirement d'une membrane imaginaire, y ayant bien plus lieu de croire que c'est par l'effort que la verge fait pour entrer, en forçant les caroncules mirtiformes, & en rompant & divisant les petites membranes qui les tiennent jointes ensemble ; ce qui rend cette ouverture fort étroite ; voilà en quoi consiste la véritable mar-

[a] *Dictionnaire de Médecine*, Sec. art. HYMEN.

que du pucelage. Il n'arrive pourtant pas toujours, continue notre Anatomiste, que toutes les filles donnent ces foibles témoignages de leur vertu, y en ayant chez qui la Nature a épargné cette petite douleur, en disposant ces caroncules de manière que la verge peut entrer sans faire effort, quoiqu'elles aient toujours été fort sages, & ainsi, on ne doit pas être si prompt à décider sur l'honneur des filles, puisque d'ailleurs, ni l'étreccissement du vagin, ni le linge taché de sang ne sont pas des marques assurées de la défloration. (a)

QUE dira t-on de quelques femmes qui sont devenues grosses, & dans lesquelles néanmoins une membrane bouchoit l'orifice du vagin? J'en ai rapporté des exemples. (b) N'a-t-on

[a] *Anatomie de DIONIS*, IVe. Démonstration.

[b] Voyez le Chap. V.

pas vu une femme qui, après un accouchement laborieux, se trouva inhabile au physique de l'Amour, par le moyen d'une membrane, de l'*hymen* si l'on veut, qui s'opposoit à l'intromission de la partie distinctive de l'homme. N'a-t-on pas vu ensuite cette femme devenir enceinte malgré l'*hymen*, & souffrir une opération douloureuse pour faciliter un passage à l'enfant? (a) Severinus PINÆUS, qui a donné un *Traité des signes de la pudicité*, [de *notis virginitatis*] & qui admet l'existence de l'*hymen*, assure une chose particulière, & qui démontre combien il faut peu compter sur la certitude de ces signes. Cet Auteur dit, que la membrane dont il est question, s'humecte, s'amollit, se dilate & s'élargit

[a] Voyez les *Nouvelles de la République des Lettres*, Novembre 1686. Le *Journal Encyclopédique*, Décembre 1764.

si facilement, lorsqu'une fille est dans le flux périodique, qu'elle peut admettre un homme aussi facilement qu'une femme qui auroit produit enfant sur terre, quoiqu'elle soit pucelle intémérée en sa pudicité. Cet Auteur ajoute, que le flux ayant cessé, la force contractive des parties les remet en tel état, que celui qui aura eu sa compagnie ne pourra récidiver, sans la rupture, l'infraction de l'hymen, sans une effusion de sang, en un mot, sans faire une défloration complète.

PINÆUS rapporte deux observations pour prouver son sentiment, que tout le monde ne sera certainement pas porté à adopter : je ne l'ai exposé que pour faire connoître les contrariétés singulières dans lesquelles tombent ceux qui admettent une membrane imaginaire que l'on a nommée *hymen*, *hyménée*, *ceinture*, *zone*, *cloître de la virginité*

ginité, & dame du milieu. (a)

UN signe que les hommes regardent encore comme le garant de la vertu d'une fille, est le sang répandu dans les premières approches ; ceux qui ont quelques connoissances anatomiques des parties de la génération, savent que rien n'est plus équivoque que ce signe, qui d'ailleurs peut être suppléé par l'artifice d'une femme entendue. Le sang que l'on souhaite si ardemment dans la première jouissance, vient de la rupture

(a) Les deux observations de PINÆUS sont assez plaisantes ; elles concernent deux hommes *judicieux*, qui ayant épousé deux filles *de pudicité notables*, dans la circonstance où l'*hymen* permet à une fille le plaisir sans défloration, furent sur le point de quitter leurs femmes ; mais les choses ayant changé, ils eurent *grand travail* à rentrer dans une carrière où ils avoient trouvé une si grande facilité, & reconnurent l'injustice de leurs soupçons. DUVAL raconte ces *Histoires* dans son *Traité des Hermaphrodites*. Chap. XII. *De l'hymen & autres parties adjacentes*,

II. Partie.

O

de l'*hymen*, ou de l'entrée du vagin trop resserrée & disproportionnée au corps qui s'efforce d'y pénétrer. A l'égard de l'*hymen*, nous n'en parlerons plus ; il faut seulement démontrer qu'une fille peut avoir conservé sa pudeur dans toute la force du terme, & être assez malheureuse, pour n'en pouvoir donner, par l'effusion du sang, les preuves qu'exige un homme conduit par le préjugé ; & qu'au contraire, une fille qui aura eu les caresses d'un homme, peut encore, par certaines circonstances réunies, satisfaire l'amour propre d'un mari sur l'existence de la Virginité.

CETTE matière a été traitée avec toute l'exactitude que l'on connoît à M. DE BUFFON, dans son *Histoire Naturelle*, (a.) & c'est d'après cet illustre Auteur que je donnerai les idées

[a] Tom. IV. *De la Puberté.*

que l'on doit avoir sur cet objet.

IL est évident que l'effusion du sang, que l'on regarde comme une preuve réelle de la virginité, ne se rencontre pas dans toutes les circonstances, ou l'entrée du vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement. Ainsi toutes les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas du sang; d'autres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre; les unes en donnent abondamment & plusieurs fois; d'autres très-peu & une seule fois; d'autres point du tout: cela dépend de l'âge, de la santé, de la conformation & d'un grand nombre d'autres circonstances.

IL arrive dans les parties de l'un & de l'autre sexe, un changement considérable dans le temps de la puberté celles de l'homme prennent un prompt accroissement: celles de la femme croissent aussi dans le même temps;

les nymphes sur-tout , qui étoient auparavant presque insensibles , deviennent plus grosses , plus apparentes ; l'écoulement périodique arrive en même temps ; & toutes ces parties se trouvant dans un état d'accroissement , & gonflées par l'abondance du sang , elles se tuméfient , elles se serrent mutuellement , & elles s'attachent les unes aux autres , & dans tous les points où elles se touchent. L'orifice du vagin se trouve ainsi plus resserré qu'il ne l'étoit , quoique le vagin ait pris aussi de l'accroissement dans le même temps ; la forme de ce rétrécissement doit , comme l'on voit , être fort différente dans les différens sujets , & dans les différens degrés de l'accroissement de ces parties. M. DE BUFFON fait à ce sujet une remarque qui avoit échappé jusqu'à présent aux anatomistes ; c'est que quelque forme que prenne ce rétrécissement , il n'arrive que dans le

temps de la puberté. Les petites filles que j'ai eu occasion de voir disséquer, dit-il, n'avoient rien de semblable; & ayant recueilli les faits sur ce sujet, je puis avancer que quand, avant la puberté, elles ont commercé avec les hommes, il n'y a aucune effusion de sang; pourvu, ajoute cet Auteur, qu'il n'y ait pas une disproportion trop grande, ou des efforts trop brusques.

Au contraire, lorsque les filles sont en pleine puberté, & dans le temps de l'accroissement de ces parties, il y a très-souvent effusion de sang, pour peu qu'on y touche, sur-tout si elles ont de l'embonpoint, & si les règles vont bien; car celles qui sont maigres, ou qui ont des fleurs blanches, n'ont pas cette apparence de virginité; & ce qui prouve évidemment, que ce n'est qu'une apparence trompeuse, c'est qu'elle se répète même plusieurs fois, & après des

intervalles de temps assez considérables ; une interruption de quelque temps fait renaître cette prétendue virginité , & il est certain qu'une jeune personne , qui , dans les premières approches , aura répandu beaucoup de sang , en répandra encore après une absence , quand même le premier commerce auroit duré plusieurs mois , & qu'il auroit été aussi intime & aussi fréquent qu'on le peut supposer.

TANT que le corps prend de l'accroissement , l'effusion de sang peut se répéter , pourvu qu'il y ait une interruption de commerce assez longue , pour donner le temps aux parties de se réunir , & de reprendre leur premier état. Il est arrivé plus d'une fois , ajoute M. DE BUFFON , que les filles qui avoient eu plus d'une foiblesse , n'ont pas laissé de donner ensuite à leur mari , cette preuve de leur virginité , sans autre

artifice que celui d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégitime. Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu sincères sur cet article, il s'en est trouvé plus d'une qui ont avoué les faits que je viens de rapporter; il y en a dont la prétendue virginité s'est renouvelée jusqu'à quatre & même cinq fois, dans l'espace de deux ou trois ans.

Ces filles dont la virginité se renouvelle, ne sont pas en aussi grand nombre que celles à qui la nature a refusé cette espèce de faveur. Pour peu qu'il y ait de dérangement dans la santé, que l'écoulement périodique se montre mal & difficilement, que les parties soient trop humides, il ne se fait aucun rétrécissement, aucun froncement; ces parties prennent de l'accroissement, mais étant continuellement humectées, elles n'acquièrent pas assez de fermeté pour

se réunir , il ne se forme ni caroncules , ni anneau , ni plis ; l'on ne trouve que peu d'obstacles aux premières approches , & elles se font sans aucune effusion de sang. (a)

NE peut-on pas dire aussi que cette preuve infidelle de la virginité dépend très-souvent de la disproportion des organes ? De la manière dont on les emploie ? Un homme a quelquefois tort de soupçonner l'intégrité de la femme qu'il approche pour la première fois ; qu'il se rende justice , peut-être trouvera-t-il en lui la raison de l'absence des signes qu'il exige. On a vu au contraire des hommes qui étoient favorisés au point de trouver la Virginité partout , si l'effusion du sang l'annonçoit toujours. Il y a encore des circonstances qui peuvent en imposer sur l'état d'une

[a] *Histoire Naturelle* , tom. IV.

filles ; quelques incommodités exigent l'introussion d'un *pessaire*, qui quelquefois est de métal, & alors on ne doit trouver aucun signe de virginité, quoique la fille n'ait rien à se reprocher. D'ailleurs, doit-on confondre la défloration, avec des accidens particuliers, fruits d'une imagination enflammée, & d'un tempérament érotique qui égare une jeune fille qui interroge le plaisir ?

RIEN n'est donc plus chimérique, dit, M. DE BUFFON, que les préjugés des hommes à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus signes de virginité du corps. Une jeune personne aura commerce avec un homme avant l'âge de puberté, & pour la première fois, & cependant elle ne donnera aucune marque de cette virginité : ensuite la même personne, après quelque temps d'interruption, lorsqu'elle sera arrivée à la puberté, ne manquera

guères , si elle se porte bien , d'avoir tous ces signes , & de répandre du sang dans de nouvelles approches ; elle ne deviendra pucelle qu'après avoir perdu sa virginité ; elle pourra même le devenir plusieurs fois de suite , & aux mêmes conditions. Une autre , au contraire , qui sera vierge en effet , ne sera pas pucelle , ou du moins n'en aura pas la moindre apparence. Les hommes devroient donc bien , conclut l'illustre Auteur , se tranquilliser sur tout cela , au lieu de se livrer , comme ils le font souvent , à des soupçons injustes ou à de fausses joies , selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré.

IL résulte un inconvénient beaucoup plus grand , de la certitude que l'on croit avoir de la virginité ou de la défloration ; c'est lorsque les Tribunaux exigent la visite d'une fille , & qu'elle est faite ou par des matrones ignorantes.

ou par des chirurgiens aussi peu savans. J'ai vu de ces derniers regarder comme un signe irrécusable de la virginité perdue, la couleur du mamelon; d'autres ont confiance aux infusions de quelques plantes, dont ils font boire abondamment à celles dont ils doivent constater l'état; celui-ci prend la mesure du col; celui-là examine les cartilages du nez; un autre croit découvrir la vérité par le son de la voix, la couleur de la peau, l'état des yeux. Réfléchi-t-on, lorsque l'on porte des jugemens aussi hazardés, qu'il s'agit quelquefois de la vie, ou du moins de l'honneur d'une personne! On trouve dans VENETTE, (a) un rapport de Matrone de l'année 1672, concernant la défloration, & rien ne prouve davantage l'ignorance dans laquelle on laissoit encore les femmes,

[a] Voyez la première Partie, Chap. IV art. III.

dont les bévues doivent être de la dernière importance. J'ai sous les yeux un tableau dans lequel on a décrit les parties qui annoncent la virginité ou la défloration, selon qu'elles se trouvent dans tel ou tel état: on peut voir dans VENETTE le rapport dont j'ai parlé, & qui concerne seulement les parties de la génération; j'exposerai ici les inductions que l'on tiroit autrefois des parties qui n'ont pas une liaison bien sensible avec celles où s'est fait le délit. On verra par cet exposé, combien la saine philosophie a corrigé les abus qu'il y avoit autrefois dans les jugemens contre la virginité. (a)

(a) VENETTE n'a aucune confiance au rapport des trois Matrônes qu'il cite dans son ouvrage, & il a certainement raison. Il seroit facile de détruire les preuves que ces femmes donnent du viol fait à la personne qu'ils avoient visitée. Elles ont trouvé les parties dans un état qui n'est pas ordinaire aux

TABLEAU des signes qui indiquent le pucelage & la défloration.

Indices de puce- Noms des parties Indices de déflo-
lage. d'où sont tirés ration.
les indices.

Beaux & droits..	<i>Les yeux.....</i>	Tristes & baissés.
Beau & blanc...	<i>Le blanc.....</i>	Terni.
Blanc & poli...	<i>Le visage.....</i>	Marqueté.
Charnu.....	<i>Le nez.....</i>	Maigre & atténué.
Claire & plaisante.	<i>La voix.....</i>	Fort âpre.
Bon.....	<i>L'appétit.....</i>	Mauvais.
Grêle & menu...	<i>Le col.....</i>	Plus gros.
Médiocre.....	<i>Le sein.....</i>	Plus gros.
Blanc.....	<i>Le mamelon....</i>	Rouge tanné.
Claire.....	<i>L'urine.....</i>	Trouble.
Etroit.....	<i>Elle coule.....</i>	Large.
Poli.....	<i>Le poil du pénil.</i>	Relevé.

filles vierges; mais cela n'est pas assez pour assurer, après avoir tout *visité au doigt & à l'œil, feuillet par feuillet, qu'elles y ont trouvé trace de...* Dans le tableau des signes dont j'ai parlé, l'Auteur met au rang de ceux qui annoncent la défloration, l'os pubis *entr'ouvert*; toutes les femmes que l'on visiteroit, se trouveroient pucelles, si on exigeoit un écartement des os pubis, pour constater la perte de la virginité: on sait

IL seroit inutile de s'arrêter à prouver l'absurdité qu'il y auroit à donner toute sa confiance à ces signes : ils ne doivent être d'aucun poids , après ce que l'on a vu plus haut sur l'impossibilité physique de reconnoître toujours l'intégrité ou la défloration d'une fille , même par l'inspection des parties de la génération.

ON a néanmoins un préjugé , que quelques hommes instruits ont accrédité , sur la sympathie qui se trouve entre les organes de la génération & ceux de la voix. Je ne nie pas la

que cet écartement est très rare , & qu'on ne peut l'observer que dans quelques accouchemens qui suivent un long & pénible travail. Je ne rapporterai pas les signes de défloration tirés des parties même qui ont souffert , parce qu'on les trouve dans VENETTE & ailleurs , & aussi parce que les dénominations de ces parties sont très-différentes de celles que les Anatomistes leur donnent ; il faudroit , à chaque instant , expliquer ce que les Matrônes entendent par l'*os besteran* , les *landies* , le *lippion* , les *talerons* , &c.

correspondance qui existe entre ces organes; (on en a d'ailleurs des preuves convaincantes,) mais ce que l'on assure touchant la virginité, dont on peut reconnoître l'état par la grosseur du col, me paroît fort hazardé. C'étoit une coutume des Romains, lorsqu'ils marioient une fille, que sa nourrice, ou quelqu'autre femme, vint, en présence de tous les assistans, lui mesurer avec un fil, la grosseur de son col : le lendemain matin, après être entrée, avec un certain nombre de parens, dans la chambre de la mariée, elle examinait si le fil étoit encore la mesure du col; & lorsqu'il se trouvoit trop court, elle s'écrioit transportée de joie : *ma fille est devenue femme. (a) Charles*

[a] C'est de cet usage que parle CATULLE dans ces deux vers :

*Non illam nutritrix, orienti luce revisens,
Hesterno collum poterit circumdare filo.*

MUSITAN, Médecin Italien, assure avoir fait plus de mille fois l'expérience du fil, & qu'elle ne l'a jamais trompé. (a) Je crois que cette épreuve peut quelquefois réussir, lorsque, à l'imitation des Romains, on prend les mesures du col avant le mariage, & après l'acte qui en est la consommation ; mais on se tromperoit souvent, si cette épreuve (telle que la décrit MUSITAN) étoit faite sur toutes les femmes en général qui sont censées vivre dans la privation des plaisirs. Ne voit-on pas des filles auxquelles il survient un gonflement au col quelques jours avant l'écoulement des règles ? Celles qui ont peu de penchant vers l'amour, reçoivent ses caresses avec une tranquillité, une indolence, qui ne peut influer sur les

[a] Voyez les *Anecdotes de Médecine*, 2.^e édit.
Anecd. CLXI,

parties du col ; il est dans ces personnes toujours de la même grosseur , relativement aux autres parties du corps. D'ailleurs , cette augmentation de volume , n'est souvent que momentanée ; elle ne dure que très-peu après l'action ; il y a même beaucoup d'individus des deux sexes , qui , par les transports qui les agitent , éprouvent ce gonflement , chaque fois qu'ils répètent l'acte vénérien : c'est une raison pour le modérer , si l'on ne veut s'exposer aux éblouissemens , aux vertiges , & quelquefois à une attaque d'apoplexie. Il n'y a donc rien d'assuré sur l'état du col , pour tirer des preuves de la virginité absente ou présente.

QUELQUES personnes prétendent avoir acquis , par l'expérience , des lumières assez grandes , pour oser assurer la défloration ou la virginité d'une jeune

filles, en considérant seulement son extérieur. J'avoue que les jugemens que portent si volontiers ces personnes, doivent être très-souvent mal prononcés, puisque, d'après l'inspection même des parties, un Anatomiste auroit quelquefois tort de prononcer. DÉMOCRITE étoit, si l'on en croit l'histoire, un de ces hommes profonds, mais dont la rencontre n'étoit pas gracieuse pour plusieurs femmes: ayant un jour salué une fille, il la salua le jour suivant comme femme, parce qu'il connoissoit à l'air de son visage, qu'elle avoit consenti, depuis qu'il l'avoit vue, à perdre sa virginité.

IL y avoit à Prague un Religieux qui, par l'odorat, connoissoit les personnes, comme on les connoît par la vue, & qui, par ce moyen, distinguoit sans se tromper, une fille & une femme chaste, d'avec celles qui ne l'étoient

pas. (a) Je croirai plutôt à la finesse de l'odorat de ce Religieux , qu'aux autres moyens de découvrir la vérité par des signes presque toujours équivoques : mais la Nature ne donne pas à beaucoup d'individus , excepté parmi les animaux , cette finesse d'odorat , qui fait découvrir , par les émanations continuelles des corps , les changemens , les altérations , les petites révolutions qu'ils subissent. (b) On trouve aussi dans les *Essais sur Paris* , un exemple assez singulier de la finesse de l'odorat d'un

[a] Voyez la *Collection Académique* , &c. tom. IV, pages 330 , 339.

(b) BORRICHIVS a vu chez un grand Seigneur , dix filles qui étoient dans la même maison avec un Singe ; il y en eut une à laquelle cet animal , attiré par je ne sais quelle odeur , dit BORRICHIVS , s'attacha constamment. On rechercha la cause de cette affection , & on reconnut que cette fille étoit celle des dix qui avoit le plus de tempérament. Idem , pag. 330.

aveugle , qui , par ce moyen , s'apperçut qu'une de ses filles , car il en avoit deux , venoit de laisser prendre à son amant les libertés qui ne sont permises qu'entre mari & femme.

JE ne finirai pas ce Chapitre , sans faire observer que les Romains , qui avoient , comme on l'a vu , l'idée la plus haute de la virginité , avoient imaginé plusieurs Divinités qui présidoient à la défloration ; enforte qu'il ne se faisoit pas de mariage où il n'y eût des Dieux & des Déeses , qui avoient chacun leur office particulier *DEA VIRGINENSIS* étoit celle qui commençoit la cérémonie , & dénouoit la ceinture de la nouvelle mariée ; elle étoit suivie d'un Dieu , que l'on invoquoit dans le moment que l'amour marque pour entrer en lice , c'étoit *DEUS SUBIGUS*. Une troisième

Divinité , *DEA PREMA* , prenoit part au bonheur des époux , lorsqu'ils réunissoient leurs efforts pour se le procurer ; la dernière Déesse , qui présidoit à ces mystères , se nommoit *DEA PERTUNDA* ; elle facilitoit aux Amours la carrière de la volupté ; elle y jettoit quelques fleurs dans le moment critique où la douleur interrompt le plaisir.

CHAPITRE VII.

*De la Liqueur Séminal , & du Flux
Périodique.*

PLUSIEURS Philosophes parmi les anciens ont cru , que non-seulement les germes des Animaux étoient contenus dans la semence du mâle , mais encore , que le sang menstruel de la

femme étoit absolument nécessaire pour la fécondité. La semence & la matière des règles étoient donc regardées autrefois comme les sources de la génération, & par conséquent de la multiplication de l'espèce; aussi les anciens Philosophes avoient-ils plus d'avantages que les modernes, pour expliquer la reproduction de l'homme. Il est, disoient-ils, contenu tout entier dans la semence du mâle; la femelle le reçoit dans la matrice, & là, il se développe, au moyen du sang menstruel. Ceux qui parloient ainsi, ne réfléchissoient pas sur la difficulté qu'il y avoit de concilier les mauvaises qualités qu'ils supposoient au sang des règles, avec la fonction qu'ils lui accorderoient de développer & de nourrir le fœtus. Les nouvelles observations ont fait reconnoître le peu de rapport qu'il y a, entre l'enfant dans la matrice & l'écoulement périodique

de la mère, du moins pour la formation du fœtus ; car nous verrons par la suite, combien cet écoulement peut influer accidentellement sur la génération. A l'égard de l'embrion contenu dans la semence, les modernes se sont partagés : les uns prétendent que cette liqueur contient en effet l'homme en abrégé, & dont toutes les parties placées exactement, n'attendent qu'une circonstance favorable pour se développer ; les autres assurent que les parties de l'animal se trouvent dans le fluide séminal, sans adhérence, sans ordre, & qu'elles ne se rassemblent que dans la matrice ; ceux qui suivent le système des œufs, n'accordent au fluide séminal, qu'une faculté pénétrante, active, capable de féconder l'œuf, en donnant la vie à l'embrion qui y est contenu.

Ces différens systèmes, que je n'exposerai pas ici, ne doivent leur origine

qu'à l'obscurité qui règne sur l'essence absolue de la liqueur séminal. Ce fluide contient-il l'homme en entier? N'y remarque-t-on que différentes parties de l'animal? Des millions d'animalcules y vivent-ils avant que la liqueur soit injectée dans la matrice? Ces questions & tant d'autres agitées tous les jours, résolues par les Auteurs de différens systèmes, chacun à leur avantage particulier, jettent de plus en plus des nuages & du doute sur un objet que de grands hommes ont regardé comme impénétrable.

LE père de la Médecine, HIPPOCRATE a considéré la semence comme venant de toutes les parties du corps, mais sur-tout de la tête. La semence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de son corps; elle en

en est la partie la plus importante. Ce qui le prouve, c'est la foiblesse qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont se rendre aux parties génitales; quand celles-ci se trouvent remplies & échauffées, elles éprouvent un prurit, qui se communiquant dans tout le corps, y porte une impression de chaleur & de plaisir; les humeurs entrent dans une espèce de fermentation qui en sépare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balsamique, & cette partie ainsi séparée du reste, est portée par la moëlle de l'épine aux organes généraux. (a) GALIEN adopte le sentiment d'HIPPOCRATE. Cette humeur, dit-il, n'est que la partie la plus subtile de toutes les autres; elle a ses veines &

(a) HIPP. De genitura.

338 *De la Liqueur Séminalé.*

ses nerfs qui la portent de tout le corps aux testicules. (a) ARISTOTE l'appelle l'excrément du dernier aliment, qui a la faculté de produire des corps semblables à celui qui l'a produit. PYTHAGORE, dit que c'est la fleur du sang le plus pur; PLATON, un écoulement, une effusion de la moëlle spinale; EPICURE, une parcelle de l'ame & du corps; ALCMÆON la regardoit comme une portion du cerveau, (b) & un Médecin célèbre de nos jours a adopté ce système, qu'il a amplifié de manière que la semence est selon lui, l'assemblage d'une infinité de petits cerveaux. (c)

IL est aisé de s'appercevoir malgré

(a) L'Onanisme. Art. II. Sect. VI.

(b) Ibidem. voyez aussi DULAURENT, Liv. VIII. Chap. 2.

(c) Mémoires sur divers sujets de Médecine, par M. le CAMUS. On verra au chapitre suivant, le précis du système de cet auteur sur la génération.

De la Liqueur Séminale. 339

quelques différences dans les sentimens que j'ai exposés sur la semence, que ce fluide a toujours été regardé comme très-précieux. On convient aujourd'hui qu'il est séparé du sang, après que ce sang a été préparé dans les vaisseaux très-déliés qui le présentent aux glandes que nous avons vu dans les testicules. (a)

LES Physiciens qui ne considèrent la liqueur prolifique, que par ce qu'elle présente à l'œil sans les secours du microscope, la regardent comme une humeur blanche composée de deux fluides; en sorte qu'ils distinguent la semence en deux parties, l'une prolifique, l'autre non prolifique: la seconde sert de véhicule à la première, elle est filtrée par les prostates, & les glandes de l'urèthre; tandis que la première,

(a) Voyez le chapitre IV.

la seule qui à la rigueur puisse être nommée *semence*, est l'humeur contenue dans les vésicules séminales. Cette dernière, tel système que l'on admette sur la génération, est absolument nécessaire pour la reproduction, & son véhicule ne sert qu'à la rendre plus fluide, à lubrifier le canal de l'urèthre, & à le défendre contre l'acrimonie des sels contenus dans l'urine.

CETTE humeur des prostates, est peut-être la seule liqueur que les femmes répandent dans l'union des sexes, ou lorsqu'elles emploient des moyens illicites pour appaiser un tempérament irrité. Mais dira-t-on, l'épanchement de cette liqueur, peut-il seul faire goûter le plaisir? Eh! qui peut affirmer le contraire! J'ai déjà exposé ce que je pensois sur la cause des sensations voluptueuses dans les femmes; (a) & on

(a) Voyez le chapitre III.

peut y ajouter l'expression, la sortie de l'humeur des prostates dans certains sujets. A quelques gradations de plus, de moins, le plaisir est *un* dans tous les hommes, au lieu que chez les femmes, c'est un *prothée*, qui varie peut-être dans chaque individu. (a) Comment expliquer la cause du plaisir dans celles dont les organes *n'expriment* rien, quoique ces femmes avouent les extases que la volupté leur procure ? Ce n'est dans ce cas qu'une sensation excitée par la titillation du clitoris. Comment expliquer le plaisir de celles qui ne le favourent qu'en distillant à peine. . . . L'humeur des prostates doit être la cause de cette émotion vo-

(a) Je ne parle ici que des femmes qui connoissent le plaisir; on a vu ailleurs, qu'il en étoit un grand nombre dans lequel le tempérament étoit rebelle à l'Amour; & qui avec la meilleure volonté du monde, ne reçoivent aucune sensation, tandis qu'elles en procurent de si voluptueuses !

342 *De la Liqueur Séminal.*

luptueuse; c'est peut-être encore à elle; que les malheureux Eunuques, privés des organes qui préparent la liqueur séminale, doivent cette légère sensation du plaisir qu'ils reçoivent, du moins à ce qu'assurent plusieurs personnes. Enfin, lorsque la débauche prévenant la Nature, les jeunes gens irritent des organes dont les fonctions ne sont point encore établies, ce n'est que l'humeur des prostates qui fournit à la brutalité de leurs passions; & lorsque les hommes fatigués par les jouissances excessives, veulent encore sacrifier à la volupté dans l'âge où le plaisir fuit, s'ils en saisissent encore quelques teintes, ils ne les doivent qu'à cette humeur, en supposant qu'elle puisse agir & redonner le sentiment à des fibres souvent trop affoiblies pour ressentir la plus légère impression. (a)

(a) Les hommes aiguillonnés dans le plaisir par

LA partie de la semence vraiment prolifique, celle qui dans l'union des sexes est exprimée des vésicules féminales, vue au microscope, présente, comme je l'ai dit plus haut, des phénomènes qui varient selon le système du Philosophe qui considère cette liqueur. Nous devons présenter rapidement quelques-uns de ces phénomènes; sur tout ceux accrédités par les noms imposans de ceux qui les ont observés. On verra que chaque découverte a fait bâtir une nouvelle hypothèse, & après en avoir examiné quelques-unes, on sera peut-être forcé de les abandonner;

une vanité mal entendue, devraient savoir qu'il y a des bornes pour le physique de l'Amour, & que lorsque le tempérament se refuse, je ne dis pas aux desirs, mais aux efforts multipliés, ce n'est plus que l'humeur des prostates qui fournit dans la jouissance; & comment ces hommes qui forcent la Nature, ne s'en apperçoivent-ils pas, à la tiédeur, à l'indolence même du plaisir qu'ils poursuivent!

en demandant *qu'est-ce que la semence ?*

HARTSOEKER, s'avisa d'examiner au microscope la liqueur séminale, qui n'est pas d'ordinaire, dit M. de MAUPERTUIS, l'objet des yeux attentifs & tranquilles. (a) Mais quel spectacle merveilleux, lorsqu'il y découvrit des animaux vivans ! Une goutte étoit un Océan où nageoit une multitude innombrable de petits poissons dans mille directions différentes.... On ne put guère s'empêcher de penser que ces animaux découverts dans la liqueur du mâle étoient ceux qui devoient un jour le reproduire ; & la fécondité, en suivant cette découverte, est due toute entière aux hommes. LEUWENOEK, dans ses merveilleuses observations, a trouvé que ces animacules sont si petits & en si grand nombre, que 3000,000,000,

(a) *Vénus physique*, Chap. IV.

n'égalent pas un grain de sable; bien plus ce célèbre Physicien a vu le mâle & la femelle! Ces animaux ont une queue, & sont d'une figure assez semblable à celle de la grenouille, lorsqu'en naissant, elle est encore sous la forme de *têtard*. On les voit d'abord dans un grand mouvement: mais il se rallentit bientôt; & la liqueur dans laquelle ils nagent se refroidissant, ou s'évaporant, ils périssent. Dans ces petits êtres, vus par d'habiles Physiciens dans la liqueur féminale, on a cru voir l'homme sous une enveloppe qui lui donnoit la forme d'un ver: HARTSOEKER a dit, que l'homme couvert d'une voile membraneux, étoit caché dans la tête du ver, & que la queue répondoit au nombril. HOFFMAN a cru pendant quelque temps, que non-seulement la liqueur prolifique du mâle contenoit des animacules sous la figure

de vers, mais encore que cette liqueur contenoit des globules ou des œufs transparens, dont chacun seroit comme l'Auberge de deux vers. (a)

ON voit, qu'en recevant les observations de ces hommes célèbres comme infailibles, le mystère de la génération commence à s'éclaircir, sur-tout pour ceux qui se contentent des hypothèses qui flattent l'imagination, sans trop s'attacher à en découvrir les impossibilités.

ON a vu des animaux vivans dans la liqueur séminal; rien de plus simple que d'imaginer que ce sont en petit, les individus de toutes les espèces. Il falloit à ces animalcules un lieu où ils pussent croître & parvenir à une certaine grandeur; la semence injectée dans la matrice remplit cette condition.

(a) *Dictionnaire d'Anatomie, &c. Art. GÉNÉRATION, L'art de faire des garçons, &c. &c.*

Mais tous les Naturalistes ne s'accordent pas entr'eux, même sur l'existence de ces animacules, de ces vers spermaticques; un observateur assure que les animaux existent réellement dans la semence, qu'on les découvre sans peine avec le microscope; mais c'est, dit-il, lorsque la semence est corrompue; ce qui arrive en très-peu de temps. a) HARTSOEKER mit au microscope la liqueur prolifique d'une multitude d'animaux vivans, & y découvrit toujours les mêmes phénomènes: on chercha, selon l'auteur de la *Vénus physique*, dans le sang & dans toutes les autres liqueurs du corps, quelque choses de semblable; mais on n'y découvrit rien, quelle que fût la force du microscope: toujours des mers désertes, dans lesquelles on n'appercevoit pas le moins

(a) *Dictionnaire de Médecine*, Art. *GENERATIO*
P vj

dre signe de vie. Cependant, VALISNIERI, HEISTER & d'autres observateurs prétendent que l'on trouve des animaux de cette espèce dans presque toutes les liqueurs; le premier en a vu dans le sang de bœuf infecté; HOFFMAN prétend en avoir découvert dans le sang le plus sain; BONO en a trouvé dans la liqueur prostatique des femmes, & il assure qu'il n'a pu en voir dans le coq & autres animaux, où certainement ces animacules doivent être en nombre prodigieux. (a) VERHEYEN a prétendu que ce que l'on regardoit comme des vers spermatiques, n'étoit que des bulles d'air. Plusieurs Physiciens ont observé que ces animalcules ne paroissent pas encore dans les enfans, & que dans les vieillards, ils sont en très-petit nombre & extrêmement lan-

[a] *Dictionnaire d'Anatomie, &c. Art. GÉNÉRATION.*

goureux; qu'on les trouve également foibles & languissans dans l'état de maladie. Comment concilier ces observations avec celles qui semblent démontrer que la corruption est nécessaire pour le développement de ces animalcules? Comment concevoir que ces petits êtres puissent vivre dans le fluide séminal d'un homme attaqué d'un gonorrhée, ainsi que l'a observé LEUWENHOEK?

CET habile Physicien, par le nombre de ses observations, a peut-être jetté plus d'incertitudes sur l'essence du fluide séminal, qu'il y en avoit avant qu'il les eût faites. Les animalcules qu'il a vus, vivent dans la partie du fluide la moins épaisse, du moins ceux qui se trouvent dans celle-ci, lui ont paru dans un état d'immobilité; mais en dédommagement il y a découvert un si grand nombre de vaisseaux différens,

qu'il ne doute pas qu'elle ne contienne tous les nerfs, les artères, & les veines du fœtus. Je suis persuadé, dit ce Naturaliste, dans une lettre au Vicomte BROUCKER, d'en avoir vu plus dans une seule goutte de semence, qu'il ne s'en présente en un jour, à un Anatomiste dans la dissection d'un cadavre, ce qui me fait croire, continue t-il, qu'il n'y a dans le corps d'un homme formé, aucun vaisseau, qui ne se trouve dans la semence bien constituée (a).

J'AI dit plus haut à quel nombre prodigieux, LEUWENHOEK fait monter la somme des animalcules que contient une seule goutte de liqueur séminale; comment l'imagination peut elle se prêter ensuite à cette quantité innombrable de vaisseaux qui nagent dans cette goutte de liqueur, & qui doivent se

[a] *Transactions philosophiques*, année 1678. N^o 242.

placer selon l'ordre de l'économie animale, lorsque le fœtus est dans la matrice! Mais ce qui doit le plus révolter la raison, c'est la disproportion étrange qui se trouve entre le nombre de ces petits êtres contenus dans une goutte du fluide séminal, & celui des individus qui parviennent au jour. Richesse immense! s'écrie M. de MAUPERTUIS, fécondité sans bornes de la Nature, n'êtes vous pas ici une prodigalité? Et ne peut-on pas vous reprocher trop d'appareil & de dépense? De cette multitude prodigieuse de petits animaux qui nagent dans la liqueur séminale, un seul parvient à l'humanité: rarement la femme la plus féconde met deux enfans au jour, presque jamais trois. Et quoique les femelles des autres animaux en portent un plus grand nombre, ce nombre n'est presque rien en comparaison de la multitude des animaux qui nageoient

dans la liqueur que le mâle a répandue.

M. DE MAUPERTUIS, après avoir ainsi apostrophé la Nature, s'efforce de la justifier; mais les raisons qu'il donne de cette prodigalité de la Nature, n'ont pas paru justes à plusieurs Savans; nous en parlerons plus bas.

Ces observations & beaucoup d'autres que j'aurois pu y ajouter, ne sont pas favorables à l'hypothèse des animalcules de la semence, puisqu'il est aisé d'appercevoir le peu d'accord qui régné entre les hommes qui ont embrassé cette hypothèse. Les contradictions jettent l'incertitude sur l'existence de ces animalcules, ainsi que sur leur nature; on en peut juger par la différence des descriptions que les observateurs en donnent, & qui sont consignées dans les actes des plus célèbres Académies de l'Europe.

ON embarrasse beaucoup les partisans des animalcules en leur demandant qu'elle est l'origine de cette multitude infinie d'êtres animés; s'ils se forment dans nous, quel principe primitif désignera-t-on pour cela? Sont-ils existans dans le monde, & entrent-ils avec l'air ou les alimens, dans les parties qui nous composent? Mais pourquoi, dans ce cas, ne vont-ils pas tout de suite se loger dans les œufs de toutes les femmes, & produire un grand nombre de conceptions virginales? D'ailleurs, ont-ils seuls la prérogative de vivre depuis la création du monde? Et si l'on dit qu'ils se reproduisent pour ensuite périr, comment expliquer cette génération entr'eux? Enfin, les suppose-t-on immortels & fixés à un certain nombre? Mais il s'ensuivra alors que les hommes feroient fixés à la consommation du nom-

bre de ces animalcules ; ce qui répugne. D'un autre côté, en supposant avec des Physiciens, que le petit ver qui nâge dans la liqueur séminal, contient une infinité de générations de père en père ; il faut lui accorder, & c'est ce que d'habiles Physiciens ont fait ; il faut lui accorder, dis-je, sa liqueur séminal, dans laquelle nâgent des animaux d'autant plus petits que lui, qu'il est plus petit que le père dont il est sorti : & il en est ainsi de chacun de ceux-là jusqu'à l'infini ; de manière qu'en suivant ce système, ADAM auroit contenu tous les hommes qui ont paru sur la terre, & tous ceux qui doivent encore l'habiter..... Voilà le système qu'a fait naître l'idée de l'*infini*, sans que ses partisans se soient trop embarrassés à examiner, si en matière de physique on peut admettre ce mot dans toute sa force.

LORSQUE les anciens avoient à expliquer un fait dont ils ignoient la cause, ils avoient recours aux *facultés*, & résolvoient par ce moyen les questions les plus délicates. Que l'on demande aux anciens Philosophes comment s'opéroit la génération? Par une *faculté génératrice*, répondroient ils, & chacun étoit satisfait de cette solution, ou du moins on feignoit de l'être. Il en est à peu près de même des réponses que font les partisans du système des animaux spermatiques, aux difficultés qu'on leur propose. Comment un être peut-il produire son semblable? On répond, c'est qu'il étoit tout produit, & que dans le premier homme la reproduction des hommes étoit faite.

LE premier homme, ou si l'on veut la première femme, car on n'est pas d'accord sur ce point essentiel, contenoit donc les germes de tous les hommes à

356 *De la Liqueur Séminale.*

naître; mais ces germes se développent successivement, & en supposant que le monde fût éternel, (supposition que l'on peut faire pour embarrasser les Physiciens,) les partisans de la préexistence des germes répondront en disant, qu'ADAM ou EVE contenoient dans leurs réservoirs séminaux, non-seulement tous les hommes qui ont paru & paroîtront, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourroient paroître; il n'y a pas même un jeune homme, ou une jeune fille, dont on ne puisse dire la même chose. Car je suppose dans l'univers autant de *mondes*, qu'il y a de couples d'individus des deux sexes en état de multiplier l'espèce; si on les place dans chacun de ces *mondes*, il résultera, abstraction faite des accidens fortuits, des générations immenses, qui toutes étoient contenues dans les vésicules séminales du pre;

niér homme, ou dans les ovaires de la première femme, dès-l'instant de leur création. Si je suppose toutes ces générations éternelles, il faut nécessairement que l'on suppose aussi, non pas un *infini créé*, mais une *infinité d'infinis créés, actuellement existans*. Or l'infini créé répugne (a).

(a) On peut voir dans le III.^e volume de l'*Histoire Naturelle*, (chap. II.) les grandes idées de M. DE BUFFON, sur le mot *infini*, relativement à la reproduction. Cet illustre Auteur prouve que l'idée de l'*infini* ne peut venir que de l'idée du *fini*. C'est ici, dit-il un infini de succession, un infini géométrique : chaque individu est une unité, plusieurs individus font un nombre fini, & l'espèce est le nombre infini. Ainsi de la même façon que l'on peut démontrer que l'infini géométrique n'existe point, on s'assurera que le progrès, ou le développement à l'infini n'existe point non plus ; que ce n'est qu'une idée d'abstraction, un retranchement à l'idée du fini, auquel on ôte les limites qui doivent nécessairement terminer toute grandeur ; & que par conséquent on doit rejeter de la philosophie toute opinion qui conduit nécessairement à l'idée de l'existence réelle de l'infini géométrique ou arithmétique.

358 *De la Liqueur Séminale.*

JE fais qu'en suivant l'idée qu'attachent au mot infini, les partisans des germes préexistans, la tête tourneroit au Géomètre qui voudroit énoncer les sommes des êtres dont l'existence future est possible; mais les bornes qui arrêtent les calculs n'arrêtent pas mon imagination; je quitte la plume faute de pouvoir exprimer, & néanmoins je découvre encore une carrière immense à parcourir, qui me laisse toujours l'idée d'un nombre effrayant à la vérité, mais qui n'est pas l'infini.

M. DE BUFFON, par un calcul très-simple, prouve qu'une graine d'orme, qui ne pèse pas la centième partie d'une once, aura produit, au bout de cent ans, un arbre dont le volume sera de dix toises cubes; mais qu'à la dixième année cet arbre aura rapporté un millier de graines, qui étant toutes semées produiront un millier d'arbres,

&c. qu'enfin dans l'espace de cent cinquante ans, le globe terrestre tout entier, pourroit être converti en une matière *organique*, analogue à la graine qui aura été déposée cent cinquante ans avant. Cet habile Naturaliste paroît persuadé aussi, que si pendant trente ans on faisoit éclore tous les germes de toutes les poules, & qu'on eût soigné de faire éclore de même tous ceux qui viendroient, sans détruire aucun de ces animaux, au bout de ce temps il y en auroit assez pour couvrir la surface entière de la terre, en les mettant tous près les uns des autres, (a)

QUOIQUE la reproduction paroisse & doive être la même, je veux dire s'opérer de la même manière dans tous les êtres animés, & que par conséquent, l'exposé des cauls ci-dessus puisse gui-

[a] *Hist. Nat. Tom. III. chap. II.*

der à peu près sur le produit de la multiplication de l'espèce humaine, je n'omettrai pas, afin de ne rien laisser en arrière, ce que M. JOULAIN, Ingénieur, Géographe du Roi, vient de donner au public, dans des vues étrangères à mon objet, mais qui peuvent servir à démontrer combien il faudroit peu réfléchir pour admettre les germes préexistans. M. JOULAIN ayant calculé le nombre d'hommes qui ont paru sur la terre depuis la création, jusqu'en 1749; (& ces calculs ne sont pas poussés jusqu'à l'exagération) démontre clairement que si ces hommes étoient tous ressemblés, il faudroit pour les contenir, un monde qui eut plus de deux mille cent quatre vingt-dix-sept millions de pieds quarrés, chaque homme n'occuperoit-il qu'un pied quarré. (a)

CES

(a) M. JOULAIN démontre qu'il est né pendant

Ces calculs , appliqués à l'hypothèse des animaux spermaticques , ne la présentent pas sous un jour favorable , sur-tout si l'on observe la prodigalité de la Nature pour l'entretien de l'espèce humaine. J'ai dit plus haut combien d'animalcules les Physiciens ont observé dans une goutte de liqueur séminal... Quelle disproportion étonnante , entre

5749 ans , 16 , 650 , 726 , 757 , 180 , 102 , 200 , 524 , 792 hommes. En comparant la solidité de notre globe avec ce nombre d'hommes nés , il faudroit que notre globe fût plus de 336 fois plus gros , pour être égal à la masse des hommes qui ont paru sur sa surface , quand même un homme n'occuperoit en solidité qu'un pied cubique. Au reste , si quelques personnes mal intentionnées , vouloient tirer de ces calculs des conséquences dangereuses , & contraires à ce que nous enseigne l'Ecriture au sujet de la résurrection universelle , elles n'auroient qu'à jeter les yeux sur la lettre de M. JOULAIN ; on y trouve des réflexions capables de tranquilliser les âmes les plus scrupuleuses sur tout ce qui peut attaquer le mystère de la résurrection. Cette lettre est insérée dans le *Journal Encyclopédique* , 1 Septembre 1770.

ces animaux & le nombre des individus qui parviennent à la lumière ! M. DE MAUPERTUIS répond à ceux qui font un crime à la Nature de cette profusion, en disant combien de milliers de glands tombent d'un chêne, se dessèchent ou pourrissent, pour un très-petit nombre qui germes & produira un arbre ! mais ne voit on pas, continue-t-il, par-là même, que ce grand nombre de glands n'étoit pas inutile, puisque si celui qui a germé n'y eût pas été, il n'y auroit eu aucune production nouvelle, aucune génération.

CETTE réponse de M. DE MAUPERTUIS, qui paroît satisfaisante d'abord, ne l'est plus dès que l'on veut appro-

(a) *Vénus physique*, chap. IV. M. LAMETTRIE rétorque ce raisonnement de M. DE MAUPERTUIS, en disant que pour produire un chêne, tous les glands qui ont pourri étoient tout-à-fait inutiles, & qu'il n'y avoit que le seul qui a germé.

fondir la reproduction des êtres en général , & la destination du nombre prodigieux de germes qui paroissent sortir des premiers êtres créés.

Si tous les animaux ne sont pas destinés à se manger les uns les autres , (il y a des espèces qui ne le peuvent faire ,) il falloit donc nécessairement qu'ils trouvaissent sur la terre des alimens qui pussent soutenir leur existence , & il n'y a que les végétaux qui doivent y fournir. Trois mille glands sont tombés d'un chêne , il en auroit même donné davantage , si quantité d'insectes n'en avoient arrêté la maturité , ou pour se nourrir , ou pour y déposer leurs œufs. Des quadrupèdes ont trouvé leur subsistance dans une partie des glands répandus sur la terre ; des insectes en ont attaqué une partie , & ont occasionné la pourriture de quelques uns ; le reste doit germer , mais une partie

sera encore la proie des animaux , non-seulement après la germination , mais encore lorsque de jeunes plantes s'élèveront du sein de la terre... Voilà sans doute beaucoup de germes détruits ; mais qui ne sent pas que cette destruction étoit nécessaire pour la conservation de certains animaux ! Donc , l'abondance des germes dans le règne végétal , entroit nécessairement dans l'ordre que la Nature a donné pour soutenir l'existence des êtres animés.

La multiplication des insectes est prodigieuse par la même raison ; mais rien n'approche de la fécondité des poissons. LEWENHOECK pense que la laite d'une seule morue renferme plus d'animaux spermatisques , qu'il n'y a d'hommes sur la terre en même-temps. (a)

(a) Il résulte des calculs de LEWENHOECK , qu'en supposant qu'il y eut treize milliards , trois cents quatre-vingt millions d'hommes existans sur la

Il est vrai que la plus grande partie des germes des poissons ne devant parvenir à la vie , cette prodigalité de la Nature eût été en pure perte , si ces germes n'eussent été destinés pour la nourriture de beaucoup d'espèces d'animaux qui les recherchent avec tant d'ardeur. Les graines , les fruits , les œufs , qui ne servent pas directement à la reproduction , ont donc un autre usage : ils sont l'aliment des animaux ; au lieu que cette foule immense de vers

surface de la terre , ce qui n'est nullement vraisemblable , il s'est trouvé dans la laite d'une morue , un nombre d'animaux dix fois plus grand que celui des hommes , puisqu'il est de cent cinquante milliards. Voyez les *Transactions philosophiques* , ann. 1679 , n. 1. Ce n'est qu'en admettant les animaux spermatiques que la fécondité des poissons est portée à ce nombre prodigieux ; en suivant le système des *Ovaristes* , cette fécondité est encore étonnante , [puisqu'une morue contient neuf millions trois cens quarante-quatre mille œufs] mais elle n'approche pas à beaucoup près , de cette multiplication observée par LEUWENHOECK.

spermatiques qui périssent à l'exception d'un seul , deviennent d'une inutilité parfaite.

IL falloit ce grand nombre d'animaux spermatiques , répondent les partisans du système , pour être sûr qu'il y en auroit un qui viendrait à bien. Eh quoi ! La Nature sacrifieroit un nombre effrayant d'êtres , des milliards de petits hommes , pour en produire un ! Et cette multitude innombrable , dont chacun des individus peut prétendre à la lumière seroit anéantie parce qu'un seul doit réussir ! Cette proscription générale , ou peu s'en faut , des êtres créés , répand un deuil universel sur l'espèce humaine : le peu d'hommes épars sur la terre , n'est rien à mes yeux , en comparaison de tous ceux qui sont anéantis à chaque instant. Le monde visible n'est qu'un atome , si on le place à côté de celui qui n'est

soumis qu'à l'imagination ; enfin , il faudroit , selon les *Séministes* , chercher les merveilles de la Nature dans un monde inconnu , & qui offriroit à certains égards , plus de sujets d'admiration , que le monde dont nous faisons partie.

LA Nature vouloit assurer la reproduction ! Ne pouvoit-elle le faire qu'en créant cette quantité effrayante de germes devenus inutiles ? Mais il le falloit Qui vous a dit cela ? Eh bien , malgré ces précautions , rien de moins certain que parmi ces milliards de petits hommes il en viendra un à la lumière. Si un homme use intérieurement d'un peu de térébenthine , sa postérité *présente* , (que l'on me permette cette expression) est anéantie ; le spectacle d'une destruction générale s'offre à celui qui , armé du microscope , con-

fidère le fluide séminal. (a) Il y a plus ; une goutte d'eau de pluie jettée sur ce fluide , a produit le même effet. (b) A quoi donc aboutiroient les sages précautions de la Nature pour la conservation des espèces , si leur destruction dépendoit de certaines circonstances qui peuvent se rencontrer à chaque instant. Tous les êtres *organisés* , le sont & pour la santé & pour la maladie. Un arbre sain , contient originairement une multitude de fibres , qui ne sont appelées au développement que dans certaines circonstances purement accidentelles : ces fibres fournissent à la réunion des plaies qui peuvent être faites à l'arbre ; tous les germes d'une plante sont destinés à la reproduction , la preuve en est facile. . . . Croira-t-on

(a) Voyez les *Transactions philosophiques* , ann. 1678 , n°. 142.

(b) *Idem*.

que la Nature ait privilégié les végétaux ? Croira-t-on qu'elle n'a pas donné les mêmes ressources aux individus du règne animal ? Que dans un règne tout doive vivre , tout doive être utile , tandis que dans l'autre ce n'est qu'une destruction générale , à laquelle seulement quelques individus échappent pour conserver l'espèce ? Accorde-t-on aux animaux le même privilège qu'aux végétaux ? Il faut , au même instant abandonner les animaux spermatiques , & reconnoître que la simplicité des moyens qu'emploie la Nature dans ses opérations , ne peut s'accorder avec la plupart de nos hypothèses.

CELLE qui me flatteroit le plus , feroit la *diffémination* ; elle nous présente au moins l'univers , comme un vaste magasin , où l'Auteur de la Nature auroit déposé dès l'instant de la création ,

les germes innombrables de tout ce qui existe & doit exister. Ces germes répandus dans les élémens indissolubles, *immortels*, donnent une plus grande idée de l'univers, que celle que nous offre la destruction innombrable & continue, l'anéantissement *absolu* des êtres organisés.

EN admettant cette hypothèse, & l'appliquant au sujet dont il est ici question, ne peut-on pas dire, que portés dans les vésicules séminales de l'homme, ou si l'on veut dans les ovaires de la femme, les germes, qui contiennent des *touts* organiques y font le principe de la génération du fœtus? La liqueur prolifique, contiendra donc plus ou moins de ces germes; leur nombre ne m'effraie point, parce que ceux qui seront superflus, ne pouvant être anéantis, rentreront dans la masse des germes sans aucune altération. Ce qui peut re-

Buter l'imagination est que le nombre des germes répandus dans la Nature paroît fixé, puisqu'on les suppose tous créés au même instant que l'univers. Ce nombre fera immense, prodigieux, chaque germe, si l'on veut, en contiendra une certaine quantité d'autres, mais en supposant le monde éternel, (supposition contraire à la foi) il faudra nécessairement qu'un jour il ne se trouve plus de nouveaux germes à développer, & cette idée me choque. (a)

LE systême de M. DE BUFFON n'a

(a) Lorsque l'on donnera sur cet objet, un systême contre lequel on ne pourra faire raisonnablement aucune objection, je ne serai pas aussi difficile, & j'admettrai tout ce que l'on voudra, relativement à la destruction totale des êtres matériels. Mais tandis que les Physiciens essaient des hypothèses dans lesquelles les probabilités qui s'y trouvent sont amenées par une suite de conséquences forcées, & d'in-vraisemblances, il est permis, ce me semble, d'exiger d'eux que leur hypothèse puisse répondre à tout.

pas cet inconvénient. (a) Il existe une matière organique, animée, universellement répandue dans toutes les substances animales ou végétales, qui sert également à leur nutrition, à leur développement, & à leur reproduction. J'ai dit en parlant de la puberté, comment les alimens se changeoient en matière nutritive, & que le superflu de l'accroissement parvenu dans les réservoirs séminaux, s'y perfectionnoit & y devenoit le principe de la génération. En suivant M. DE BUFFON, » il n'y a point de » germes préexistans, point de germes » contenus à l'infini les uns dans les » autres; mais il y a une matière organique, toujours active, toujours » prête à se mouler, à s'assimiler & à » produire des êtres semblables à ceux » qui la reçoivent : les espèces d'ani-

(a) Voyez les tom. III & IV de l'*Histoire Naturelle*

» maux ne peuvent jamais s'épuiser
» d'elles mêmes, tant qu'il subsistera des
» individus, l'espèce sera toujours toute
» neuve; elle l'est autant aujourd'hui
» qu'elle l'étoit il y a trois mille ans;
» toutes, subsisteront d'elles-mêmes,
» tant qu'elles ne seront pas anéanties
» par la volonté du Créateur. » (a)

EN adoptant ce système, il faut considérer la semence, comme un composé de molécules qui ne peuvent rien former tant qu'elles sont engagées les unes près des autres; mais qui dans la matrice, où elles sont déposées par l'animal, se dégagent, se placent par une force inconnue, & dont l'arrangement & la réunion combinée, produisent un être organisé.

MAIS il y a des objections à faire contre ce système ingénieux. Je laisse

(a) *Hist. Nat.* Tom. IV. pag. 150.

celles à l'aide desquelles des Physiciens ont attaqué brusquement l'édifice , en niant qu'il pût y avoir dans la Nature une force quelconque capable d'arranger cette immense quantité de globules mouvants , pour en faire un tout aussi parfait que l'est un animal ; en niant la possibilité des *moules intérieurs* , qui doivent *mouler* en petit , des particules *organiques* , supposées *inaltérables* , &c. On a formé des objections plus solides en opposant le système de la génération par les œufs , à celui des molécules organiques ; en essayant de démontrer , ainsi que l'ont fait des savans Naturalistes , que la liqueur prétendue féminale de la femme n'est point prolifique , puisqu'elles peuvent concevoir sans aucune effusion de leur part , de quelque liqueur que ce soit.

ON peut encore dire avec M. DE REAMUR , qui a fait des observations

microscopiques sur les infusions, dans lesquelles on a découvert des globules mouvans, des molécules organiques; que ces globules ne sont point des particules organiques, dont la réunion puisse former un tout; mais bien de véritables animaux, qui sont des ordres de générations semblables qui se succèdent. En effet, les animalcules qui vivent dans des fluides si différens entre eux, ne peuvent-ils pas faire croire qu'il en existe également dans la liqueur prolifique, & que les animalcules, qui multiplient dans cette liqueur comme dans toutes les autres où l'on en découvre, sont absolument étrangers à son essence principale, & à ses fonctions?

QUE conclure de ces différentes idées sur la nature de l'humeur prolifique? Que cet objet est encore couvert de la plus profonde obscurité, Nous avons

vu la semence remplie d'animaux spermaticques ; nous avons vu ceux-ci éclipsés par les molécules organiques ; ces derniers à leur tour ont été regardés comme des animalcules qui n'ont aucun rapport avec la production de l'animal dans lequel ils vivent Mais qui a vu tout cela ? Des hommes qui ont pu se tromper. Nous sommes peut être placés à une trop grande distance de ces petits objets pour pouvoir les découvrir ; & l'homme est peut-être plus capable de décrire les corps immenses qui roulent dans les cieux , que le germe auquel il doit son existence.

» POURVUS d'instrumens aussi imparfaits que le sont encore nos microscopes , comment atteindrions-nous à quelque chose de précis sur ce sujet ? L'erreur peut se glisser ici par bien des endroits : les sentiers de la vérité ne sont pas nombreux. Des

» mouvemens plus ou moins forts , plus
» ou moins variés , ou plus ou moins
» soutenus du fluide , où ces globules ,
» *ces animaux spermatiques* nagent ; une
» évaporation plus ou moins abondante ,
» plus ou moins accélérée de ce fluide ;
» une décomposition plus ou moins
» prompte , plus ou moins graduelle
» des particules ; un air plus ou moins
» pur , plus ou moins actif ; une illu-
» sion d'optique plus ou moins difficile
» à reconnoître ou à prévenir ; que fais-
» je , encore : un fluide très-actif qui pé-
» nétreroit la matière féminale , ou celle
» de l'infusion , & dont les mouvemens
» seroient représentés par ceux des glo-
» bules ; tout cela pourroit nous séduire
» & nous faire prendre l'apparence pour
» la réalité. » (a)

(a) *Considérations sur les corps organisés* , &c. par
M. BONET , tom. premier, chap. VIII.

VOILA jusqu'où vont nos connoissances sur la nature du fluide séminal : nous savons qu'il est absolument nécessaire pour que la génération puisse avoir lieu ; mais nous ignorons absolument , si nous voulons parler de bonne foi , comment il agit dans la matrice pour coopérer à la production , ou au développement de l'*embryon*.

A l'égard de la manière dont il agit lorsqu'il est encore renfermé dans les réservoirs séminaux , presque tous les êtres vivans en ressentent les impressions. C'est dans le châtouillement , dans l'irritation que produit cette liqueur sur les organes qui la renferment , qu'il faut chercher la cause qui rapproche dans certains temps le mâle & la femelle , parmi toutes les espèces. Cette liqueur trop long-temps retenue , produit la fureur chez tous les animaux , & on a vu au Chapitre qui traite de la *Puberté* ,

ce que cette rétention est capable de produire dans certains hommes trop favorisés de la Nature pour leur état.

Il est donc ordinaire à tous les hommes de sentir l'influence de la liqueur séminale , à l'époque de la Puberté ; mais il est très-rare , de voir certains individus ressentir , lorsque le terme où les forces commencent à décliner est arrivé , les impressions vives d'un fluide qui ne trouble guères les hommes , que dans l'âge où la jeunesse & la santé les portent aux plaisirs. J'ai parlé ailleurs d'un vieillard luxurieux , dont les exploits seroient incroyables s'ils n'étoient bien attestés (a). Un homme de robe de distinction , du Puy-en-Vellay , parvenu à sa soixante-quinzième année , se ma-

(a) Chapitre III. *De l'influence du Mariage sur la santé.*

ria par un principe de conscience , ne pouvant plus résister à l'éruption tardive , mais violente d'un tempérament qui l'excitoit à l'Amour. (a) Un Armurier de Montfaucon , âgé de quatre-vingt ans , reprit tout-à coup des forces qu'il croyoit perdues pour toujours , il se remaria , & eut de très-beaux enfans. (b) Parmi les exemples d'hommes favorisés dans leur vieillesse des plaisirs de la jouissance , il n'y en a certainement pas de plus surprenant que l'Histoire du célèbre Anglais , THOMAS PARR. Tout le monde fait que ce Payfan de *Shropshire* mourut à l'âge de 152 ans & 9 mois ; ce que bien des personnes ignorent , c'est qu'à cent vingt ans , ayant épousé une veuve ,

(a) Cette Observation communiquée par M. BECON , Médecin au Puy-en-Vellay , se trouve dans les *Mémoires de Trévoux* , Novembre 1708.

(b) Idem.

les organes spermatiques fournirent encore à cet homme extraordinaire, les moyens de savourer la volupté, & de la faire partager à sa femme: celle-ci affirma après la mort de son mari, qu'il n'y avoit que douze ans que le commerce du mariage étoit interrompu entre eux.... Quel athlète! (a)

DANS tous les temps, il s'est trouvé

(a) Voyez la *Collection Académique*, tome II. Les *Transactions Philosophiques*, année 1668. PARR. étoit un pauvre Paysan, qui ne vécut pendant presque toute sa vie, que de vieux fromage, de lait, de pain, de petite bière, & de petit lait. Cet homme fut capable jusqu'à la cent trentième année de faire tous les ouvrages d'un laboureur, & même de battre le bled. Il mourut à Londres le 16 Décembre 1635, chez le Comte d'ARMIDEL. On attribue sa mort, [car il auroit pu vivre encore plus long-temps, à en juger par l'état dans lequel se trouvèrent tous les viscères à l'ouverture du cadavre,] au changement d'air, au régime peu exact qu'il suivit dans une maison opulente, & à l'abondance des vins de toute espèce qu'on lui laissoit boire, après avoir été accoutumé à une vie sobre & frugale.

quelques hommes en qui la Nature a prolongé l'usage du physique de l'Amour. VALERE MAXIME rapporte que MASSANISSA , Roi de Numidie , engendra METHYNNATE après quatre-vingt-six ans. Un autre Historien beaucoup plus moderne , a écrit que VLADISLAS , Roi de Pologne fit deux garçons à l'âge de quatre-vingt-dix ans ; & FELIX PLATERUS dit que son grand-Père étoit âgé de cent ans , quand il cessa d'être Père. (a) L'histoire de l'Académie des Sciences fait mention d'un homme du Diocèse de Séez , âgé de quatre-vingt-quatorze ans , qui épousa une femme grosse de lui , & qui en avoit quatre-vingt-trois : elle accoucha à terme d'un garçon. (b) Cet exemple est plus

(a) *Anecdotes de Médecine* , tom. 2. *Tableau de l'Amour conjugal* , prem. part. chap. III. art. VI.

(b) Cette observation fut envoyée à l'Académie par M. l'Evêque de Séez. Voyez les *Mémoires* pour l'année 1710.

frappant ; car les femmes pour engendrer , ont un temps plus limité que les hommes. (a)

Du Flux Menstruel.

ON nomme ainsi un écoulement de sang par le conduit de la pudeur , qui vient périodiquement de 20 en 20 , de 25 en 25 , de 30 en 30 jours plus ou moins. On a nommé ce flux , *mois , règles , ordinaires* , à cause de son pé-

(a) J'aurois pu ajouter à ces observations plusieurs autres , si je n'eusse craint de rappeler des fables qui révolvent la raison. On lit dans l'*Hist. des Indes* de MAFFÉE , que quand ACUNA entra dans la Ville de Diou , on lui présenta un vieillard âgé de 335 , avec son fils qui en avoit 90. Il avoit changé trois fois de barbe , & étoit rajeuni autant de fois , enfin il mourut âgé de 400 ans. Le Missionnaire JACINTE , parmi le récit des circonstances singulières de la vie de cet homme , dit qu'il professa trois Religions ; il a été premièrement cent ans Payen , trois cens ans Mahomérain , & des Religieux le baptisèrent sur la fin de ses jours.

riode , *purgation de la femme* , parce que toute l'habitude de son corps est purgée par ce moyen de la superfluité du sang. On nomme aussi cet écoulement *fleurs* , à cause qu'à l'exemple des arbres qui ne portent point de fruits s'ils ne sont précédés de fleurs , la femme pour l'ordinaire , car on verra qu'il se trouve des exceptions , ne conçoit pas avant d'avoir été réglée.

IL faudroit faire un volume , si on vouloit rapporter les sentimens différens des Médecins sur la cause de cet écoulement : ce seroit même le sujet d'une question intéressante : savoir , si ce flux est dans la Nature ou non ? Ceux qui prétendent que l'oisiveté , la bonne chère suffisent pour faire éclore les fleurs , peuvent soutenir qu'elles ne sont pas dans la Nature , tandis que ceux qui les croient essentielles à l'accroissement du fœtus , verroient l'espèce humaine

maine s'anéantir si les femmes cessoient d'être réglées.

EN laissant le sentiment de ceux qui admettent pour cause des menstrues un ferment particulier qui gonfle & déchire les vaisseaux ; en laissant encore celui qui donne à ce sang superflu , une acreté pénétrante & maligne capable de chercher à se faire jour ; en laissant , dis-je , ces sentimens , nous ne serons pas forcés pour en admettre un autre à faire intervenir l'influence de la lune sur les femmes. On convient aujourd'hui assez généralement que le sang qu'elles perdent tous les mois , est un sang surabondant , le même qui circule dans les vaisseaux , & que cette évacuation n'a d'autre cause que la *plethore* générale , & sur-tout particulière, (a)

(a) Ce sentiment qui a été celui de GALIEN , fut développé par M. FREIND , & suivi par les plus

CETTE pléthore générale précède l'écoulement, & elle augmente même pendant ce temps. C'est une plénitude de vaisseaux qui se trouvent dilatés par l'effort que fait le sang contre leurs parois : on s'en apperçoit aisément au gonflement des mamelles, à la rougeur, à l'abbatement des yeux, &c. La plénitude doit être plus considérable dans les vaisseaux de la matrice, parce qu'ils offrent moins de résistance, ce qu'il seroit facile de démontrer (a) : de là

célèbres physiologistes, tels que BOERHAAVE, STHAL, DUVERNEY, SENAC, &c.

(a) Les vaisseaux dont il s'agit, étant fort tendus, fort superficiels, ils doivent aisément se dilater & céder à l'effort du sang ; d'ailleurs cet effort augmente dans la matrice, parce que les vaisseaux qui y vont ont plus de longueur & de diamètre que ceux des autres parties ; parce que les veines qui doivent répandre le sang des artères, faisant des contours prodigieux, le chemin que le sang doit parcourir est très-long, & la résistance est considérable de la part des vaisseaux qui doivent soulager la matrice de la trop grande quantité de sang qu'elle reçoit.

naît donc cette plénitude particulière, augmentée par la lenteur avec laquelle les veines renvoient le sang qu'elles ont reçu des artères.

Le sang des règles est naturel, vermeil, & n'a point cette malignité que lui ont prêté certains naturalistes. C'est à tort que les anciens ont écrit que les femmes dans le temps de cet écoulement font mourir par leur toucher une vigne qui pousse ; qu'elles rendent un arbre stérile, qu'elles font aigrir le vin, & rouiller le fer & l'acier ; qu'elles procurent de fausses couches à une femme grosse, qu'elles en rendent une autre stérile, qu'elles font enrager un chien, rendent un homme fou, &c. (a) ce sang, comme je l'ai dit,

(a) PARACELSE, dont les extravagances déshonorent la science qu'il possédoit, PARACELSE regardoit le sang menstruel comme le plus puissant des poisons ; il assure que le diable en produit les araignées, les puces, les chenilles & tous les autres

388 *Du Flux Menstruel.*

ne diffère en rien du sang veineux, & il n'a aucune mauvaise qualité, si la femme qui le rend est saine; car dans le cas contraire, il doit avoir quelqu'influence sur les objets extérieurs, ainsi que les autres excrétions, lorsqu'elles se font dans un corps infecté de quelque maladie.

ON a été partagé sur les vaisseaux qui fournissent ce sang. Les uns ont dit qu'il venoit des vaisseaux de la matrice; d'autres ont soutenu qu'il venoit du vagin. Il y auroit de l'absurdité à admettre exclusivement l'une ou l'autre de ces deux opinions. Dans l'état naturel, le sang sort des vaisseaux de la

infectés dont l'air & la terre sont peuplés. Cet enthousiaste, dit M. JAMES, qui ne manquoit pas d'imagination, & qui avoit perdu par accident dans sa plus tendre jeunesse, toutes les marques de virilité, n'échappoit aucune occasion de décrier un sexe, qui lui rappelloit continuellement son état, auquel il ne pouvoit procurer de plaisir, & dont il ne pouvoit en recevoir.

matrice, mais quelquefois aussi il vient des vaisseaux du vagin ; & c'est par ce moyen que l'on explique comment une femme enceinte peut être réglée ; car alors le sang reflue de la matrice dans les parties voisines & s'y fait un passage.

IL y a plus : les obstacles qui s'opposent à ce que le sang puisse sortir par les voies ordinaires, l'obligent de refluer vers les parties où il trouve plus de facilité à s'échapper, & ces parties sont quelquefois très-éloignées de celles où doit se faire l'excrétion des règles. Les observations de Médecine présentent plusieurs faits qui constatent cette assertion. Une femme grosse de son troisième enfant, eut un écoulement périodique de sang par le jarret gauche. (a) Une autre étoit réglée par la

(a) *Ephémérides de l'Académie des curieux de la Nature.* Année 1670. Obs. 96.

560 *Du Flux Menstruel.*

bouche (a). Le flux menstruel se fit un passage par les oreilles à une personne dans laquelle il étoit supprimé (b). Dans un autre sujet il prit son cours par les mamelles , & un bouton situé à la joue (c). Enfin , on a vu des femmes qui étoient réglées par le bout des doigts. On conçoit aisément que cette surabondance de fluide ne pouvant se faire un passage par les voies ordinaires , elle se jette ailleurs & y force les vaisseaux.

D'APRÈS ce qui a été dit en parlant des changemens qui s'opèrent à l'âge de puberté , il est facile de rendre raison de l'éruption du flux menstruel à

(a) Voyez *Journal de Médecine*. Novembre 1757.

(b) *Dictionnaire de Médecine*, &c. art. MENSES. FORESTUS , RODERICUS A CASTRO , VANDER WIEL , & beaucoup d'autres Auteurs nous ont laissé des observations semblables.

(c) *Journal de Médecine*. Janvier 1759.

cette époque. Les organes se fortifient , résistent davantage à l'impulsion des suc qui fournissent à l'accroissement , dont une partie est alors surabondante & fournit la matiere des règles. Rien ne prouve plus sensiblement l'effort que fait la Nature dans ces momens critiques , que les difficultés , les mal-aises , les maladies quelquefois si dangereuses qu'éprouvent les jeunes filles , lorsque le terme qui marque cet écoulement approche.

LES alimens, le climat , les passions doivent accélérer le moment de l'éruption des règles. Dans les climats les plus chauds de l'Asie , de l'Afrique & de l'Amérique , la plupart des filles ont à dix & même à neuf ans , l'écoulement périodique ; il est moins abondant que dans les pays froids , parce que dans ces derniers , la transpiration étant moins abondante , la matière en

doit nécessairement refluer sur les autres excrétiens. Mais selon l'auteur de l'*Histoire Naturelle*, il y a sur cela plus de diversité d'individu à individu, que de peuple à peuple ; car dans le même climat & dans la même nation, il y a des femmes qui tous les quinze jours sont sujettes au retour de cette évacuation, & d'autres qui ont jusqu'à cinq & six semaines d'intervalle (a). Les femmes qui mangent plus que les autres & qui ne font point d'exercice, ont des menstrues plus abondantes. Ainsi ; c'est assez mal à propos qu'on a voulu fixer la quantité de sang que doit fournir cette évacuation pour que la femme jouisse d'une bonne santé. Cette quantité varie dans chaque individu. HIPPOCRATE l'avoit estimée à neuf onces ; on l'a réduite à trois onces en

(a) *Histoire Naturelle*, Tom. IV. de la Puberté.

Angleterre ; on croit qu'elle peut aller de quatorze à seize en Espagne , qu'elle est d'environ six en Hollande , & beaucoup moindre en Allemagne , ce qui se contredit beaucoup ; mais il faut avouer que les indices que l'on peut avoir sur ce fait sont fort incertains : ce qu'il y a de sûr , c'est que cette quantité varie beaucoup dans les différens sujets & dans les différentes circonstances ; on pourroit peut être aller depuis une ou deux onces , jusqu'à une livre & plus. Les Groënlandoises ne sont point sujettes à ce flux ; c'est du moins ce qu'assurent les voyageurs : on en dit autant des femmes du Brésil.

LA durée de l'écoulement est de trois , quatre , ou cinq jours dans la plupart des femmes , & de six , sept , & même huit dans quelques-unes , ce qui varie encore beaucoup par l'influence du climat , les alimens & les mœurs.

On a dit que cet écoulement se faisoit pendant trois jours en Angleterre , quatre en Hollande ainsi qu'en France , & beaucoup plus long-temps en Allemagne ; ce qui ne s'accorde pas non plus avec la quantité de sang que l'on a évaluée pour les femmes de chacune de ces Nations.

ON a regardé aussi , comme une preuve du bon état de la santé , l'abondance de la matière qui cause l'écoulement périodique ; & ce n'est pas certainement le sentiment des Médecins instruits. Cette abondance provient quelquefois de l'abus des choses *non-naturelles* , sur-tout de l'oïveté & de la bonne chère : or , je demande si ce sont les personnes gourmandes & oïtives qui se portent le mieux , elles sont cependant réglées plus abondamment que les autres , & les femmes pléthoriques le sont souvent deux fois en trente jours. En Perse , où la luxure

& l'oisiveté règnent parmi les femmes, les fleurs paroissent deux, & même trois fois, durant l'espace de trente jours ; sans aller chercher des exemples éloignés, n'observe-t-on pas que chez nous, les règles sont d'autant plus abondantes, & leur écoulement d'autant plus long, chez quelques personnes, que celles-ci sont moins d'exercice ? Les hommes mêmes, qui mènent une vie trop sédentaire, ne sont-ils pas plus exposés aux hémorrhoides que ceux qui sont beaucoup d'exercice ?

IL y a plus : l'abondance des règles influe peut être davantage qu'on n'imagine, sur la multiplication de l'espèce. Je crois que la régularité de l'écoulement périodique facilite la conception, & qu'il est des femmes qui ne conçoivent pas, à moins qu'elles ne soient approchées immédiatement après la cessation du flux menstruel. Mais com-

bien d'autres ne peuvent parvenir à être mères , parce que la génération est interrompue par la présence d'un sang qui veut forcer les vaisseaux , avant que le fœtus puisse résister à cette impulsion : Il est démontré , que , sur-tout dans les premiers temps de la grossesse les femmes ressentent à l'époque où elles devroient être réglées, certaines sensations , quelques fois douloureuses , qui annoncent les efforts que fait un fluide qui cherche à se dégager de la masse des humeurs. Supposons ce fluide assez abondant pour forcer les vaisseaux qui le contiennent , il en résultera une hémorragie assez considérable , un écoulement capable d'occasionner l'avortement. Quel est le Praticien qui dans le cours de sa vie , n'a pas vu certaines femmes devenir enceintes six , huit fois , & quelquefois davantage , sans que ces femmes aient pu jouir de la satisfaction

de donner un homme à l'Etat. J'ai vu , dit M. TISSOT , une femme qui s'est blessée douze fois à trois mois , sans avoir jamais pu passer ce terme (a).

CES accidens sont plus rares à la campagne que dans les villes , parce qu'en général , les femmes qui habitent les campagnes , faisant beaucoup plus d'exercice que les citadines , elles ont moins d'humeurs superflues ; elles sont réglées moins abondamment ; le sang qui doit fluer n'est pas en assez grande quantité pour occasionner dans les premiers termes de la grossesse , les malheurs dont on ne voit que trop d'exemples à la ville. La trop grande

(a) *Essai sur les maladies des gens du monde.*
Art VII. Une premiere fausse couche en entraîne souvent une seconde , & celle-ci une troisième , car les pertes affoiblissant les femmes , il est assez rare que la fibre puisse reprendre le ton qu'elle avoit auparavant ; & la moindre incommodité , le plus léger accident suffit alors pour causer une fausse couche.

quantité de sang menstruel détruit donc chaque année un nombre considérable de germes tout développés & dont l'anéantissement est en pure perte pour la Nature. Que l'on ajoute encore à cela, les conceptions rendues impossibles par la même raison ; je veux dire, par la difficulté que la liqueur féminale trouve à pénétrer jusqu'au lieu marqué pour la génération, à cause du peu de ressort qu'ont des parties presque toujours abreuvées d'humeurs ; & l'on conviendra que les règles excessives doivent influer avec force sur la population.

IL faut encore ajouter à l'abondance des règles, leur irrégularité, pour concevoir tout le ravage qu'elles peuvent faire. Quelques femmes oisives, sont sujettes à de très fréquens retards sans cause apparente, souvent la suppression est de deux ou trois mois, quelquefois

il y a de la régularité dans le temps des retours , mais une diminution sensible dans la quantité ; & ces différences dans les mêmes individus , conduisent à la langueur , à l'abattement , aux maux de tête & aux obstructions. Combien de femmes chez lesquelles des colliques effrayantes , des convulsions horribles , précèdent chaque mois l'apparition des règles ! Ces colliques , appelées par M. TISSOT , *colliques menstruelles* , sont placées par cet habile Médecin , parmi les maladies des femmes de la Ville , & c'en est assez pour indiquer ce qui les produit , & ce qui peut y remédier.

A la campagne , où la Nature conserve encore des droits , on ne retrouve que rarement les accidens qui précèdent ou accompagnent l'écoulement périodique. Les pâles couleurs est ce qu'on y observe le plus fréquemment

dans de jeunes filles , chez lesquelles cet écoulement a de la peine à s'établir. Des filles de dix-huit & même vingt ans , ne sont pas encore parfaitement réglées , mais lorsqu'une fois elles y sont parvenues , (& l'exercice auquel elles se livrent est si propre à les y amener !) elles se maintiennent dans un état vigoureux , le période se fixe , & rarement il se déränge ; à moins que quelqu'accident imprévu ne cause du désordre dans l'économie animale.

Aussi les habitans de la campagne ; malgré certaines circonstances qui doivent nécessairement influer sur leurs générations , sont ils ceux des hommes qui fournissent le plus de membres à l'Etat , & la régularité du flux menstruel dans les campagnardes y opère beaucoup. Une femme oisive , pléthorique , n'est pas toujours en état

de partager les douceurs de l'Amour, lorsque le desir aiguillonne son mari ; & dans le court intervalle que lui laisse l'écoulement périodique, il peut arriver, que les mêmes dispositions ne reprennent pas à l'homme, ou qu'un nouvel écoulement vienne détruire toutes les espérances qu'il avoit conçues. A l'égard des femmes chez lesquelles le flux se fait irrégulièrement, & qui sont sujettes à des suppressions, que peuvent causer aussi l'indolence & le peu de ressort de vaisseaux, je demande si on peut raisonnablement assurer, même après la conception, qu'elles auront le bonheur d'être mères.... Etre mère ! ce nom est si doux ! Il porte avec lui une sensation si délicieuse, que je ne comprends pas, comment une femme, qui le désire ardemment, ne rassemble pas tout ce qui peut le lui procurer. Il s'en trouve qui ne croiroient trop acheter ce

titre glorieux par le sacrifice de leur fortune ; mais ici s'agit-il de l'opulence ? Tout est égal dans la Nature , les mines du Pérou n'ont aucune influence sur elle ; l'or peut servir l'ambition , mais rend-il heureux ? La Nature a voulu que les germes du bonheur fussent dans nous-mêmes , & c'est-là que l'homme doit les chercher. Elle a fait plus ; malgré les écarts qui nous éloignent d'elle à chaque instant , & qui devroient nous mériter son indifférence , elle a voulu encore que nous puissions retrouver dans son sein des moyens salutaires de nous rapprocher de notre état primitif.... Que la femme , stérile accidentellement , n'offre pas à la Nature des sacrifices nuls à ses yeux ; qu'elle mérite d'être mère en annonçant qu'elle veut l'être ; que l'activité donne du ressort à toutes les parties de son individu ; qu'un régime sain répare les

désordres causés par l'intempérance ; que le flambeau de la Nature les éclaire, & soit substitué à ces lumières qui brillent dans les ténèbres en insultant l'ordre suprême établi par la Nature. Les repas de nos ancêtres étoient simples comme eux ; ils consacroient au repos les heures que le soleil n'éclaireroit pas..... Quels hommes étoit-ce ! Quelles femmes avoient-ils pour compagnes ! Connoissoit-on ces maladies modernes, ces vapeurs, ces suppressions, cette *foiblesse* d'existence..... L'ancien *Chevalier* François, après une campagne fatigante, étoit reçu par sa *Dame*, qui d'une main recevoit ses armes pésantes, & de l'autre le pressoit contre son estomac. Leurs enfans essuyoient la lance redoutable, avec laquelle leur père avoit combattu : ces armes sont aujourd'hui dans de vieux arsenaux, & l'homme vigoureux de

nos jours les regarde avec étonnement.

L'ÉRUPTION des règles est assez généralement regardée comme nécessaire pour annoncer la puberté : j'ai fait voir, au Chapitre qui a cet âge pour objet, que le flux menstruel la prévient quelquefois, puisque des filles auroient annoncé la puberté presqu'en naissant, si ce flux n'en étoit dans certains cas un signe équivoque. Je ne rapporterai pas ici les observations que j'ai indiquées ailleurs (a). Je dois combattre un préjugé dont quelques personnes sont trop prévenues : elles assurent, en comparant les femmes aux végétaux, que les premières sont incapables d'user du mariage si elles ne sont réglées, que du moins la conception n'aura pas lieu dans ces individus ; parce que semblables aux arbres, les femmes ne peu-

(a) Voyez le Chap. VI.

veut porter des fruits qu'après avoir montré des fleurs. Cette prévention peut être d'ésavantageuse à une jeune fille très-propre au mariage , & dont l'aptitude à cet état est quelquefois la cause de ce retard. Elle peut encore être désavantageuse à des époux , qui s'imaginant ne point trouver dans leur femme le signe qui annonce la capacité requise pour la conception , négligeroient de s'en occuper , & se chagrineront sur un mal qui n'en est pas toujours un.

IL arrive quelquefois , dit M. DE BUFFON , que la conception devance les signes de la Puberté ; il y a beaucoup de femmes qui sont devenues mères avant que d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement naturel à leur sexe ; il y en a même quelques-unes qui , sans être jamais sujettes à cet écoulement périodique , ne laissent pas

d'engendrer. Ceci prouve bien clairement que le sang des menstrues n'est qu'une matière accessoire à la génération, qu'elle peut être supplée.

On fait aussi que la cessation des règles, qui arrive ordinairement à quarante ou cinquante ans, ne met pas toutes les femmes hors d'état de concevoir ; il y en a qui ont conçu à soixante ans, à soixante & dix ans, & même dans un âge plus avancé. On regardera si l'on veut, ces exemples, quoiqu'assez fréquens, comme des exceptions à la règle ; mais ces exceptions suffisent pour faire voir que la matière des menstrues n'est pas essentielle à la génération (a).

ON observe tous les jours des filles assez âgées pour devoir être nubiles ; en qui l'éruption du sang menstruel ne s'est pas encore faite ; mais on remarque

(a) *Histoire Naturelle*, tom. IV. de la Puberté.

aussi que le mariage donne à ces individus ce qui leur manque pour être capables de concevoir. Et quand après les approches de l'homme, l'écoulement du sang menstruel ne surviendrait pas, il seroit absurde d'en prendre aucun chagrin, puisque la femme a pu concevoir sans cet écoulement. Fabrice HILDAN parle d'une femme de quarante ans, qui n'avoit jamais été réglée, ni avant, ni après son mariage, & qui avoit cependant eu sept enfans, qui tous ont joui de la meilleure santé (a). La femme d'un meûnier, âgée de vingt-quatre ans, lorsque M. ROESLER donna l'observation dont elle est le sujet après huit années de mariage, n'avoit jamais eu jusqu'alors la maladie de son sexe, que

(a) *Ephémérides d'Allemagne*, ann. 1675 & 1766. RONDELET fait l'histoire d'une femme de Montauban qui accoucha douze fois, & JOUBERT celle d'une autre qui eut dix-huit enfans sans que ces femmes eussent jamais été réglées.

pendant ses grossesses ; de sorte qu'elle étoit assurée d'être enceinte lorsque ses règles paroissoient (a).

DES observations nombreuses , affirment que l'écoulement périodique peut se prolonger jusques dans l'extrême vieillesse , & même reparoître après une interruption de beaucoup d'années.

M. DE LA METTRIE a vu à *Saint-Malo* , une Religieuse âgée de soixante ans , & qui étoit encore réglée. On trouve dans le *Journal de Médecine* (a) l'observation singulière d'une femme qui cessa d'être réglée à quarante-cinq ans , & chez laquelle l'écoulement périodique reparut dans la soixante-douzième année , par une peur qu'eut cette femme. Elle étoit encore très-bien réglée à soixante & quinze ans. Une femme
de

(a) *Ephémérides d'Allemagne* , année , 1672.

(b) Tom. XVI, pag. 353.

de condition dans le Vellay, eut l'écoulement de son sexe dans sa centième année, après cinquante ans de suppression, de même que dans la fleur de sa jeunesse. (a)

ON fait que le dérangement des règles & leur suppression, outre les coups qu'ils portent à la population, occasionnent aux femmes un si grand nombre de maladies, & de caractères si différens, que d'habiles Médecins sont embarrassés sur les moyens de les combattre; ils le sont d'autant plus, que la variété des symptômes qui se présentent ne permettent pas toujours d'en reconnoître la cause véritable. Ces maladies sont aussi d'au-

(a) *Mémoires de Trévoux*, Novembre 1708. Madame la Marquise de S... V.. qui fait le sujet de cette observation, continua encore à être réglée jusques dans sa cent quatrième année. Ce fait contredit ce qu'avance M. DE LA METTRIE, que l'apparition des règles dans un âge aussi avancé, annonce une prompt mort.

tant plus funestes, qu'il faut peu de chose pour diminuer ou supprimer les règles dans une femme délicate & sensible. La crainte, la colère, la frayeur, un air épais & lourd, les alimens qui échauffent ou irritent, l'eau à la glace, l'usage des acides, la vie sédentaire & oisive, sont autant d'agens qui peuvent causer la suppression; & il est facile de décider quelles femmes doivent y être les plus exposées. (a)

[a] Je ne contredis pas ce que j'ai dit plus haut, Les femmes oisives, par la raison qu'elles perdent plus de sang menstruel que les autres, & que les intervalles entre les règles sont moins considérables, deviennent aussi plus exposées aux accidens que causent une suppression subite. Elles sont par leur foiblesse susceptibles des plus légères impressions: j'ai vu une de ces femmes obligée de garder le lit à chaque retour du flux menstruel; s'exposoit-elle aux impressions de l'atmosphère? la suppression de l'écoulement excitoit un gonflement à la poitrine, une oppression qui ne cédoit qu'aux saignées, & aux remèdes employés pour rétablir le cours ordinaire de la Nature,

IL s'offre ici naturellement une question intéressante: savoir, *si, par les loix de la Nature, les hommes sont sujets aux mêmes évacuations périodiques que les femmes?* SANCTORIUS affirme cette évacuation, & d'autres Médecins soutiennent le contraire. Cette question fut proposée à Paris aux Ecoles de Médecine en 1764, par M. DE LA PORTERIE, qui conclut affirmativement. Ce Médecin, après avoir défini les évacuations périodiques, & avoir décrit les principaux symptômes qui annoncent cet événement chez une jeune fille, évacuations qu'il convient être beaucoup plus sensibles chez les femmes que chez les hommes; il prétend que ceux-ci, à cette différence & à la qualité des symptômes près, éprouvent également tous les mois une évacuation critique, dont il cite une infinité d'exemples. Entr'autres il rapporte

ceux d'un Marchand de Leyde, qui ;
 selon FREIND, avoit tous les mois une
 évacuation par les hémorrhoides ; d'un
 Irlandois par le bout du petit doigt ;
 de différens sujets par les pores, ou par
 le vomissement, ou par divers cou-
 loirs. BOERHAAVE a observé que cer-
 tains maux de tête périodiques ne re-
 connoissoient pas d'autres causes.

Si l'on se rappelle que l'écoulement
 périodique a pour cause première la
 plénitude, on conviendra que chez les
 hommes pléthoriques & oisifs, il doit
 se faire une sécrétion plus ou moins
 considérable de l'humeur superflue ; &
 que sa suppression doit causer des ac-
 cidens, qui pour plusieurs raisons, se-
 ront moins graves que chez les fem-
 mes.

ON a vu quelques hommes avoir le
 flux menstruel d'une manière bien mar-
 quée. *Zacutus LUSITANUS* nous en a

laissé une observation très - singulière. C'est celle d'un homme privé de barbe, & qui tous les mois, éprouvoit durant quatre ou cinq jours une hémorragie assez considérable, par une partie point du tout faite pour donner passage au sang; & s'il arrivoit que cet écoulement se fît avec quelque difficulté, des ressentimens de collique, un mal de reins, une pesanteur extraordinaire, l'avertissoient de recourir à une saignée du pied, qui rappelant ce cours étrange, dissipoit tous les accidens. (a) Un Berger étoit positivement dans le même cas, à cela près, qu'il approchoit davantage de la Nature du sexe, par un sein aussi beau, aussi bien formé que celui d'une fille de vingt ans. Il n'étoit pas le seul de sa famille qui offrît un écoulement aussi singulier; son père & quinze

[a] *Anecdotes de Médecine.* tom. II. Anecdote CXXXIII.

414 *Du Flux Menstruel*

frères participoient tous à ce merveilleux phénomène. (a) Il doit être très-rare, parce que chez les hommes le sang circule plus librement que chez les femmes ; ayant le bassin plus étroit , & par conséquent peu de vaisseaux artériels qui s'y distribuent , la plénitude dans cette cavité n'est pas ordinairement considérable. S'il y a néanmoins trop de sang , il gonfle , distend la veine *hémorroïdale* interne & forme cette tumeur , connue sous le nom d'*hémorroïdes* , par laquelle des hommes perdent chaque mois un sang épais & surabondant.

CETTE espèce d'hémorroïdes tient lieu du flux menstruel aux hommes qui ont les vaisseaux mous & foibles , le sang épais , le tempérament lâche , spongieux & gras ; qui font bonne chère , &

(a) *Journal de Médecine*, tom. V. pag. 280.

mènent une vie trop sédentaire. Ils doivent se garder de mettre aucun obstacle à cet écoulement par lequel la Nature se débarrasse d'un sang inutile, qui pourroit causer de grands ravages. Les anciens ont appelé cette évacuation le *flux d'or*, & ce n'est pas sans raison, pour les avantages qu'il procure, lorsqu'il n'est pas la suite de quelqu'obstruction du foie, de la rate, &c.

ON trouve dans les *Transactions Philosophiques*, une observation qui suffira pour démontrer le danger auquel on s'expose en voulant s'opposer à un écoulement quelconque, par lequel la santé est raffermie. Une jeune homme de vingt-quatre ans, avoit depuis son enfance une hemorrhagie au ponce de la main gauche, d'où le sang sortoit régulièrement tous les mois, jusqu'à la quantité de quatre onces. A seize ans

416 *Du Flux Menstruel.*

il en perdoit jusqu'à une demi-livre, & malgré cette perte, il se portoit bien, & ne se sentoît nullement affoibli. Enfin, à l'âge de vingt-quatre ans, il s'avisa d'appliquer un fer chaud sur son ponce, & par ce moyen arrêta le cours du sang; mais il lui en coûta cher. Depuis ce temps-là il ne s'est jamais bien porté, & il est au contraire devenu sujet à des crachemens de sang qui ont épuisé ses forces, à de violentes colique, à de grandes foiblesses & à plusieurs autres maladies. (a)

FAUT-IL conclure d'après ces faits, que les hommes sont sujets à une évacuation périodique comme les femmes? Je n'ose l'affurer, mais je crois que, vu notre manière de vivre actuelle, chaque individu a besoin, sur-tout celui qui n'exerce point assez ses facultés cor-

(a) *Transactions philosophiques*, année 1701, Voyez aussi le même Recueil, année 1685.

porelles, de se procurer de temps en temps une évacuation qui remette dans l'économie animale, l'équilibre nécessaire pour y maintenir le bon ordre. L'homme des champs est celui de tous les hommes dans lequel cette évacuation doit être moins sensible. Parmi les artisans sédentaires elle est d'une nécessité absolue, & ils languissent si elle n'a pas lieu. Les hommes de lettres, les gens du monde, les Religieux, enfin tous les états dans lesquels les hommes sont presque inactifs, se trouvent dans le même cas que les artisans sédentaires. Si chaque individu s'attachoit à étudier ce qui se passe physiquement en lui, (& cette étude consiste dans une observation facile à faire) il découvreroit dans sa constitution les moyens de se fortifier le tempérament. Tel homme, s'il y prend garde, s'apercevra que les douleurs vagues dont

il se ressent certains jours du mois ;
annoncent une évacuation quelconque
qu'il faut favoriser. Il en est de même
des assoupissemens, des migraines, des
lassitudes, des éblouissemens, auxquels
d'autres personnes sont sujettes de temps
en temps. Si, au lieu de se mettre au
lit, de faire appeller le Médecin pour
ces légères indispositions, on consultoit
la Nature, tout n'en iroit que mieux ;
car le lit surtout, est mortel aux hom-
mes de nos jours. Nous sommes
heureux, qu'à proportion que nous
nous éloignons de la Nature, les véri-
tables Médecins en rapprochent les prin-
cipes de leur science.

EN m'étendant un peu sur l'objet
dont il est question, je ne crains pas
que l'on me reproche de m'être écarté
du plan que je me suis tracé. J'ai cru
devoir parler des indispositions qui af-
fectent les hommes, dès - qu'elles sont

relatives aux évacuations périodiques des femmes. Bien loin d'avoir approfondi cet objet, je ne l'ai qu'effleuré; mais ce que j'en ai exposé donnera peut-être envie à quelques-uns de mes lecteurs d'en savoir davantage. Ils n'auront pas besoin de livres pour cela; ils trouveront dans l'étude de leur tempérament tout ce qu'ils peuvent désirer, & la cause de leurs indispositions une fois connue, il sera facile d'y remédier.

LES femelles des brutes ne sont point sujettes à un écoulement périodique ainsi que les femmes: (a) il n'est pas difficile d'expliquer pourquoi on observe cette différence. Les animaux ont les vaisseaux de la matrice plus durs, par conséquent point assez dilatables pour admettre plus de fluide qu'ils n'en

(a) Il faut en excepter les femmes de quelques espèces de singes.

doivent recevoir. D'ailleurs, les animaux sont presque toujours dans une situation horizontale qui doit occasionner une circulation plus égale que dans les femmes, dont la situation perpendiculaire détermine une plus grande quantité de sang vers les parties naturelles & en rend le retour moins facile. Quoique les animaux en général prennent beaucoup de nourriture, l'exercice qu'ils font empêche qu'ils n'aient une trop grande quantité de sang; & rien ne prouve mieux ce que j'ai dit plus haut, en parlant des femmes dont les règles sont trop abondantes, que ce qu'on observe dans les femelles des brutes. Il est très-rare qu'elles avortent, parce que les vaisseaux de la matrice n'ont pas à résister assez fréquemment à l'impulsion du sang superflu qui force & distend les vaisseaux qui le contiennent.

JE terminerai ce Chapitre par une réflexion que m'a fait naître l'état malheureux dans lequel j'ai vu de jeunes filles lors de la première apparition des règles. On devroit, ce me semble, prendre quelques précautions, pour que ce premier écoulement du flux menstruel, n'effrayât point celle en qui il se fait. J'ai vu une jeune personne aux portes de la mort, faute d'avoir été prévenue sur ce qui devoit lui arriver. Les Religieuses qui l'environnoient m'avouèrent que des femmes imprudentes s'étoient amusées de son étonnement, de sa frayeur! L'infortunée vécut encore quatre ans, jouissant d'une santé chancelante, & mourut des suites cruelles d'une nouvelle suppression causée par la peur. Il n'est pas de Médecin qui ne puisse donner plusieurs observations semblables, & ces catastrophes affligeantes ne doivent-

elles pas dicter à une mère ce qu'il faut faire pour les prévenir? On dit tant de choses inutiles aux enfans! que ne leur apprend-on ce qui doit se passer en eux aux approches de la puberté! que ne les prévient-on par des éclaircissemens ménagés par la prudence, conte la surprise, la tristesse, la frayeur, auxquelles sont exposées les filles délicates & sensibles, dans des momens critiques, qui peuvent influer sur le bonheur de leurs jours.

CHAPITRE VIII.

De la Génération.

ON ne présumera pas que j'ai prétendu découvrir le mystère de la génération: il est encore voilé aux yeux des plus grands Physiciens (a).

(a) M. BONNET. Préface des *Considérations sur les corps organisés.*

LA fonction par laquelle un être produit son semblable, est ce qu'on appelle *Génération*; & cette fonction, pour être accomplie, demande absolument, dans presque tous les animaux, l'union du mâle avec la femelle. Je dis dans presque tous les animaux, parce qu'il en est quelques-uns qui se reproduisent sans que cette union soit nécessaire: la plupart des poissons, (quoique les deux sexes concourent à cette reproduction,) les pucerons, les polypes, (les dernies se multiplient même de bouture) prouvent qu'il peut y avoir quelques espèces d'animaux, où l'union des sexes n'est pas nécessaire à la reproduction. Il n'en est pas de même de celle de toutes les autres espèces; l'accouplement est absolument nécessaire pour que la génération ait lieu. Celui de l'homme & de la femme produit un individu qui sera l'un ou l'autre; mais,

qu'est-ce qui le produit particulièrement cet individu ? Etoit-il dans la liqueur que le mâle a dardée pendant la copulation ? Cette liqueur a-t-elle trouvé dans la matrice un œuf prêt à être fécondé ? La femme, en partageant les transports de l'homme, a-t-elle mêlé à l'humeur féminale de celui ci un fluide capable de produire un être organisé comme elle ?

Ces questions doivent rester insolubles tant que les plus grands Physiciens ne s'accorderont pas sur l'essence absolue de la liqueur féminale ; & ce que j'ai exposé ailleurs, démontre combien les sentimens sont partagés à ce sujet. C'est néanmoins de cet accord unanime que dépend la connoissance précise de notre origine. Si l'homme est contenu dans un œuf déposé dans les ovaires, le système des molécules organiques s'écroule ; mais aussi que l'on démontre

que la femelle ne contient pas d'œufs, il faut alors abandonner les ovaires, reconnoître en leur place des testicules qui, comme dans le mâle, filtrent & préparent une véritable semence. Il faut ensuite supposer dans ces semences, ou l'homme tout entier, ou seulement des parties, qui, en s'unissant les unes aux autres, concourent à former un animal semblable à celui à qui appartient la liqueur. L'homme nâge-t-il dans cette liqueur tout formé ? Dans ce cas, d'où vient-il ? Où étoit-il lorsque les particules du fluide séminal étoient encore dans le germe des alimens que la terre renfermoit dans son sein ? Ce fluide est-il composé d'une infinité de molécules vivantes, qui, par une force que nous ne connoissons pas, s'assimilent entr'elles, & parviennent à former un tout organisé ? J'aimerois encore mieux que l'homme sortît entièrement formé

des mains du Créateur, que d'avoir à expliquer d'une manière convaincante l'arrangement de toutes ces parties. Je pourrois éblouir les hommes qui, dans l'animal, ne voient que l'extérieur ou à peu près; mais je n'oserois dire à l'Anatomiste, cet étonnant appareil de fibres, de membranes, de vaisseaux; de ligamens, de tendons, de muscles, de veines, d'artères, &c. qui entrent dans la composition du corps d'un animal; la structure, les rapports, & le jeu de toutes ces parties; ce tout, aussi composé, aussi lié, aussi harmonique; tout cela est formé par le simple concours des molécules mues ou dirigées suivant certaines loix à nous inconnues.

CE qui se passe durant l'union des sexes, ne nous met guères plus à portée de découvrir le mystère de la génération que les systèmes, parce que ce n'est

pas dans l'extase du plaisir que l'homme observe; & quand même il le pourroit faire, il n'en seroit pas plus avancé, à cause des bornes qui arrêteroient nécessairement ses opérations. Je crois néanmoins, qu'il est des découvertes à faire sur cet objet, comme de celles qui se font sur l'agriculture. Un Philosophe bâtit une hypothèse dans le fond d'un cabinet, tandis que c'est *sur le fait* qu'il faut tâcher de prendre la Nature. L'homme qui observe ira plus loin que celui qui s'attache à donner un système. (a) Il y a plus, un seul homme n'est pas en état de faire des observations, sur lesquelles on peut rai-

[a] * Il y a deux classes de savans ; il y en a qui observent souvent sans écrire ; il y en a aussi qui écrivent sans observer. On ne sauroit trop augmenter la première de ces classes, ni peut-être trop diminuer la seconde. Une troisième classe est plus mauvaise encore, c'est celle qui observe mal.
* Lettre de M. DE HALLER à M. BONNET, »

sonnablement compter. Je voudrois ; si la manière dont se fait la génération importe à savoir pour le bonheur des hommes , & l'on peut en douter ; je voudrois , dis-je , que tous fussent admis à donner les découvertes qu'ils auroient pu faire. On m'objectera , qu'il est peu d'hommes en état de s'attacher à ces objets..... Il en est assez pour renverser toutes les hypothèses des Philosophes , si on pouvoit interroger les hommes sur les remarques qu'ils ont pu faire , ou qu'ils feroient dans la suite sur les *données* qui leur feroient communiquées.

On sauroit bientôt par ce moyen , si la liqueur que répandent les femmes est essentielle à la génération , & tel Physicien seroit obligé de bâtir un autre système , s'il s'appercevoit que la plupart des femmes qui sacrifient à l'Amour par obéissance , sans partager

en aucune façon la volupté, sont celles à qui l'état a le plus d'obligation. On sauroit aussi alors, dans quelle circonstance les époux réussissent le mieux dans ce qu'ils entreprennent. On sauroit, par exemple, en supposant l'émission des deux côtés, s'il est nécessaire qu'elles se fassent en même temps ; & pourquoi certains époux égoïstes dans la jouissance, ne laissent pas de rendre leurs femmes fécondes, quoiqu'ils s'occupent très-peu du plaisir qui n'est pas le leur. On sauroit encore, & il faut avouer que ceci chagrinerait fort les auteurs de certains systèmes ; on sauroit, dis je, qu'il y a des femmes ardentes au plaisir, qui n'ont pu concevoir que dans certains momens où elles ne desiroient rien moins que les caresses d'un époux, auxquelles même, elles n'ont répondu en aucune manière. que ce puisse être.... On sauroit enfin

comme SOCRATE, que l'on ne fait rien ; il faudroit recommencer des systêmes nouveaux , ou du moins beaucoup retoucher les anciens pour les accorder avec les observations faites par des hommes de l'art.

C'EST alors qu'on pourroit appliquer à la génération, ces paroles de Mr. SCHEUCHZER. On s'est trop pressé de bâtir des systêmes , les expériences sont les matériaux des systêmes ; il faut en avoir fait une infinité pour en bien fonder un ; agir autrement , c'est bâtir sans matériaux.... Multiplions les expériences , on pourra penser à un systême de physique , quand on aura une histoire naturelle complète. (a) Nous sommes obligés , disoit il y a long-temps M. de FONTENELLE , à ne regarder présen-

[a] Voyez l'ouvrage de M. de SCHEUCHZER sur les Plantes avant le déluge ; les Mémoires de Trévoux, Janvier 1713.

tement les sciences que comme étant au berceau, du moins la physique.....

Il faut que la physique *systématique* attende à élever des édifices, que la physique *expérimentale* soit en état de lui fournir les matériaux nécessaires....

Nul système général, de peur de tomber dans l'inconvénient des systèmes précipités, dont l'impatience de l'esprit humain ne s'accommode que trop bien, & qui étant une fois établis, s'opposent aux vérités qui surviennent. (a)

QUE l'on ne m'objecte pas, qu'il y a assez long-temps que les hommes s'exercent sur la génération, pour qu'on puisse en exposer le mystère avec certitude de l'avoir développé: je répondrai, que nous sommes très-éloignés d'en savoir suffisamment, même pour hasarder des opinions. On ne fait en-

(a) *Histoire de l'Académie des Sciences, Voyez la Préface.*

core lequel de l'homme ou de la femme contribue immédiatement à la génération ! On n'est pas seulement d'accord sur cette question ; *la femme a-t elle une semence particulière ou non ?*

EN jettant un coup d'œil sur quelques-uns des systèmes que la vanité d'expliquer toutes les opérations de la Nature a fait imaginer aux hommes , on verra combien les idées se sont changées à la création de chacun de ses systèmes , & si nous sommes beaucoup plus avancés aujourd'hui qu'on l'étoit du temps d'ARISTOTE , relativement à la génération.

CE Philosophe , (a) avoit adopté le système qui admet l'homme seul comme le principe de la génération , en y fournissant la liqueur prolifique ; liqueur qui ,
selon

(a) De gener. Lib. 1.

selon lui , ne se trouve pas dans la femme , ou du moins n'y sert à rien pour la formation du fœtus. C'est le sang menstruel qu'ARISTOTE regarde comme nécessaire dans la femme pour la génération ; il sert à la formation , au développement & à la nourriture du fœtus ; mais le principe efficient existe seulement dans la liqueur du mâle , laquelle n'agit pas comme matière , mais comme cause (a).

UNE partie des philosophes qui ont suivi le sentiment d'ARISTOTE , ont cherché , comme AVICENNE , des raisons pour prouver que les femmes n'avoient point de liqueur prolifique , & ils ont absolument regardé le sang menstruel comme la seule liqueur fournie par les femmes pour la génération. La semence du mâle n'a été regardée par eux que com-

(a) *Histoire Naturelle*, Tom. IV.

me un agent capable de communiquer aux menstrues un mouvement d'où naissoit un individu. Quelques-uns ont avancé, que le sang menstruel suffisoit pour la formation de l'animal, & que la semence de l'homme lui donnoit la vie; qu'en un mot, cette liqueur contenoit l'ame, & que c'étoit l'homme qui la transmettoit au fœtus.

HIPPOCRATE en rejetant l'opinion de ceux qui l'avoient précédé, opinion dans laquelle l'homme avoit seul tout l'avantage, puisque la femme étoit destinée à donner seulement le lieu où l'embryon devoit être déposé; HIPPOCRATE, dis-je, a cru que le concours & le mélange des deux semences étoit absolument nécessaire à la formation du fœtus. Il fondeoit son assertion sur les raisons suivantes.

1°. LA femme rend de la semence comme l'homme.

2°. ELLE ressent la même volupté.

3°. LA tendresse pour les enfans est égale des deux côtés.

4°. LES enfans ressemblent, non seulement au père, mais aussi à la mère par la figure & le caractère (a).

CE système, beaucoup plus suivi que celui d'ARISTOTE puisqu'il a passé jusqu'à nous, & qu'il trouve encore des sectateurs, est posé, comme on peut le voir par les assertions, sur des fondemens qui ne sont point inébranlables puisque les modernes les ont renversés pour établir une nouvelle théorie. HIPPOCRATE, croyoit aussi que les enfans mâles provenoient de la liqueur préparée dans le testicule droit chez l'homme, & dans les ovaires du même côté dans la femme; & qu'au contraire, les femelles tiroient leurs origines de ces mê-

(a) HIPP. Lib. de genitura.

mes parties situées au côté gauche.

UNE observation faite par M. BELHING en 1736 , favoriseroit singulièrement le système d'HIPPOCRATE , si d'autres observations ne le rendoient sans conséquence. Dans une femme morte en travail d'enfant , après avoir donné neuf garçons sans jamais avoir eu des filles , on trouva l'ovaire droit en très-bon état ; le gauche au contraire , maigre & flétri , ne paroissoit qu'un tissu de membranes desséchées (a). A l'égard des hommes on sait , & je l'ai dit ailleurs , que celui qui est privé d'un testicule peut engendrer également des mâles & des femelles. CYPRIANUS

(a) *Dissertation Chirurgicale*, donnée à Altorf le 20 Décembre 1736 , par M. BELHING , sur une matrice qui s'est ouverte dans les douleurs de l'accouchement. Voyez la collection des thèses Medico-Chirurgicales , &c. recueillies & publiées par M. le Baron de HALLER , & rédigées en François par M. MACQUART , tom. II.

parle d'un fœtus animal qu'on fut obligé de retirer de la trompe droite de la mère qui survécut à cette opération , & qui l'année suivante eut deux gémeaux , un mâle & une femelle ; cependant , il y a tout lieu de présumer que l'opération avoit détruit l'ouverture de la trompe droite. Ainsi le système d'HIPPOCRATE qui assigne un côté propre à chaque individu de sexe différent , ne peut trouver aucun appui dans l'observation précédente.

HARVEY , prétend , d'après ses observations , que l'homme & tous les animaux viennent d'un œuf : la seule différence qui soit entr'eux , est que les uns sortent de la mère encore contenus dans leur coquille , & que les autres prennent leur origine , acquièrent leur accroissement & arrivent à leur développement entier avant de sortir

de la matrice. Tout les animaux femelles ont des œufs dans lesquels est une liqueur crySTALLINE où se commence la formation de l'animal. On verra plus bas , que plusieurs physiciens croient que le fœtus est contenu tout formé dans l'œuf, & que la génération n'est qu'un développement successif des parties de l'animal , occasioné par l'action du fluide séminal. Mais HARVEY n'est pas de ce sentiment. La génération , selon cet Anatomiste , est l'ouvrage de la matrice ; jamais il n'y entre de semence du mâle ; la matrice conçoit le fœtus , par une espèce de contagion que la liqueur du mâle lui communique ; la femelle est rendue féconde par le mâle , comme le fer , après qu'il a été touché par l'aimant , acquiert la vertu magnétique ; enfin , HARVEY , désespérant de donner une explication claire & distincte de la génération ,

compare la matrice fécondée au cerveau. *L'une conçoit*, dit-il, *le fœtus, comme l'autre les idées qui s'y forment* : explication étrange, s'écrie M. de MAUPERTUIS, & qui doit bien humilier ceux qui veulent pénétrer les secrets de la Nature (a) !

La découverte des œufs excita une vive fermentation parmi les Naturalistes. STENON, prétendit en avoir vu le premier ; GRAAF & SWAMMERDAM lui disputèrent cette gloire. M. DE BUFFON dit que la plupart des Anatomistes donnèrent aux testicules de la femme le nom d'*ovaires*, & aux vésicules qu'ils contiennent le nom d'*œufs*. Nous avons déjà vu que les œufs n'entrent pour rien dans le système de ce Naturaliste célèbre. Quoi qu'il en soit,

(a) *Vénus physique*. Chap. VIII.

ces Anatomistes virent les œufs comme la cause première de la génération. Dans le même ovaire ces œufs sont de différentes grosseurs ; les plus gros dans les ovaires des femmes ne sont pas de la grosseur d'un petit pois ; ils sont très-petits dans les jeunes personnes de quatorze ou quinze ans , mais l'âge & l'usage des hommes les fait grossir ; on en peut compter plus de vingt dans chaque ovaire ; ces œufs y sont fécondés par la partie spiritueuse de la liqueur que répand l'homme durant la copulation ; ensuite ils se détachent & tombent dans la matrice par les trompes de *Fallope* : ainsi le fœtus est formé de la substance intérieure de l'œuf, & le *placenta*, de la matière extérieure.

VALLISNIERI a essayé de renverser le système des œufs , tel qu'il est ici présenté, en soutenant que les vésicu-

les qu'on trouve dans les testicules de toutes les femelles ne sont pas des œufs, qu'elles ne sont autre chose que les réservoirs d'une lymphe ou d'une liqueur qui doit contribuer, dit-il, à la génération & à la fécondation d'un autre œuf ou de quelque chose de semblable à un œuf, qui contient le fœtus tout formé. MALPIGHI, s'est trouvé d'accord avec VALLISNIERI sur les testicules des femmes. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après beaucoup d'observations, VALLISNIERI conclut que l'ouvrage de la génération se fait dans les testicules de la femelle, qu'il regarde toujours comme des ovaires, dit M. DE BUFFON, quoiqu'il n'y ait jamais trouvé d'œufs, & qu'il ait démontré au contraire que les vésicules ne sont pas des œufs (a). Ces contra-

(a) *Hist. Nat.* tom. III. chap. V.

riétés n'empêchent pas VALLISNIER de croire à la préexistence des germes dont j'ai déjà parlé, & d'avancer avec beaucoup d'autres physiciens, que dans l'ovaire de la première femme étoient contenus les œufs de toute la race humaine, jusqu'à l'extinction de l'espèce.

On a opposé au système des œufs, celui des animalcules, que tant d'observateurs assurent avoir découverts dans la liqueur séminale des deux sexes. Je ne répéterai point ici ce que j'ai exposé au sujet des animalcules, ou animaux spermatiques, au chapitre où j'ai parlé de la *Liqueur Séminale* (a). Je vais seulement exposer, en peu de mots, comment un célèbre Médecin (b) expliquoit l'hypothèse de la génération, par les vers spermatiques.

(a) Voyez le chapitre VII. de ce Volume.

(b) Feu M. ASTRUC Professeur au Collège Royal.

IL faut admettre dans la semence du mâle ces petits animaux contre l'existence desquels on peut former les objections les plus fortes. Il faut encore admettre dans la femelle , des œufs pour y recevoir le ver contenu dans la semence du mâle , & alors tout paroîtra favorable à l'hypothèse dont il est question.

L'ŒUF, ou la vésicule fournie par la femme , comprend tout l'*arrière-faix* , c'est-à-dire , le *placenta* , & les enveloppes du fœtus. Le ver fourni par l'homme , fait proprement le fœtus , & la femme fournit le nid. Dès-que l'accouplement a été fait , que la semence a été reçue , la matrice se resserre. La semence qui s'y trouve contenue , n'y reste pas long-tems , elle est absorbée par les pores , ou plutôt par les vaisseaux lymphatiques en grand nombre, qui sont destinés à pomper les liqueurs ; elle

pénètre dans le sang, & il n'en reste aucune parcelle dans la matrice. Comment peut donc se faire la génération ? Le voici ; la semence disparoît, elle est absorbée, mais les vers spermatisques ne le font pas ; ils restent dans la matrice, & s'y conservent, parce que la substance de ce viscère & sa température sont à peu près analogues à celles des testicules. Il ne faut pas croire que la semence de l'homme devienne inutile après avoir transmis dans la matrice les vers spermatisques ; cette liqueur après avoir pénétré les voies de la circulation, & avoir parcouru toutes les parties du corps, doit nécessairement être portée dans les ovaires, pour féconder les œufs & les faire croître. Dès que ceux-ci sont pénétrés, il s'y fait un mouvement d'oscillation ou de fermentation, qui occasionnant un gonflement de l'ovaire, la crevera

vers la partie la plus mince , ou plutôt l'ouvrira du côté qui est tourné vers l'entonnoir des trompes. On conçoit aisément , qu'alors quelques-unes des vésicules doivent se détacher de l'ovaire & tomber dans la trompe. Si une seule se détache , il n'y aura qu'un fœtus , il y en aura deux dans certaines circonstances , & ainsi du reste. Cette vésicule étant arrivée à la matrice , nagera dans la sérosité lymphatique qui s'y est arrêtée depuis que l'orifice est fermé , & elle y nagera de façon que la partie qui est la plus pesante sera en bas , & la plus légère en haut ; & il est vraisemblable que cette partie sera destinée à former le *placenta*. La vésicule nageant dans la matrice , se trouvera bientôt entourée par un grand nombre de petits vers qui tendront à s'y introduire , & il n'y en aura qu'un seul qui s'y introduira. Mais

il ne faut pas croire qu'il s'y introduise à l'aveugle, ni au hasard ; cette introduction sera facile à concevoir, si l'on veut supposer dans la vésicule une cavité proportionnée au corps du petit animalcule ; par exemple un petit trou à *soupape* ; dès-que le ver sera entré dans la cellule, la soupape supposée se fermera, & les autres vermisseaux en seront exclus, ils ne pourront pas même y tenir. Voilà le petit ver dans l'enveloppe, & la fécondation achevée. L'enveloppe augmente insensiblement par la nourriture qu'elle reçoit, & en continuant de s'accroître elle remplit la cavité de la matrice où le *placenta* s'attache.

CETTE hypothèse ingénieuse a dû coûter beaucoup à son inventeur, mais aussi il a eu l'avantage de pouvoir s'appuyer sur des observations, qui en quelque manière étoient des preuves,

en supposant que ces observations fussent généralement reçues comme incontestables. HARVEY, dit avoir ouvert des biches une heure après l'accouplement, & n'avoir point trouvé de semence dans la matrice; cependant les biches ne manquent jamais de concevoir. La semence ne reste donc pas dans la matrice après l'accouplement. Pourquoi les vers y restent-ils? Il est croyable selon le Docteur CRARDEN, que les pores qui peuvent admettre la semence, ne peuvent laisser passer les vers. La preuve que la semence entre dans le sang est sensible, par le changement qui arrive dans la chair & au lait des femelles qui ont conçu. La chair de chèvre, par exemple, sent le bouc, elle prend donc un mauvais goût du mélange des parties de la semence, qui ayant été reçue dans le sang, circule avec lui dans tout son cours.

EN adoptant cette hypothèse , il faut s'attendre à l'objection dont j'ai déjà parlé : pourquoi tant d'animaux inutiles ? Quelle dépense superflue ! On répond à cette difficulté , en disant : est-ce à l'homme de vouloir mesurer les desseins de DIEU dans ses ouvrages ? Cette réponse est pieuse ; mais elle n'est pas satisfaisante dans une hypothèse où l'on doit tout expliquer , ou abandonner le système. J'ai connu un Religieux de l'Ordre de *Saint - François* qui , essayant de faire un nouveau système sur le *monde* planétaire , lorsqu'il se trouvoit forcé dans ses retranchemens par des objections trop fortes , admettoit à chaque planette un Ange , auquel DIEU avoit donné des ordres dès-le commencement du monde , & tracé le chemin qu'il devoit tenir tout le temps que l'univers existeroit.

DANS le systême mixte des vers & des œufs, on objecte encore contre la ressemblance des enfans, tantôt au père, tantôt à la mère. Il semble que l'enfant devroit toujours ressembler au père, si l'on n'admet que les vers pour la génération; ou bien à la mère, si l'on n'admet que les vésicules. A l'égard de la première ressemblance, on suppose que tous les vers ont la même conformation, le même moule, la même marque que l'homme dont ils proviennent: voilà la ressemblance du père. De l'autre côté on suppose que la cellule de l'œuf représente en petit la conformation du visage de la mère; & il est aisé, à l'aide de ces deux suppositions gratuites, d'expliquer le mécanisme de la ressemblance; en admettant néanmoins encore une autre supposition: savoir, que presque tous les garçons ressemblent à la mère &

les filles au père. Les vers mâles sont plus gros que les vers femelles ; ainsi celui qui s'est glissé dans l'œuf , doit naturellement y conserver sa forme primitive , & tenir de l'animal d'où il vient. Qu'on s'imagine une figure toute faite , & qui est mise dans un moule. Si le vers remplit exactement la cellule , il perdra beaucoup de son empreinte primitive ; & adoptant sa surface avec l'empreinte de la mère imprimée dans l'œuf , l'enfant ressemblera à la mère.

MAIS aussi , comme le prétend M. DE BUFFON , si en général les garçons ressemblent plus au père , & les filles à la mère , l'explication des ressemblances , par le système des vers , porte à faux , & le système aura beaucoup de difficultés à se soutenir.

M. LE CAMUS a présenté aussi un

système sur la génération, (a) & suivant ce Médecin, la formation des animaux étant la même que celle des végétaux, ils se reproduisent de graine les uns comme les autres. Le cerveau est, dans les premiers, la source de leur fécondité, il n'est qu'une graine animo-végétale, qui contient le principe générateur de tous les animaux. Il produit des petits êtres animés, comme les graines produisent des petites plantes.

La semence est, selon M. LE CAMUS, composée de petits cerveaux émanés du grand cerveau de l'animal. Une goutte de la liqueur prolifique injectée dans la matrice, s'y gonfle & ne présente d'abord qu'un petit cerveau, ou une tête, d'où doivent sortir les extrê-

(a) *Mémoires sur divers sujets de Médecine* 1760.
Mémoire premier.

mités comme autant de branches, & peu près comme les lobes d'une fève se gonflent d'abord, pour pousser ensuite la tige & les racines. Ces petits cerveaux se rendent aux testicules par le moyen des nerfs ; & il faut nécessairement, en suivant ce système, que le grand cerveau, ainsi que la graine des végétaux, soit composé de petits embryons, qui attendent une place convenable pour s'y développer ; car je ne crois pas que l'Auteur du système pense, comme HARVEY, que la génération soit l'ouvrage de la matrice. Le public ne recevra jamais une hypothèse favorablement, lorsque l'Auteur sera forcé de recourir à la métaphysique pour expliquer les opérations de la Nature.

Un système sur la génération, qui, à bien des égards est très-ingénieux,

est celui du célèbre M. DE BUFFON : de savans physiciens l'ont combattu , parce qu'il ne s'accordoit pas avec leurs sentimens ; mais il n'en doit pas moins être regardé comme l'ouvrage d'un esprit sublime , éclairé , & dont les écarts même annoncent l'imagination la plus séduisante , & la plus capable d'entraîner le lecteur. On a déjà dit que M. DE BUFFON , voit dans la Nature une matière commune aux végétaux & aux animaux , composée de *particules organiques* vivantes , primitives , incorruptibles & toujours actives. Le mouvement de ces particules peut être arrêté par les molécules les plus grossières des *mixtes* ; mais dès qu'elles parviennent à se dégager , elles produisent par leur réunion , les différentes espèces d'êtres organisés qui figurent dans le monde. Cette matière , répandue par - tout , sert à la nutrition & au développement

de tout ce qui vit ou végète. Le surplus de ce qui est nécessaire pour produire cet effet, est renvoyé de toutes les parties du corps dans un réservoir commun, où il se forme en liqueur. Les organes de la génération sont ce réservoir. La liqueur féminale contient toutes les molécules analogues au corps de l'animal, & déposée dans la matrice, elle produit un petit être entièrement semblable au *moule intérieur* dont les molécules faisoient partie. Il n'y a point, selon le nouveau système, des germes préexistans. La formation de l'animal est le produit d'une force inconnue, qui, comme celle de la pesanteur, pénètre toute la masse. La loi fondamentale de cette force, est que les molécules organiques qui ont le plus de rapport entr'elles, s'unissent plus étroitement. Dans l'union des deux individus, la liqueur que

fournit le mâle , se mêle avec celle que fournit la femelle , & ces deux liqueurs n'en forment plus qu'une seule. Les molécules analogues , ou correspondantes de cette liqueur , tendent à se rapprocher , & à s'unir en vertu de leurs rapports. Et comme ces molécules ont été renvoyées des différentes parties de chaque individu où elles se sont pour ainsi dire moulées , elles conservent dans la liqueur séminale une disposition à représenter ces mêmes parties. De-là résulte la formation de l'embryon. A l'égard de la différence du sexe , si dans la copulation , les molécules fournies par le mâle surpassent en nombre & en activité celles que fournit la femelle , l'embryon qui en provient est un mâle , & tout le contraire , si c'est la femelle qui a l'avantage dans l'acte d'où résulte la génération. De-là , la ressemblance plus ou moins

marquée des enfans au père ou à la mère (a).

Au moyen de ce système, l'Auteur donne des explications des différences qui s'observent dans la génération, non seulement de l'homme, mais encore dans celle des animaux de toutes les classes, &c. &c.

ON doit distinguer parmi les savans qui ont combattu le système que je viens d'exposer, le célèbre M. DE HALLER & M. BONNET. L'amour seul de la vérité a conduit ces deux hommes estimables ; & on s'en apperçoit à la manière avec laquelle ils proposent leurs objections. Le premier ne convient pas de la réalité des molécules organiques ; il paroît croire que ce sont de véritables

[a] Voyez l'*Histoire Naturelle*, tom. III. chap. II. III. IV. VI. VII. VIII. tom. IV. chap. X. XI. & la suite du volume.

bles animaux , mais qui n'ont directement aucune influence , proprement dite , sur la génération. (a) Ne seroit-il pas possible , dit M. le Baron DE HALLER , que ces animaux ne fussent autre chose que des insectes qui naissent dans tous les sucs pourris ? Et ne les trouve-t-on pas en grande quantité dans la liqueur féminale , précisément parce que les vésicules de la liqueur féminale & le voisinage des gros intestins , sont la situation la plus propre à la pourriture ? Si ces vers existent , comme en paroît être persuadé M. DE HALLER , on voit s'évanouir les molécules organiques sur lesquelles M. DE BUFFON a établi son hypo-

(a) M. DE HALLER combat l'opinion de M. DE BUFFON dans une Préface qui est à la tête du second volume de la traduction Allemande de l'*Histoire Naturelle*. Voyez le *Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie* , tome premier. Art. Génération.

thèse. Le premier fait encore une objection sur la ressemblance des enfans à leurs pères , & cette objection est forte , car M. DE HALLER nie tout court cette ressemblance. Si je prouve ce point , dit-il , les enfans ne seront plus les images de leurs pères , & le reste de l'édifice tombera de lui-même. Omettons que sur les exemples qu'on peut alléguer d'enfans qui ont ressemblé à leurs pères , il y en a toujours un plus grand nombre qui n'en ont eu ni traits , ni ressemblance. Je vais plus loin dans mes idées : il n'y a point d'homme , qui par la structure intérieure de son corps ressemble à un autre , & par conséquent point d'enfant qui ressemble à son père. C'est l'anatomie , continue M. DE HALLER , qui m'a instruit d'une si fâcheuse vérité , qui n'a que trop multiplié mes travaux. Si les hommes se ressembloient , on

n'auroit besoin que d'une seule description, & d'une seule représentation des artères de la main, par exemple : si une fois ces desseins ressembloient à l'original, ce seroit pour toujours. Mais la Nature est bien éloignée d'une uniformité aussi avantageuse ; il n'y a jamais eu deux hommes dont tous les nerfs, toutes les artères, toutes les veines, & même tous les os, n'aient été infiniment différens. Après avoir fait cinquante descriptions des artères du bras, de la tête ou du cœur, je les ai trouvées toutes les cinquante entièrement différentes..... Cette variété règne dans toute la Nature : jamais plante n'a été semblable à celle dont elle a été la graine ; ce qui cependant, selon M. DE BUFFON, devoit parfaitement avoir lieu, puisqu'il n'y a point ici de mélange des liqueurs séminales du mâle & de la femelle, dont

l'une eût pu troubler l'autre.... L'enfant n'est donc pas l'image de son père : s'il l'étoit , pourroit-il avoir des parties dont son père est privé ? Il est constant chez les Anatomistes que mille & mille millions de vaisseaux se trouvent encore dans le fœtus qui ne sont plus placés dans les personnes adultes & nubiles. Le fœtus a deux artères ombilicales, une veine du même nom, un ouraque, un *thymus*, un trou ovale, & quantité d'autres parties dont son père est privé : il a un double rang de dents, pendant que son père n'en a qu'un simple.

MAIS l'Anatomie, dit encore M. DE HALLER, n'est pas une lumière qui brille pour tout le monde : allumons donc le flambeau de la Nature, qui jette des rayons sur les yeux les moins savans ; considérons un Hottentot, qui n'a plus qu'un testicule ; un Suisse, auquel pour les descentes si communes

dans ce Peuple laborieux , l'on a coupé dans la jeunesse l'un des testicules : cela s'est fait long-temps avant le temps que , selon M. DE BUFFON même , les particules abondantes soient renvoyées pour former une liqueur féminale. Mais ce Hottentot , ce Suisse , engendrent des enfans , qui ne sont privés d'aucunes parties , & qui ont les deux testicules. Un homme qui a perdu une main , une jambe , un œil , ne laisse pas d'engendrer des enfans accomplis. Si M. DE BUFFON , étoit tenté d'attribuer à la mère cette main , & cet œil de l'enfant , qui manquent au père ; du moins le testicule seroit hors du pouvoir de la mère , & il ne resteroit plus rien à M. DE BUFFON , que d'avoir recours à un adultère universel chez toutes les Nations : accusation trop dure & trop peu vraisemblable. A ces faits , M. DE HALLER joint ceux qui

démontrent qu'un père boiteux , difforme & défiguré , engendre des enfans sains , dont l'épine du dos n'a pas la moindre ressemblance avec celle du père; qu'une chienne enfermée avec un seul mâle , privés tous deux d'oreilles , font des petits avec des oreilles complètes, &c.

UNE autre objection à faire contre le système combattu par M. DE HALLER , porte sur l'arrangement des molécules organiques analogues pour se ressembler & concourir à la formation de telle ou telle partie. Quand même nous supposerions pour un moment , dit ce célèbre anatomiste , que les images des intestins , des yeux , des oreilles , puissent s'assembler dans la liqueur féminale; quand même nous supposerions qu'ils y conservent la ressemblance du corps , dont ils tirent leur origine : nous verrions cependant ces particules organisées nager sans ordre dans la liqueur

féminale ; & M. DE BUFFON n'a point encore fait connoître la cause qui les met en ordre , qui joint les particules de l'œil du père avec les particules de l'œil de la mère , les droites avec les droites , & celles du côté gauche avec celles du côté gauche ; qui place les particules de l'oreille en leur lieu & dans leur distance convenable ; qui mesure avec exactitude la situation & la proportion de toutes les parties ; qui ajuste mille & mille moitiés séparées d'artères , pour en faire un canal complet , qui se continue selon la longueur du corps ; en un mot , qui ordonne le corps humain de façon que jamais un œil s'aille attacher au genou , qu'une oreille ne puisse se coller à la main , & qu'un doigt du pied n'aille jamais s'égarer au col , &c. &c.

JE ne saurois imaginer , continue M. DE HALLER , qu'il puisse y avoir entre

V iv

les particules organisées de la liqueur féminale , une différence , une forme qui les distingue les unes des autres , & qui sépare les élémens du pied , des élémens de l'œil ; & quand même je supposerois que des veines & des nerfs *microscopiques* nageassent dans la liqueur féminale , je ne trouverois cependant pas de force dans la Nature qui pût joindre , selon un plan tracé de toute éternité , les parties séparées du corps , ces mille & mille millions de veines , de nerfs , de fibres & d'os. Il me semble que M. DE BUFFON a tout-à-fait passé par-dessus cette grande difficulté ; semblable à TIMANTE , qui au lieu de peindre la douleur d'AGAMEMNON , crut s'excuser en lui couvrant le visage d'un voile. M. DE BUFFON a besoin ici d'une force , qui ait des yeux , qui fasse un choix , qui se propose un but , qui , contre les loix d'une combinaison avec

gle , amène toutes les fois , & immanquablement le même coup. (*a*)

IL me semble que l'objection que fait ici M. DE HALLER perd beaucoup de sa force s'il passe à M. DE BUFFON , *les moules intérieurs*. Si l'on convient de la possibilité de ces moules , & que la liqueur séminale n'est composée que des particules qui ont passés par les moules , M. DE BUFFON a fait le pas le plus difficile , & son système entraîne nécessairement le lecteur. M. DE BUFFON a senti lui-même , & il est facile de s'appercevoir à sa manière d'insister sur la possibilité du moule intérieur , (*b*) que delà dépend l'expli-

(*a*) La plupart des animaux conçoivent dans le premier accouplement , & font toujours des animaux réguliers , en comparaison desquels le nombre des monstres est si rare , qu'il s'évanouit quand on l'examine selon les règles du calcul.

(*b*) Voyez tome III. le Chapitre de *la Réproduction en général*.

cation de tous les faits qui accompagnent la reproduction générale. Ce célèbre Naturaliste ne s'est pas dissimulé les objections que l'on pourroit faire sur la force inconnue, qui dans la matrice réunit toutes les particules qui doivent former l'œil, le nez, la main, &c. que l'on admette seulement les loix par lesquelles les particules de matières vivantes sont forcées de se mouler sur chaque partie, ne sera-t-on pas forcé d'admettre encore une force inconnue qui conserve aux molécules une tendance à se rapprocher les unes des autres, selon qu'elles se trouvent analogues à la partie qu'ils doivent former? Ne voit-on pas avec quel art on explique la formation du fœtus, en rappelant les principes établis au commencement de l'ouvrage? (a)

(a) En lisant le Chapitre qui a pour titre, *de la formation du fœtus*, tome IV de l'*Hist. Nat.* on voit que M. DE BUFFON, n'a pas glissé aussi lé-

M. DE HALLER attaque avec plus d'avantage le systême dont il s'agit, en niant l'existence d'une liqueur féminale dans les femelles, car dans son hypothèse, M. DE BUFFON, ne peut absolument s'en passer; la moitié de son édifice est bâtie sur ce fondement, puisque sans une liqueur féminale de la femme, il ne naîtroit, selon son systême, que des enfans mâles. Je ne trouve pas, dit M. DE HALLER, la moindre preuve de l'existence de cette liqueur féminale; je ne trouve rien qui puisse me convaincre que le beau sexe en jouisse; ni qu'il en répande & qu'il la mêle avec celle de l'homme. (a) Les testicules

gèrement que M. DE HALLER le suppose, sur l'arrangement des molécules organiques; mais alors il n'est plus temps de s'arrêter; les loix qui sont posées ailleurs applanissent les difficultés.

(a) M. DE LA METTRIE, a rapproché dans son *Art de faire des garçons*, [Chap. II.] plusieurs des objections que l'on peut faire contre l'existence de la liqueur féminale dans les femmes.

du mâle lui sont propres depuis sa première jeunesse : ils sont parvenus à leur degré de maturité quand il s'accouple ; & le suc prolifique que le mâle répand pour le grand ouvrage de la génération , tire son origine des testicules ; qui , depuis long-temps , ont été préparés pour le fournir. Mais les femelles , & sur-tout la femme , n'ont point , selon M. DE HALLER , ces corps glanduleux que M. DE BUFFON affirme exister : toutes les femmes qui sont mortes sans concevoir n'en ont jamais eu. Dans le temps qu'une jeune beauté saine & nubile a conçu , elle se trouve encore entièrement privée de l'instrument de la prétendue liqueur féminale : où prendra-t-elle donc la liqueur féminale elle-même ? Ce sont les animaux qui engendrent fort vite , & à de petits intervalles , qui ont fait croire à M. DE BUFFON que toutes les

femelles qui sont propres à la génération , ont des corps glanduleux , & par conséquent des liqueurs féminales & des particules organisées : *mais il est incontestable* , dit M. DE HALLER , *que ces corps glanduleux ne sont pas la cause de la fécondation , ils en sont la suite* : ils ne naissent dans la femme qu'après la conception , ils ne se conservent qu'un certain temps après l'accouchement pour disparoître peu à peu , & pour ne jamais être réparées par d'autres corps glanduleux semblables , à moins que la femme ne conçoive de nouveau. M. DE HALLER oppose ses expériences à celles de M. DE BUFFON. *J'ai ouvert* , dit-il , *sans préjugé & sans vue particulière , cent & cent femmes , tant vieilles que jeunes : je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au-delà de dix fois , & toujours dans des femmes grosses ;*

difféquées dans cet état, ou bientôt après l'accouchement.

D'AUTRES circonstances, & particulièrement l'insensibilité de plusieurs femmes & de plusieurs animaux femelles qui conçoivent, s'opposent au sentiment de ceux qui croient que toutes les femmes, mêmes celles qui ne sont pas extraordinairement lascives, répandent un suc prolifique dans l'acte de la génération. Quand elles en répandent, il est sûr qu'il n'entre pas dans la matrice, & par conséquent qu'il ne sert point à la génération. Car d'où viendrait à la matrice cette liqueur séminale? Qui l'a vue, demande M. DE HALLER, & qui a jamais trouvé dans le corps de la femme quelque chose qui ressemble à la matière séminale de l'homme?

ON voit, par cet exposé, qu'il est impossible de concilier les sentimens

de deux observateurs aussi célèbres que le sont MM. DE BUFFON & DE HALLER. Combien trouveroit-on encore d'objections contre le système du premier, si j'exposois tout ce qu'a élevé M. BONNET pour éclipser l'explication de la reproduction par les molécules organiques ? (a) Il suffira de dire que celui-ci, fortement prévenu pour la préexistence des germes, & n'admettant en aucune manière la formation successive des individus, mais seulement un développement continuél des germes répandus dans l'Univers, a de fortes raisons pour combattre la réunion des parties, d'où doit résulter un tout organisé, un animal, une plante. Cette admirable machine, (l'homme) dit M. BONNET, a été d'abord des-

(a) Voyez *Considérations sur les corps organisés* &c. tome I. Chap. VII, VIII, IX. & tom. II. chap. IV, &c. &c.

finée en petit par la même MAIN qui a tracé le plan de l'univers.... Lorsque j'ai voulu essayer , continue-t-il , de former un corps organisé sans le secours d'un germe primitif, j'ai toujours été si mécontent des efforts de mon imagination , que j'ai très-bien compris que l'entreprise étoit absolument au-dessus de sa portée.

M. BONNET expose les systêmes les plus accrédités sur la génération , & accompagne ses réflexions de faits qui peuvent rendre probable chacun de ces systêmes. Mais fortement prévenu que les germes préexistent à la conception , il n'est point étonnant que ses forces se soient dirigées avec complaisance vers ce systême. M. DE HALLER a vu que le poulet appartenoit à la poule originairement , & qu'il préexistoit à la conception. (a) Cette découverte an-

[a] Voyez les *Mémoires sur la formation du Poulet*, par M. DE HALLER.

noncée en 1757, redoubla l'activité de M. BONNET, qui continua ses observations si bien présentées dans son ouvrage sur les *corps organisés*. Il résulte des expériences de MM. DE HALLER & BONNET, que tous les êtres sont contenus dans des germes qui se développent, & croissent lorsqu'ils rencontrent des matières convenables; qu'ils ne peuvent néanmoins se développer sans être fécondés; que la matière qui les féconde ajoute à ce développement des modifications qui affectent l'extérieur & l'intérieur de ces germes; qu'enfin, ces modifications ont toujours un rapport plus ou moins marqué avec l'individu qui opère la fécondation.

QUELQUES Physiciens en admettant l'hypothèse de la *diffémination*, hypothèse dans laquelle les germes indestructibles de tout ce qui existe, sont semés

dans les élémens , ont pensé que par le mécanisme de la respiration , la femme avaloit ces germes contenus dans l'air ; qu'ils parvenoient jusques dans les ovaires , en suivant ce torrent de la circulation ; & que la semence du mâle parvenue jusques-là , y fécondoit ceux des germes qui y étoient disposés. Il semble que pour se venger de la Nature , qui peut-être a voulu cacher aux yeux des hommes le mystère de la génération , ceux ci aient cherché à obscurcir davantage ce mystère par un système , dont on sent assez le ridicule.

JE ne me suis arrêté à exposer les sentimens de quelques hommes célèbres sur la génération , qu'afin de prouver que rien n'est peut-être dans la Nature moins susceptible d'être dévoilé , que les moyens immédiats qu'elle emploie pour parvenir à son but. Ce dont tous les auteurs sont obligés de convenir

c'est que la semence de l'homme pour féconder la femme, agit sur les ovaires de celle-ci, soit que ces ovaires contiennent réellement des œufs, soit qu'ils renferment une véritable semence. De quelque façon que les choses se passent, il est constant que la génération dépend de l'action de la liqueur séminale sur l'ovaire; & c'est durant la copulation, ou peu de temps après, que s'opère cette action.

LES circonstances qui accompagnent l'union des sexes ne peuvent que faire soupçonner ce qui se passe dans les parties internes de la femme qui concourent à la propagation de l'espèce.

DANS le moment le plus sensible de la copulation, les circonstances qui l'accompagnent, communiquent aux organes de la femme une impulsion nécessaire pour la fécondation. La matrice, (Pl. I. fig. 2.) entre dans une

espèce de convulsion qui se commutative bientôt aux trompes de Fallope , (Pl. I. fig. 1. n.º 3.) celles-ci se gonflent & deviennent tendues par l'action des fibres musculieuses qui entrent dans leur composition. La frange de la trompe , (Pl. X. 4.) en s'appliquant à l'ovaire , l'embrasse ; & lorsque la semence de l'homme est lancée dans l'*utérus* , la matrice agitée en pousse une partie dans les trompes. Celles-ci , susceptibles de la même agitation , portent à l'ovaire la portion de liqueur prolifique qui est parvenue jusqu'à elles. La matière féminale frappe d'abord l'œuf qu'elle rencontre le premier. Je dis l'œuf , parce qu'enfin , il faut autant qu'il est possible , tabler sur quelque chose , pour suivre le développement ou la formation du fœtus. La liqueur féminale parvenue à l'œuf , donne à sa substance glaireuse un mouvement d'es-

ferveſſence, une eſpèce d'inflammation qui le fait gonfler. Celui-ci ainſi fécondé, quitte l'ovaire, en rompant peu à peu, par ſon gonflement, les légers filets qui l'y attachoient. Il eſt auſſi-tôt reçu par la trompe, dont le morceau frangé, (4, Pl. X.) a reſté appliqué à l'ovaire; & comme cette trompe conſerve, par la préſence de l'œuf, ſes mouvemens de contraction, elle pouſſe peu à peu l'œuf dans la matrice. (4, 3, 2, 1, Pl. X.) Des obſervations prouvent évidemment que l'œuf peut être fécondé dans l'ovaire & même y prendre ſon accroiſſement. (a) On a vu des œufs fécondés, s'échapper de l'ovaire & tomber dans le bas ventre; (b)

(a) Voyez la fameuſe obſervation communiquée à l'Académie des Sciences, en 1701, par M. LITRE. Elle a pour objet un embryon fécondé & développé dans l'ovaire.

(b) Voyez l'*Anatomie* de M. VERDIER, tom. II, chap. XI. art. 2.

d'autres enfin, qui ayant pris la route de la trompe, y sont restés. (a)

LA matrice est donc le lieu dans lequel le fœtus se trouve ordinairement renfermé. C'est-là que l'œuf, après être sorti de la trompe, continue à se gonfler. Lorsqu'il est devenu assez gros pour en atteindre les parois, il s'y attache par de petits filets, qui en augmentant insensiblement, forment le *placenta*. (3, fig. 1 & 4; fig. 2, Pl. IX & 1, Pl. XI.) Mais avant ce développement, on découvre une veine & deux artères qui commencent à former un petit cordon ombilical. Il aboutit d'un côté à l'ombilic, & s'étendant peu-à-peu, il joint les vaisseaux de la matrice, pour établir une circulation entre la mère & l'en-

[a] Voyez les *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences* Année 1702 & 1715. *L'Anatomie de DIGNIS, BARTHOLIN, RIOLAN, &c. &c.*

tant au moyen des vaisseaux qui forment ce cordon ombilical, (6, 6, Pl. XI. 8, 8, 8, idem. Voyez aussi, les fig. 1, 2, Pl. IX.) & qui s'épanouissent dans le *placenta*. (2, 2, 2, 2, Pl. XI.)

LE fœtus passe lentement par plusieurs gradations. Trois ou quatre jours après que l'œuf est fécondé, on n'observe dans la matrice qu'une bulle ovale, transparente, remplie d'une humeur lymphatique, semblable à la glaire d'œufs; dans son milieu est un nuage plus opaque qui doit former l'embryon. Sept jours après la conception, on distingue à l'œil simple les premiers linéamens du fœtus, dans lequel on reconnoît foiblement la tête & le tronc; désignés par deux vésicules: on ne voit point encore les extrémités. A quinze jours on distingue la tête & les traits les plus apparens du visage; le

nez paroît sous la forme d'un petit filet éminent, & perpendiculaire à une ligne qui fait connoître la séparation des lèvres; on découvre deux points noirs à la place des yeux; deux petits trous à celles des oreilles; on voit aux deux côtés de la partie supérieure du tronc de petites protubérances qui sont les prémices des bras & des jambes. Ces premières ébauches des extrémités restent quelquefois en arrière, & la nature s'arrête dans son travail: alors c'est un enfant sans bras & sans jambes. Après trois semaines le corps du fœtus s'est un peu augmenté; les bras & les mains, & les jambes & les pieds se distinguent. Vers la fin du premier mois de grossesse, le fœtus a un pouce de longueur; il a la figure humaine bien décidée, toutes les parties de la face sont reconnoissables, le corps est dessiné, les hanches & l'*abdomen*, sont élevés,

élevés, les membres sont formés, les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres; des fibres pelotonnées désignent les viscères. A six semaines, le fœtus est plus long; la figure humaine commence à se perfectionner; la tête, à proportion, est plus grosse que les autres parties du corps.

DEUX mois après la conception, le fœtus a deux pouces & un quart; il a, à trois mois, trois pouces & demi; à quatre mois & demi, il a cinq pouces de longueur. (8, Pl. X.) Alors tout le corps du fœtus est si fort augmenté, qu'on en peut bien aisément distinguer toutes les parties; on peut même voir les ongles des doigts & des orteils. Il augmente toujours de plus en plus jusqu'à neuf mois, où il a environ un pied & deux pouces. (fig. 1 & 2, Pl. IX.) Il faut cependant avouer qu'il est difficile de fixer les dimensions de ces par-

ties , parce qu'il se trouve dans ces mesures , une variation considérable par rapport à la diversité des sujets. Il naît des enfans depuis douze jusqu'à dix-huit pouces ; & on en a vu un , qui , au sortir du sein de la mère , pesoit quarante livres (*a*).

LE fœtus , tout le temps qu'il reste dans la matrice , est environné de deux membranes , nommées , le *chorion* & l'*amnios* ; la dernière contient les eaux dans lesquelles nage l'enfant , & ces enveloppes le garantissent des injures extérieures , rendues encore moins sensibles par l'eau qui l'environne.

LES poumons ne font d'aucun usage au fœtus , du moins ne respirant pas , on doit le présumer ainsi. A l'égard de la nourriture , il la reçoit de la mère , par une circulation établie entre les

(*a*) Dictionnaire raisonné d'Anatomie , art. Génération.

vaisseaux de la matrice & ceux qui répondent au cordon ombilical, par le moyen du *placenta*. On a vu, il est vrai, des enfans privés de ce cordon; alors il faut convenir que le fœtus a pu s'accroître & se nourrir par une espèce d'imbibition, une absorption d'humeurs, au moyen des pores multipliés de la peau.

C'EST ainsi que le CRÉATEUR de toutes choses a établi des Loix pour la conservation des animaux qui habitent notre globe. Nous avons vu l'homme passer de l'enfance à la puberté, & nous avons remarqué que dès-lors, la Nature préparoit, dans chaque individu, les germes féconds qui doivent entretenir la propagation de l'espèce. En suivant l'individu dans les différens âges, nous avons toujours pu voir ce que la Nature fait pour le rendre heureux,

s'il ne s'écarte pas des loix simples qu'elle lui prescrit. Mais nous avons pu remarquer, combien ceux qui s'écartent de ces loix sacrées, en croyant multiplier leur bonheur, deviennent la proie des infirmités, suite ordinaire de l'abus des plaisirs. Cette prodigalité des forces de l'homme nous a affligés en mettant sous nos yeux de tristes individus qui, au printemps de leurs jours, présentent à la mort un front empreint de caractères d'une débauche impuissante. A ces fantômes effrayans, nous avons fait succéder des vieillards vigoureux, qui, pour avoir ménagé leurs forces dans l'âge où elles semblent dicter les passions, marchent lentement vers leur tombe, le visage serein, conduits par la Nature, & souriant encore à l'Amour. Nous avons jetté de temps en temps un coup d'œil sur le bonheur qui résulte de l'union des sexes, lorsqu'elle est

cimentée par la religion & les loix : nous avons vu quelle influence avoit cette union sacrée sur les mœurs des citoyens , & sur la puissance des Etats ; combien elle est agréable à la Nature , dont les ouvrages annoncent par-tout la sublimité du devoir qu'elle impose à chaque individu de perpétuer son existence Enfin , nous avons exposé dans cet Ouvrage , la morale de la Nature unie à la religion , relativement à la propagation de l'espèce ; nous serons assez récompensés de nos travaux si nous avons pu être utile.

Fin de la seconde Partie.

comme à l'original. Commandons au premier notaire Huissier ou Sergent sur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres au contraire: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris, le premier jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cent soixant-onze, & de notre Règne le cinquante-sixième. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N^o 1576, fol. 473, conformément au Règlement de 1723. A Paris, ce 4 Mai 1771.

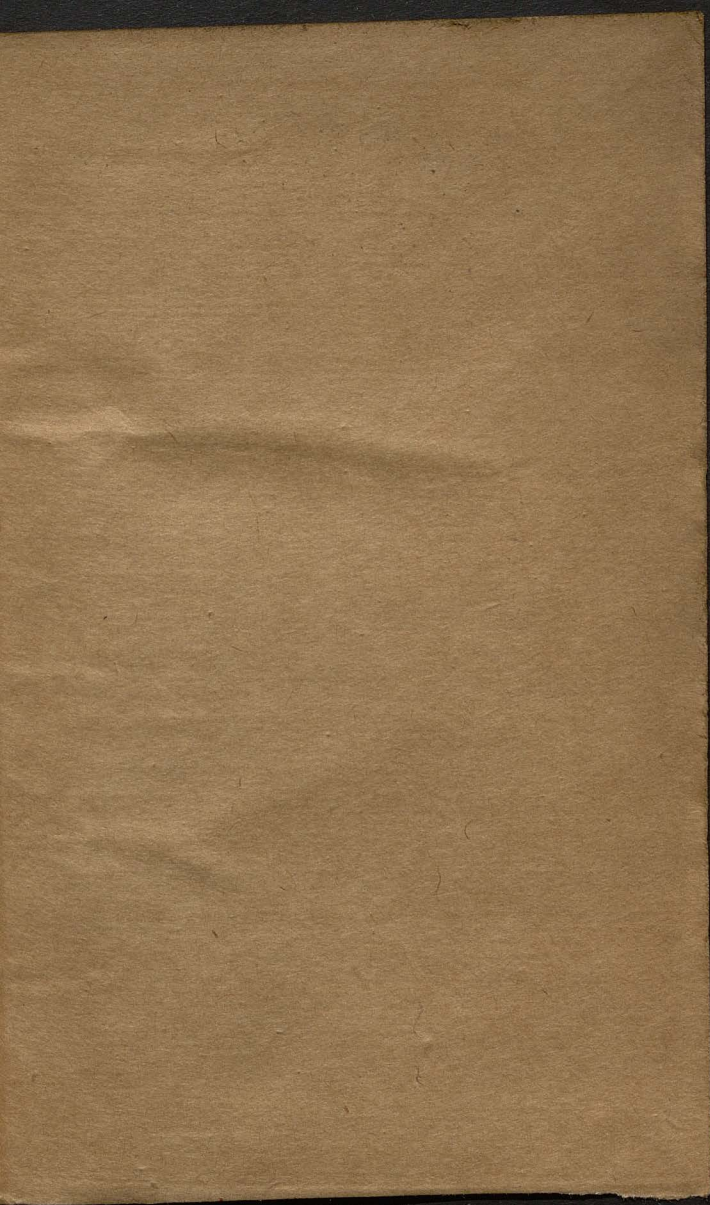
J. HERISSANT, Syndic.

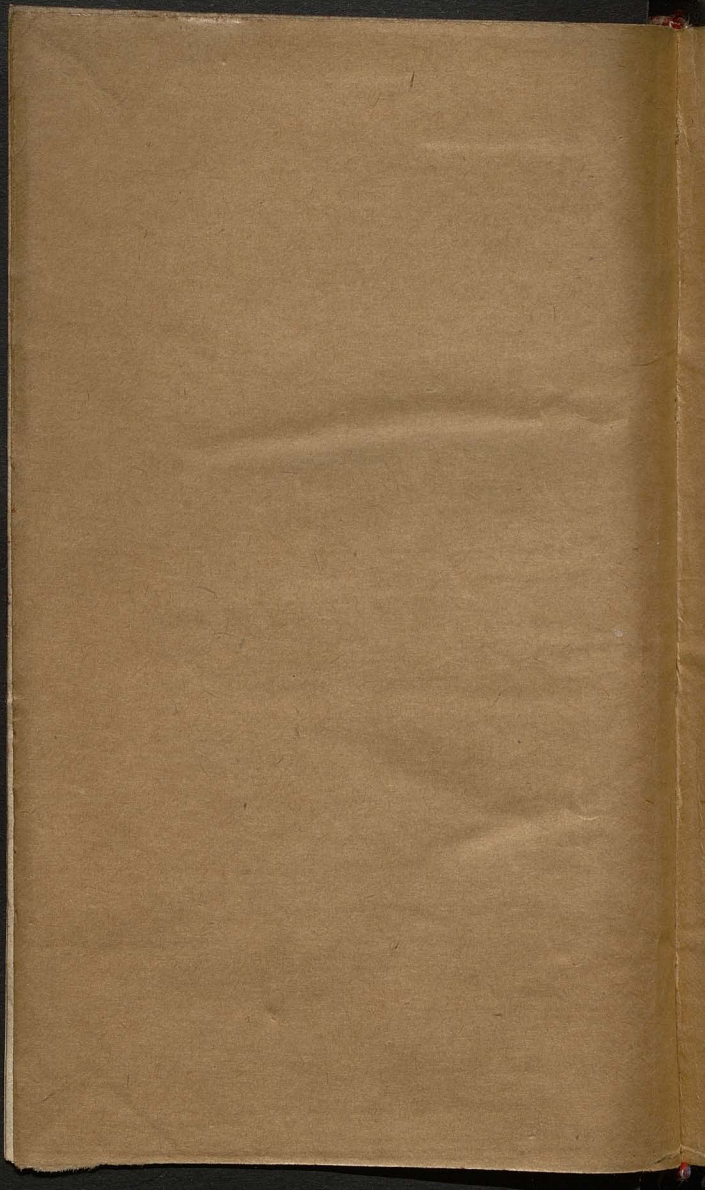
A P P R O B A T I O N.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Ouvrage manuscrit, ayant pour titre : *de l'Homme & de la Femme*, &c, & j'en crois l'impression très-utile. A Paris, ce 24 Mars 1771.

GARDANE.







Biblioteka Jagiellońska



stdr0022356

